This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

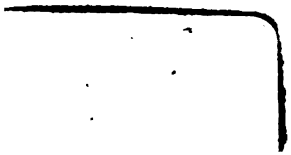
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS, & ſe trouve A LIEGE,

Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE,
Imprimeur de *SON ALTESSE;*
de l'Imprimerie de feu J. F. BASSOMPIERRE, *Pere.*

M. DCC. LXXXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
21162
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

LETTRES

DE

MILADY JULIETTE

CATESBY,

A MILADY

HENRIETTE CAMPLEY,

SON AMIE.

LETTRES
DE MILADY
JULIETTE CATESBY.

LETTRE PREMIERE.

Mardi, de Summerhill.

C'est au grand trot de ſix forts chevaux, avec des relais bien diſpoſés, l'air de l'empreſſement, que je vais très-vîte, accompagnée de gens dont je me ſoucie peu, chez d'autres dont je ne me ſoucie point du tout. J'abandonne mes amis les plus chers; je vous quitte, vous que j'aime ſi tendrement. Eh, pourquoi ce départ, cette hâte? Pourquoi me preſſer d'arriver où je ne deſire point d'être, pour m'éloigner.... de qui?... De milord d'Oſſery.... Ah, ma chere Henriette, qui m'eût dit que je l'éviterois un jour! N'eſt-ce pas le même objet dont la privation forcée a penſé me coûter la vie, qui pendant deux ans fut tou-

jours préſent à mon idée, que tout me retraçoit, & que rien n'a pu me faire oublier? Je ſuis donc, pour ne pas rencontrer ces yeux que j'ai cherchés avec tant de plaiſir, où mon deſtin me ſembloit écrit, dont les regards régloient autrefois tous les mouvements de mon ame. Etrange changement! comment des effets ſi différents peuvent-ils provenir d'une même cauſe? Mon dieu, que j'ai été ſurpriſe de le voir! Que ſon air triſte, que ce grand deuil m'a frappée!.. Qu'il étoit bien! Que ſa femme a dû regretter la vie! Qu'en me retirant j'ai eu de peine à ne pas tourner la tête! Dans quel état cette vue!... Mais concevez-vous qu'il ait oſé ſe préſenter à ma porte, inſiſter pour me voir, m'écrire, imaginer que j'ouvrirois ſes lettres?... En vérité, cet homme eſt audacieux... Eh, ne le ſont-ils pas tous!... N'en parlons plus: ah! n'en parlons jamais.

Je ſuis encore étonnée de ma démarche. Je me dis à chaque inſtant que j'ai bien fait: je me le dis, mais je ne le ſens point aſſez. Je cherche des raiſons de m'applaudir du parti que j'ai pris; j'en trouve, mais c'eſt dans ma fierté ſeulement. Ma chere, j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces foibles adouciſſements dont l'amour-propre ſe fait des conſolations.

Enfin je ſuis partie; me voilà à cinquante milles de Londres, & je ne ſuis point *morte*; aſſurez-en milord Carliſle. Malgré ſes prédictions, je ne ſuis point *évanouie au*

pied du premier hêtre ; les graces déſolées ne m'ont point élevé ce *joli tombeau* dans lequel il me voyoit déja. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis faire violence à mes ſentiments, je puis ſouffrir; mais je ne ſaurois me repentir. Adieu, mon aimable Henriette. Quand vous lui aurez dit tout cela, dites-vous à vous-même, que perſonne ne vous aime autant que moi.

LETTRE II.

Mercredi, de chez ſir John Warthy.

Nous allons partir d'un très-vilain château, dont le ſeigneur, plus vilain encore, eſt un de ces incommodes perſonnages qu'il eſt ſi fâcheux de rencontrer, & dont l'eſpece n'eſt que trop commune; de ces gens qui ſont tout mal-à-propos, fatiguent par leurs ſoins, & ne diſent pas un mot qui ne ſoit un fade compliment. Il nous a donné un très-grand & très-mauvais ſoupé, ſervi avec tout l'appareil de la cérémonie, & de cet apprêt gauche qui fait appercevoir à ceux qu'on reçoit, tout l'embarras qu'ils cauſent.

Sir Warthy eſt marié depuis ſix mois, comme vous ſavez; ſa femme eſt une jeune perſonne, longue, ſeche, pâle, niaiſe, avançant d'un air boudeur une petite tête qui tourne ſur un col mince, & vous riant au nez ſans que ſon viſage offre la moindre

trace de gaieté. Le couple m'a paru très-bien aſſorti.

Sir Henry eſt fort prévenant pour lady Eliſabeth ; j'ai vu peu de freres, ſi j'en excepte le mien, auſſi obligeants que lui. Mais comme les vertus tiennent aſſez au tempérament, en examinant le ſien, j'ai découvert que ſon naturel eſt d'être attentif, officieux même; il aime à ſe mêler de tout, il aime à ſe rendre néceſſaire. Nous avons déja pris querelle deux ou trois fois. Il veut m'étouffer dans mon carroſſe, de peur que je ne m'enrhume. Je baiſſe la glace, il la leve, & moi je la rabaiſſe. Il me fait gravement ſes repréſentations, je lui explique doucement ma volonté; il inſiſte, je m'obſtine, il cede avec chagrin ; & quand je l'ai mis de bien mauvaiſe humeur, il boude, & je reſpire.

Pour ſir James, c'eſt la douceur, la complaiſance & l'agrément, unis à la gaieté ; il parle aſſez, s'exprime bien, & ce qu'il dit, amuſe : lady Eliſabeth en eſt enchantée. Vous ſavez combien ſes goûts ſont vifs ; elle eſt heureuſe qu'ils ne durent pas aſſez pour ſe tourner en ſentiments.

Je cherche à m'occuper des autres, pour éloigner les idées qui me ramenent à moi-même. Quelquefois je penſe que je n'aime plus : ce que j'ai ſenti en voyant milord d'Offery, tient autant à la haine qu'à l'amour... Je le hais peut-être... Eh, pourquoi ne le haïrois-je pas ?.. J'eſpere au moins que je reviendrai capable de le voir, de lui parler, de lui marquer le dédain le plus

offenſant... Oh non ! je ne veux jamais lui parler, je ne veux jamais le voir... Voilà ſir Henry, il me preſſe, il ne ſauroit attendre; c'eſt encore un de ſes défauts, pas la moindre patience... Adieu. Aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE III.

Jeudi, de chez milord d'Erby.

JE vous écris du lieu le plus agréable qui ſoit peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre des bois, des eaux, des prés, un payſage admirable. Tout peint ici le calme & la tranquillité; ce ſéjour ſi riant eſt l'image de la paix douce dont jouit l'ame du ſage qui l'habite. Cette aimable demeure porte inſenſiblement à réfléchir, à ſe retirer en ſoi-même; mais tous les temps ne ſont pas propres à faire goûter cette eſpece de retraite : il en eſt où l'on trouve, au fond de ſon cœur, des importuns plus fâcheux que ceux dont la ſolitude nous délivre.

Milord d'Erby nous a parfaitement bien reçus : penſeroit-on qu'un homme tel que lui ne ſe fît point un malheur de ſon exil? Il eſt rare, bien rare, ma chere, que des gens nés dans un haut rang, nourris dans le tourbillon du monde, dans la pénible oiſiveté de la cour, trouvent en eux-mêmes des reſſources contre l'ennui. Le ſouvenir du paſſé n'offre ſouvent à leur mémoire qu'un

entraînement de ridicules & de foiblesses, que, regardé de sang froid, paroît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de milord d'Derby, pour s'occuper avec plaisir de l'examen de son cœur.

Je viens de découvrir que sir **Henry** est aussi curieux qu'attentif; il a retardé d'une heure le *départ* de nos femmes, pour faire mille questions à **Betty**. Il a remarqué *de longs soupirs* qui *m'échappent*; il se *doute* qu'il y a *un secret à une de mes boîtes*; il a offert dix guinées pour s'en assurer. Il est *fort étonné* que je *vous écrive tous les jours*; il ne *conçoit pas* le sujet d'un *commerce si régulier*; *est-ce bien à vous que j'écris?* Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes? Elles me coûtent douze guinées; j'ai cru devoir payer la fidélité de **Betty**, de peur que la réflexion ne l'en dégoûtât.

Cet homme est inquiet; on ne sait ce qu'il a... Il m'ennuie, il me déplaît... Je crois en vérité qu'il s'avise... Ah, qu'il me seroit odieux!... Eh bien, ne le voilà-t-il pas!... Oh, quelle mine il fait!... Assurément il devine que je parle de lui. C'est ma lettre qui lui donne cette humeur.... Je vous promets, sir **Henry**, que j'écrirai tous les jours; vous aurez la bonté de vous y accoutumer... Mais la sœur vient... Je vous quitte, ma chere amie. Adieu. Dites à milord **Carlile** que je ne l'oublie point.

LETTRE IV.

Vendredi, de chez votre très-humble adorateur sir Georges Howard.

Je vous félicite, mon aimable Henriette, d'avoir été assez obstinée pour n'être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation. Miss Bidul qui, à votre refus, s'est accommodée du cœur, de la main & de toute l'immense personne de sir Georges notre hôte, est bien plus propre que vous à lui procurer l'espece de bonheur qu'il est capable de goûter.

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même. Elle conduit sa maison, gouverne ses fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des enfants, de la tapisserie, ne lit point de peur d'affoiblir sa vue, consulte son chapelain, défend l'amour dans toute l'étendue de son domaine, marie ses vassaux, traite sérieusement les moindres détails, & se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien, voilà pourtant à-peu-près la femme forte, la femme *qui rira au dernier jour.* Si elle rit, ma chere, nous pourrions bien pleurer, nous qui lui ressemblons si peu. Il seroit singulier que cette ménagere eût plus de mérite que nous; il est au moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur. Sa vie

eſt ſimple, uniforme, mais eſt paiſible, utile; ſes jours s'écoulent dans une parfaite égalité; demain n'apportera point un triſte changement dans ſon état; ſon ame eſt ſans ceſſe ouverte à l'impreſſion du plaiſir... Quel plaiſir, me direz-vous? Eh, ma chere Henriette, il en eſt de tant de ſortes! Une longue étude de nous-mêmes, notre raiſon, nos connoiſſances nous rendent-elles plus heureuſes? Je ne ſais quelle idée les autres peuvent avoir de cette lumiere qu'on nomme *eſprit;* elle ſe peint à mon imagination comme un flambeau ardent, qu'un coup de vent vient de ſouffler : il luit un peu dans l'ombre, & ne la diſſipe qu'à demi : ſa foible clarté ſuffit pour montrer qu'on marche ſur le bord d'un précipice, mais non pas pour faire appercevoir l'endroit gliſſant où le pied peut manquer. On tombe, ma chere; & quand on a roulé juſqu'au fond, on a l'avantage de réfléchir & de ſe dire, tout froiſſé de ſa chûte, que ſi on avoit mieux vu, on ne ſeroit pas là.

Je ne ſuis point abſolument triſte; je commence à croire que le mal qu'on ſe fait ſoi-même eſt moins douloureux que celui qu'un autre nous cauſe. Je ne ſais quel mouvement ſecret nous aide à le ſupporter; je voudrois bien que ce ne fût pas la vanité. Adieu, ma très-aimable amie. Comment milord Carliſle ſe trouve-t-il de mon abſence? Je ne ſuis plus là pour vous raccommoder; cela devroit bien vous engager à vous brouiller moins ſouvent. Lorſqu'il vous fâche un

peu, ſongez qu'il eſt mon parent & mon ami. Il a bien des qualités eſtimables; il eſt digne de votre cœur.... ſi pourtant il eſt un homme au monde digne de la tendreſſe d'une femme qui penſe bien.

LETTRE V.

Samedi, du château d'Haſtingh.

VOICI, ma chere Henriette, une maiſon délicieuſe; la gaieté y préſide depuis deux mois : elle appartient à une veuve qui n'a pas tout-à-fait vingt ans. Enchantée de ſon nouvel état, elle vient ici paſſer l'année de ſon deuil, ſeulement pour méditer en repos ſur le choix qu'elle fera, lorſque la bienſéance lui permettra de remplacer un vieux mari qu'elle haïſſoit de tout ſon cœur. Elle a le plus joli petit viſage qu'il ſoit poſſible de voir, une taille fine, bien priſe, l'air mutin, une bonne foi charmante; elle conte ſes chagrins en étouffant de rire. Le vieux lord *étoit jaloux*, & *elle l'attrapoit; elle l'attrapoit....* Cette agréable & folle créature a juſtement la portion d'eſprit qui lui eſt néceſſaire pour s'amuſer & pour plaire.

Miſs Annabella ſa ſœur eſt toute différente de cette ainée; elle n'eſt jamais ſortie de ce magnifique château, où elle vivoit ſeule avec ſon pere. Sa figure eſt noble, intéreſſante; ſon air doux & fin; elle a beaucoup de lecture, & plus de ſentiment. Il

ne lui manque, en vérité, que l'uſage du monde : mais ſi elle n'a aucun des agrémens qu'il donne, elle n'a pas un des vices où il conduit : vices dont il eſt difficile de ſe garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art mépriſable de ſe pardonner mutuellement une partie des défauts du cœur. Je ſuis toujours révoltée, lorſque j'entends honorer cette criminelle indulgence, de *douceur de caractere*, de *liant dans l'eſprit*, & de *condeſcendance indiſpenſable* dans la ſociété. Oh! ce ſir Henry, il eſt inſupportable; tout lui déplaît, le fâche, ou le chagrine; je le croyois de l'humeur la plus égale. Il faut être bien aimable, pour le paroître à ceux qui nous voient tous les jours. Il m'impatiente : quelque mal que je reçoive ſes avis, il s'oſtine à m'en donner. Actuellement il me conſeille d'ôter un gros bouquet que ſir James a cueilli lui-même, & vient de me préſenter. Depuis que je l'ai, ſir Henry ne reſpire pas; il m'apporte vingt exemples des malheurs cauſés par l'odeur trop forte des jonquilles; il m'aſſure qu'elle eſt dangereuſe pour la tête. Moi, qui vois ſon inſolente jalouſie, je garde le bouquet; je le garderai, dût-il me cauſer la migraine. J'arriverai demain à Vinchelſter; j'y trouverai de vos lettres; c'eſt le ſeul pas que je m'y promets. Adieu. Mes plus tendres compliments à milord Carliſle.

LETTRE VI.

Dimanche, à Vinchester.

J'AI reçu vos lettres en arrivant ici; vous ne doutez pas, ma chere Henriette, du plaisir véritable que j'ai senti à les lire. Votre amitié me touche dans tous les instants de ma vie; elle a suffi long-temps à mon cœur : que j'étois heureuse alors! Si des sentiments moins volontaires & plus tumultueux m'ont occupée, vivement occupée, croyez qu'ils n'ont point affoibli ce goût tendre & solide qui m'attache à vous. Les qualités qui l'ont fait naître, ne doivent rien à l'illusion; le temps ni l'éloignement ne pourront jamais le détruire.

Ma fermeté vous étonne. Eh, bon dieu! cet effort que vous admirez, si je pouvois l'envisager sans passion, perdroit bien du prix que nous y mettons toutes deux. Qu'est-ce donc que je sacrifie? Quel est le bien dont je me prive? La douceur d'être trompée encore peut-être! Mais pourrois-je m'y abandonner, quand j'ai perdu celle de me tromper moi-même?

Vous me dites de *pardonner à milord d'Offery*, ou de *ne plus penser à lui*. Lui pardonner! Ah, jamais!.... N'y plus penser!... J'y pense assurément le moins que je puis; je n'y pense plus avec plaisir, je n'y pense plus avec regret; j'y pense..... Mais,

ma chere, parce qu'il m'eſt impoſſible de n'y plus penſer ! Le ſouvenir marche avec nous; on croit le perdre en cherchant le monde, mais un inſtant de ſolitude lui rend toute la force que la diſſipation ſembloit lui avoir ôtée. Dès que je ſuis avec moi; je me retrouve avec cette idée autrefois ſi chere; je revois cette image. Combien l'ame que je croyois à cet ingrat, avoit embelli ſes traits ! Quelle parfaite créature il offroit à mes yeux ! Ah ! pourquoi, pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachoit ſes vices, ſa fauſſeté ?.. Tant de candeur dans cette phyſionomie, & tant de perfidie, d'ingratitude dans ce cœur !... Que n'eſt-il auſſi noble, auſſi généreux que je l'ai cru !..... Oui, mon plus grand malheur eſt d'être forcée de le mépriſer. Adieu, ma bonne, ma chere amie; je ne ſuis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez..... Que je ſuis foible encore !... Falloit-il me parler de lui !.... Vous avez réveillé..... Je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le haïr, le déteſter; mais l'oublier... oh, je ne le ſaurois !

LETTRE VII.

Lundi, à Vincheſter.

Je reçois à l'inſtant une lettre de milord Carlile, qu'aſſurément il ne vous a pas communiquée. Il traite ma fuite de ruſe féminine

ne. Il ne me dit pas cela ; mais c'eſt cela qu'il veut me dire. Il croit que mon intention eſt de *mortifier le pauvre* milord d'Oſſery, de *l'éprouver*, de le *déſoler*, & de lui *faire grace* enſuite. Cette idée qu'il a de mes deſſeins ne me donne pas une haute opinion de ſa façon d'accorder *des graces.* Dites-lui cela, en attendant que je ſois en humeur de lui répondre.

En vérité, je me mépriſerois moi-même, ſi j'étois capable d'une feinte ſi baſſe ; ſi, croyant pouvoir pardonner, j'avois la dureté de faire attendre mon pardon, de jouir de l'incertitude & des peines d'un homme que je voudrois rendre heureux. Non, ma chere Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j'aurai deſtiné. Ou je me connois mal, ou il n'eſt pas en moi de pardonner ; je le promettrois en vain. Les chagrins que j'ai ſentis ſont pour jamais gravés dans ma mémoire. Je ſuis bien éloignée de deſirer qu'il ſoit en mon pouvoir d'en donner de ſi vifs. Ma haine eſt auſſi généreuſe que mon amitié fut tendre ; j'en bornerai toujours les effets à éviter la préſence d'un ingrat. Milord Carliſle prétend que tout reſſentiment doit céder à un vrai repentir. Belle maxime ! en vérité. Je m'en ſervirai avec mes inférieurs, mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes ; il le penſe comme moi. Mais, ma chere, une remarque utile à faire, c'eſt que les hommes n'établiſſent un principe que dans l'eſpoir d'en tirer avantage. Accoutumez-vous à penſer, d'après

milord, que *le repentir efface toutes les fautes*, & ſoyez ſûre qu'il ſe procurera des occaſions *de ſe repentir*.... Sa lettre m'a fâchée, je l'avoue; au reſte je renonce à ſon approbation; elle me coûteroit trop, ſi je l'achetois par une foibleſſe qui me dégraderoit à mes propres yeux. J'ai toujours regardé comme le plus grand des malheurs, la perte de la bonne opinion qu'on avoit de ſes ſentiments. On peut jouir de l'eſtime des autres ſans la mériter; l'art atteint juſques-là : mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous eſtimer nous-mêmes? Milord Carlile eſt bien ſingulier de vouloir décider dans une affaire dont il eſt ſi peu inſtruit. Grondez-le, grondez-le bien, je vous en prie.

LETTRE VIII.

Mardi, à Vincheſter.

Vous me demandez ce que je fais, avec qui je ſuis, quels ſont ceux qui me plaiſent davantage. Hélas! je m'ennuie, je ſuis avec bien du monde, & perſonne ne me plaît aſſez pour me diſtraire. Nous ſommes ici quinze ou ſeize habitants de Londres, ſans compter la nobleſſe des environs, qui abonde au château. Ce grand cercle m'étourdit plus qu'il ne m'amuſe. Milord Vincheſter eſt un homme paſſionné pour les talents : il s'eſt efforcé d'en acquérir; mais la nature lui a refuſé les dons

qui les fait éclorre, & le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix il chante désagréablement, danse de mauvaise grace, quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement, peint de petits écrans qui ne sont ni laids ni jolis, & fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets & de madrigaux, où l'Amour, Vénus, Hébé, tout l'Olympe, se trouvent, bon-gré-malgré, aux pieds des divinités du château. On y prend en arrivant, le nom que la rime ou la mesure vous donne. Au reste, milord est un fort bon homme; je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre, s'il n'avoit point prétendu à la supériorité, on auroit eu peine à lui trouver un ridicule. Sa femme.... Mais on entre.... Qui est-ce? .... Eh, qui pourroit-ce être que sir Henry?... Mais qui m'assujettit donc aux importunités de sir Henry? Pourquoi faut-il que je le reçoive? Quel droit a-t-il de m'ennuyer? Ah! ma chere Henriette, quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre? .... Voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet; insensiblement il gagne du terrein; il est près, tout près de moi..... Il lit presque ce que j'écris.... Je voudrois qu'il le lût, pour lui apprendre.... Je continue exprès.... *Milord, pardon, vous permettrez*... Il s'incline, soupire, & reste; en vérité, il reste. Dans l'humeur où

je ſuis, je voudrois qu'il parlât, qu'il me dît qu'il m'aime... Je lui donnerois mille guinées pour me faire cet aveu..... Puiſque mon mauvais ſort le fixe là, il faut que je vous laiſſe.

Toujours mardi, à minuit.

Comme je voulois vous le dire ce matin, milady Vinchester eſt très-aimable; elle penſe bien, ſe conduit avec décence & ſans affectation: elle eſt belle, bien faite; à ſa fraîcheur, on la croiroit cadette de lady Eliſabeth ſa ſœur. Elle aime ſon mari, voit ſes travers, n'en rit jamais, & par ſon ſérieux en impoſe à ceux qui voudroient en railler. Dévote devant Dieu, elle le ſert ſans oſtentation; ſévere pour elle-même, complaiſante pour ſes amis, douce avec tout le monde, elle exige peu d'égards, s'en attire de très-grands, & jouit du reſpect & de l'admiration ſincere de tous ceux qui la connoiſſent.

Nous avons la nouvelle comteſſe de Ranallagh, une petite étourdie n'aimant que le bruit & le jeu; elle eſt jolie, mais ſans caractere: état fâcheux; j'ai remarqué que les gens de cette eſpece prennent volontiers les défauts de tout le monde.

Mais celle qui prétend à la gloire d'effacer tout, d'enchaîner tout, c'eſt la belle comteſſe de Briſtol: belle en tout point, belle depuis le matin juſqu'au ſoir, toujours dans l'attitude d'une femme qui ſe fait peindre; ne ſongeant qu'à paroître belle,

& ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adreſſe la parole, elle eſt ſi perſuadée qu'on va lui faire un compliment, qu'un ſigne de remerciement précede toujours ſon attention. Toutes nos dames ſont occupées à la railler : malgré ce qu'elles peuvent en dire, la comteſſe plaît à tous les yeux, mais elle ne plaît qu'aux yeux.

Nous avons ſir Manly, gai, agréable, ſimple, uni, un véritable Anglois, attaché aux mœurs, aux loix, à la mode de ſon pays. Il eſt d'une maiſon très-ancienne, mais peu diſtinguée par la faveur, & penſe qu'une vieille nobleſſe vaut bien de nouveaux titres. Poſſeſſeur de la plus belle terre de la province, il y vit au milieu de ſes vaſſaux, comme un pere tendre environné d'enfants qui le chériſſent, ſans ſe ſouvenir jamais qu'il eſt au deſſus d'eux, à moins que ce ne ſoit pour leur éviter des peines, ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue conſidérable, il a travaillé pour s'inſtruire d'un métier que tant de gens trouvent facile, & il joint le ſavoir à l'équité. C'eſt un homme, ma chere, c'eſt le ſeul qui ſoit ici.

Mais l'objet des préférences de toutes nos dames, c'eſt Sidney, cadet de tous les Sidneys, que vous connoiſſez, un jeune baronnet, peu riche, & pourtant très-faſtueux. Il eſt grand, bien fait, a les plus beaux cheveux du monde, des dents admirables, aſſez d'eſprit, peu de bon ſens, beaucoup de jargon. Il ne ſait rien, parle de tout, ment

avec impudence; ſe connoît en chiens, en chevaux, en bijoux; mépriſe tout, s'admire de bonne-foi, décide ſans ceſſe, fatigue les gens de goût, prime parmi les ſots, & paſſe ici pour un homme charmant. Adieu, ma très-chere amie; j'embraſſe milord Carlile, quoique je ne lui pardonne pas.

LETTRE IX.

Mercredi, à Vincheſter.

VOILA deux de vos lettres qu'on m'apporte; je devois les recevoir hier; j'en étois inquiete : ſir Henry s'eſt douté qu'elles avoient été oubliées; il a fait ſept milles pour les aller chercher. Je crois que j'ai le cœur mauvais, car je ſuis fâchée de lui avoir cette obligation.

Ce que vous m'apprenez de la rupture de ſir Charles & de lady Selby, me paroît incroyable. Quoi, cet amant ſi paſſionné, qui l'adoroit, ne pouvoit vivre ſans la voir, & menaçoit dans ſes fureurs jalouſes, de ſe poignarder à ſes yeux! Il l'a quittée, & avec ce ſang froid, cet éclat, ſans s'embarraſſer ni d'elle, ni du monde!.. Heureux hommes! Combien la différence de l'éducation, les préjugés, l'uſage donnent d'avantage à ce ſexe hardi qui ne rougit de rien, dit & fait tout ce qu'il veut! Que de reſſources il ſu ménager pour ſon orgueil, pour ſes intérêts! Il rampe ſans honte à nos pieds;

nos mépris ne l'aviliſſent point; nos dédains ne peuvent le rebuter; bas quand il deſire, fier dès qu'il eſpere, ingrat lorſqu'il obtient... ſerpent ſouple & agile, qui, ainſi que celui de Milton, ſe courbe, ſe replie pour fixer notre attention & la détourner du piege qu'il nous tend... Pauvre lady Selby, que je la plains! Qu'il eſt dur d'être abandonnée! Ah, ma chere Henriette, avec quelle légereté vous parlez de ſon état! Si vous aviez ſenti cette horrible douleur!... Puiſſiez-vous ne la ſentir jamais! Ce récit m'a rappellé ces temps ou mon cœur égaré... Mais je n'y veux plus ſonger.

Vous ai-je dit que nous avions ici la fameuſe comteſſe de Sunderland, ſi belle, ſi indifférente, ſi aimée & ſi eſtimée, non-ſeulement en Angleterre, mais dans les cours du nord, dont elle a fait l'admiration? Elle a près de quarante ans, & n'en paroît pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connoître qu'en vous envoyant la copie d'une lettre qu'elle a écrite à ſir Manly. Il la conſerve ſoigneuſement depuis treize ans qu'il l'a reçue. Il m'en a dit des traits qui m'ont donné envie de la lire, & il m'a promis de ſe faire apporter ici la caſſette où elle eſt. Cette lettre, dit-il, caractériſe la comteſſe. Sir Manly en étoit amoureux, & ne la voit point encore ſans émotion. Il lui écrivit qu'il l'aimoit, & c'eſt la réponſe à ſa déclaration que j'attends. Dès que j'aurai cette merveilleuſe épitre, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

LETTRE X.

Jeudi, à Vincheſter.

Vous êtes, ma chere Henriette, d'une cruelle exactitude. Vous m'avez promis de ne point me parler de milord d'Oſſery, & vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulois pas qu'on m'entretînt de ſes ſentiments, des miens, de la fantaiſie qui le ramene à moi. Mais me laiſſer ignorer s'il eſt encore à Londres, s'il compte y reſter, ce qu'il y fait, s'il a cherché milord Carlile, cela eſt dur, oui dur, en vérité. On oblige quelquefois en manquant à ſes engagements... Après tout, pourquoi cette vaine curioſité? quel interêt?... Allons, continuez... ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuſe, tout m'ennuie. Sir Henry me rend ce ſéjour déſagréable; il m'obſede, me fatigue; je ne vois que lui; il me cherche, me trouve, me ſuit, me rencontre par-tout. A peine ſuis-je un inſtant dans mon cabinet, qu'il y arrive d'un air empreſſé. Vous croiriez, à le voir, qu'une affaire très-intéreſſante l'amene; eh bien, c'eſt qu'il n'a rien à me dire, pas même bon jour. Il va, vient, retourne, s'agite, arrache des mains de Betty tout ce qu'elle veut me préſenter, dérange mes livres, les fait tomber, me demande du thé, en prépare, s'en va ſans en pren-

dre, rentre pour me dire qu'il eſt malade, accablé, qu'il ſe meurt. Il ſe promene les bras croiſés, ſoupire, gémit, ne meurt point, & m'impatiente à laſſer ma douceur, même ma politeſſe. Que je hais l'amour! Que je hais tous ceux qui forment le deſſein cruel de m'en inſpirer! Sir James mé demande en grace un moment d'entretien; il forme un projet qu'il veut ſoumettre, dit-il, à ma déciſion; il me regarde d'un air, & me parle d'un ton... Que me veut-il? J'ai une ſeule obligation à milord d'Offery: ſon ſouvenir ſera mon préſervatif, mon éternel préſervatif contre tout ſon ſexe. Qui pourroit me paroître aimable après milord d'Offery? Qui m'inſpireroit de la confiance, quand milord d'Offery m'a trompée? Que tout ce que je vois eſt différent de lui!... Mais, ma chere, il n'y faut plus penſer, n'eſt-ce pas?... Hélas, qu'il eſt difficile d'oublier!

Voilà la lettre que je vous ai promiſe; ſir Manly ma permis d'en prendre une copie: vous aurez la bonté de me la renvoyer.

Milady comteſſe de Sunderland, à ſir Manly.

" MON eſtime pour ſir Manly, m'engage à lui parler avec une franchiſe dont „ je me diſpenſerois peut-être à l'égard d'un „ autre. Vous êtes aimable, monſieur, bien „ fait, modeſte; vous paroiſſez prudent, & „ je vous crois diſcret. Tant de qualités, „ ſi vous y joignez la conſtance, rendront „ heureuſe une femme qui vous aimera. Elles

„ juſtifieront ſon choix à ſes yeux, même
„ à ceux des autres : avantage peu commun,
„ & qui me décideroit en votre faveur, ſi l'a-
„ mour étoit un ſentiment auquel mon cœur
„ pût s'abandonner. Ce n'eſt point ſur un
„ préjugé dès long-temps affoibli dans nos
„ idées, que j'établis les raiſons qui me por-
„ tent à fuir cette paſſion. L'uſage eſt d'avoir
„ un amant ; cet uſage eſt reçu, & peut-être
„ ne m'en eſtimerois-je pas moins, ſi mon
„ goût me décidoit pour lui. Ce que je dois
„ à milord Sunderland me retiendroit da-
„ vantage, s'il avoit eu la bonté de ſe ſou-
„ venir que nos promeſſes étoient mutuel-
„ les. Il m'a négligée dans un temps où
„ mon plus tendre attachement pouvoit être
„ le prix de ſes moindres complaiſances. Je
„ lui rends graces de m'avoir laiſſée à l'in-
„ différence qu'il méritoit de m'inſpirer :
„ la mienne eſt extrême, il la connoît, & ſi
„ je n'en donne pas des marques publiques,
„ c'eſt ſeulement par égard pour moi-mê-
„ me, parce que je ne crois pas décent de
„ montrer du mépris pour l'homme dont je
„ porte le nom.

„ Livrée à mes réflexions, j'ai long-temps
„ conſidéré le monde, les différents âges de
„ la vie, la durée des choſes, ou pour mieux
„ dire, leur perpétuelle variété. Mon étude
„ la plus ſérieuſe a été d'examiner mon ſe-
„ xe, ſes vertus, ſes écarts ; j'ai cherché les
„ reſſources qui nous étoient données pour
„ nous aider dans les poſitions difficiles où
„ nous nous trouvons, ſoit dans l'éclat de

la

„ la jeuneſſe, ſoit ſur le retour de nos ans.
„ J'ai vu, monſieur, que la coquetterie, la
„ foibleſſe & la vanité étoient le partage des
„ deux ſexes, mais particuliérement celui
„ du mien. La vanité bien entendue & tour-
„ née vers le grand, fait des femmes ver-
„ tueuſes. La coquetterie ménagée fait des
„ femmes agréables. La foibleſſe en fait de
„ deux ſortes, dont les unes ſont malheu-
„ reuſes, & les autres mépriſables. Notre
„ goût nous range indiſpenſablement dans
„ une de ces claſſes ; le mien m'a décidée, j'ai
„ de la vanité. Celle qui n'a eſtimé que le
„ frivole avantage d'être belle, paſſe une
„ partie de ſa vie à s'applaudir de ſes char-
„ mes, & l'autre à en regretter triſtement
„ la perte. Quel perſonnage joue une coquet-
„ te, lorſqu'elle n'a plus de cet état que le
„ ridicule d'y prétendre encore ! Les fem-
„ mes foibles ſont à plaindre : le plaiſir que
„ leur a donné la ſenſibilité de leur cœur,
„ eſt un écueil pour leur raiſon. Trop ſou-
„ vent elles conſervent l'habitude d'aimer,
„ long-temps après qu'elles ont perdu le
„ don de plaire. Elles deviennent le jouet
„ des ingrats & l'objet de la riſée d'une
„ jeuneſſe vile, intéreſſée, qui les recher-
„ che, les trompe & les déshonore.

„ La vanité n'a aucun de ces inconvé-
„ nients ; elle jouit du paſſé, du préſent,
„ de l'avenir ; a toujours les mêmes plaiſirs ;
„ l'âge ne les détruit point ; elle s'aime,
„ s'admire dans tous les temps. N'eſt-on
„ pas plus heureux, monſieur, par un ſen-

„ timent qu'on eſt ſûr de conſerver, que
„ par ceux qui aſſujettiſſent nos goûts, &
„ font dépendre notre bonheur du caprice
„ & de l'inconſtance des autres? De quel-
„ que façon que vous penſiez ſur mon choix,
„ croyez que rien ne peut m'y faire re-
„ noncer. Si mon amitié vous eſt chere,
„ abandonnez pour jamais l'inutile projet
„ de troubler la douceur de ma vie; & par
„ une conduite conforme à mes principes,
„ rendez-vous digne de ma confiance &
„ de mon eſtime. „

Toujours jeudi.

Eh bien, voilà une femme très-reſpectable, très-reſpectée : pourquoi? Parce qu'elle a eu l'avantage de s'aimer aſſez pour ne point en aimer un autre. Elle a fait l'admiration de tout le monde; mais elle n'a fait le bonheur de perſonne, pas même le ſien peut-être. Que de combats à ſoutenir contre ce penchant ſi naturel, qui nous porte!... A quoi, ma chere? Hélas, à gémir un jour de la perte d'un bien!.. Eh, quel bien? Celui qu'un inſtant peut changer en amertume. Eſt-il donc ſi eſtimable? Sa poſſeſſion donne-t-elle des plaiſirs aſſez grands pour compenſer les peines dont ſa privation nous accable?... Je ne ſais comment j'enviſage la raiſon de la comteſſe, ſes vertus; mais cette claſſe des femmes foibles me paroît celle des bons cœurs.

LETTRE XI.

Vendredi, à Vincheſter.

QUOI, ma chere Henriette, il eſt parti? On ne ſait où il eſt allé? Vous *craignez que ce ne ſoit en France*.. Et pourquoi le *craindre?*..... Ah, qu'il s'en aille, qu'il voyage, ou qu'il demeure, que m'importe? Quel intérêt dois-je y prendre? Il eſt mort pour moi.. Cependant il m'eſt doux de penſer qu'il ne l'eſt que pour moi.

Je ſuis triſte, ma chere amie; je ne ſais ce que j'ai: le dégoût & l'inſipidité ſont répandus autour de moi; la façon dont on vit ici, me laſſe, & ne me diſſipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de muſique, toujours du bruit, peu de repos, aucun des agréments qu'on ſe promet aux champs... Vous êtes ſûre que milord d'Oſſery n'eſt plus à Londres; mais ſi ſa maiſon y eſt établie, c'eſt une marque... *En France!* Pourquoi plutôt *en France* qu'ailleurs? La ducheſſe de Pembroke, qu'il a aimée, vient d'y paſſer... Peut-être a-t-il repris pour elle cette paſſion qui jadis... Milord Carlile ne vous cache-t-il rien? La façon dont il m'écrit me donne des ſoupçons... Eh, que me fait tout cela! Pourquoi m'en inquiéterois-je? Lady Eliſabeth vous prie de lui envoyer un domino blanc très-galant, c'eſt-à-dire très-garni. Envoyez-m'en un auſſi. Qu'il

ſoit.... Mon dieu ! comme vous voudrez, ma chere. C'eſt pour un bal que donne milord Vincheſter. On eſt fatigué de plaiſirs ici... Partir ſans voir milord Carlile, ſans chercher à vous connoître, à vous parler; ne faire aucune démarche pour ſavoir où je ſuis, pour s'aſſurer... Etrange, inconcevable créature ! Il paroiſſoit plein d'ardeur ; il ne pouvoit *vivre ſans me revoir, ſans m'appaiſer. Recouvrer ſon cœur, ou mourir*, diſoit-il à Betty, le jour qu'elle vint toute pleurante me ſupplier de le recevoir, de lui parler : & il s'en va ! & il s'en va, ma chere, & ne voit pas milord Carlile... Quelque part qu'il ſoit, je lui ſouhaite tout le bonheur que je deſirerois pour moi-même... Mais d'où vient ſemblez-vous m'accuſer de dureté, me faire un reproche de ſon départ ? Ah, ma chere Henriette ! vous aimez milord Carlile bien plus que vous ne le croyez. Vous prenez ſon ſtyle ſans vous en appercevoir. Adieu, voilà ſir Henry ; je ſuis très-propre aujourd'hui à converſer avec lui.

LETTRE XII.

Samedi, à Vincheſter.

Je m'ennuie ici, ma chere ; je m'y ennuie beaucoup. Que j'ai déja regretté votre cabinet, le mien, la douceur de ces entretiens que la confiance rend ſi vifs, ces amuſements ſimples, ces lectures utiles ! Si quelque cha-

grin nous touche & vient troubler notre tranquillité, au moins la froideur n'eſt jamais entiers avec nous. Il ſemble que l'on ſoit libre ici, & la contrainte eſt cachée ſous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut, mais on n'y dit point ce que l'on penſe. Que le grand monde, que cette ſociété brillante, appellée la bonne compagnie, donne peu de ſatisfaction à ceux qui l'examinent! Ce n'eſt ni le goût, ni le cœur, pas même l'eſpérance du plaiſir, qui raſſemblent ces êtres bizarres, nés pour poſſéder beaucoup, deſirer davantage, & ne jouir de rien. Ils ſe cherchent ſans s'aimer, ſe voient ſans ſe plaire, & ſe perdent dans la foule ſans ſe regretter. Qu'eſt-ce donc qui les unit? L'égalité du rang, de la fortune, l'uſage, l'ennui d'eux-mêmes, ce beſoin de s'étourdir qu'ils ſentent continuellement, & qui ſemble attaché à la grandeur, aux richeſſes, à l'éclat, enfin à tous les biens que le ciel n'a pas également départis à toutes ſes créatures.

Quels liens, ma chere, & quels amis pour moi! Peu accoutumée à déguiſer mes ſentiments, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne ſaurois les montrer ſans réſerve? Il faut être dans une ſituation fort heureuſe, pour s'amuſer des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du tout. Mais je ſuis bien réfléchiſſante! Je vous laſſe peut-être. Adieu. De quelqu'humeur que je ſois, je vous aime toujours; ah! oui, de tout mon cœur.

LETTRE XIII.

Dimanche, à Vincheſter.

DEUX de vos lettres!.. Il n'eſt point revenu.... On ne ſait où il eſt... Une de milord Carlile.... Il ne m'apprend rien; mais il me gronde, & très-fort, & avec de l'humeur qu'il veut me faire prendre pour de l'amitié.... pour de la raiſon... Oh, je lui répondrai en vérité! Il ſe plaint de vous, du peu de complaiſance que vous lui marquez: auſſi, ma chere Henriette, pourquoi ne voulez-vous pas lui dire ce que vous ſavez comme moi-même, ce que j'ai conſenti que vous lui appriſſiez? Vous ne voulez pas *faire connoître à cet homme combien un autre a été aimé.* Cette excuſe eſt déſobligeante; a-t-il tort d'en être fâché? Quoiqu'il ſoit mon meilleur ami, j'ai une ſorte de répugnance à lui avouer mes foibleſſes; pourtant je lui dirai tout; il verra du moins qu'il n'entre dans mon reſſentiment aucun des caprices tant reprochés à mon ſexe. Vous n'êtes pas bien avec ſir Henry; c'eſt un malheur que je ne puis vous diſſimuler. Il m'a demandé hier pourquoi vous aviez remis à l'été votre mariage avec milord Carlile: je lui ai dit que c'étoit pour attendre le retour de votre oncle, dont l'ambaſſade finiſſoit dans ce temps. Un quart d'heure après, il m'a fait exactement la même queſ-

tion, & moi positivement la même réponse. *Cruelle fille*, s'est-il écrié, *imposer une loi si dure! Si j'étois Carlile!*.. Si vous l'étiez, monsieur?.. *Je crois*... Vous croyez?.. *J'espere que milady ne peut s'offenser*.. Mais je vous prie, si vous étiez Carlile?... *Je n'ose parler*... *J'ai le malheur de vous révolter*.... *de vous être importun*..... *Pourtant, milady*... *pourtant*.... Là-dessus il s'est levé, a pris le ciel à témoin de je ne sais quoi, s'est promené à grands pas, a commencé une conversation avec lui-même, & tout cela d'un air si triste, si lugubre; & puis il est resté si déconcerté.... Mais le voici plus morne, plus malade, plus mort que jamais. Il m'apporte des phamphlets : je suis sûre qu'ils ne valent rien.

LETTRE XIV.

Lundi, à Vincheſter.

J'ÉCRIS à milord Carlile, & je lui donne ces détails qu'il n'a pu obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le comte d'Ossery lui persuade que le procédé dont je me plains, ne sauroit être impardonnable. Il en jugera autrement, je l'espere; il ne lui restera plus de prétexte pour tous les lieux communs dont il me fatigue. A vous dire la vérité, ma chere Henriette, je ne voudrois pas qu'un autre vît cette histoire. Il me paroît fort désagréable d'en avoir une; & si je

penſois ſérieuſement, je la déchirerois peut-être. J'ai paſſé une partie de la nuit à l'écrire; je ne ſaurois vous exprimer combien cette occupation m'a agitée. Dès que milord Carlile aura lu ce cahier, faites-moi le plaiſir de le brûler. Je ne réponds pas à votre jolie lettre : ma chere, vous étiez bien gaie quand vous m'avez écrit; je ne le ſuis point aſſez à préſent pour vous répondre.

Lettre de milady Catesby à milord Carlile.

NON, milord, je n'ai point un *eſprit d'obſtination* qui me porte à me *chagriner*, pour faire *partager mes peines à un autre*; mais j'ai la noble fermeté qui diſtingue les cœurs généreux, de ces petites ames toujours prêtes à recevoir les impreſſions qu'on veut leur donner. Déterminée dans mes réſolutions par des principes ſûrs, je ſuis capable de tous les efforts que l'honneur exige; & ce que je croirai me devoir, décidera toujours de mes projets de conduite & de mes idées de bonheur.

C'eſt un homme, dites-vous, *qui a des torts; il les ſent, il revient; vous rejetez ſes ſoumiſſions; ce procédé eſt peu d'accord avec votre caractere : vous aimez encore, vous êtes encore aimée; vous devez oublier, vous devez pardonner.* Pourquoi le dois-je, milord? Lorſque vous eûtes querelle avec le chevalier Sternill, c'étoit un homme qui dans un moment de délire vous avoit inſulté : il reconnoiſſoit ſa faute, l'avouoit; il offroit de vous faire toutes les réparations qui étoient en ſon pouvoir; vous ſaviez qu'il vous ai-

moit. Cependant vous refuſâtes de l'entendre; rien ne peut vous faire conſentir à un accomodement; & pour un geſte douteux, un mot échappé dans la chaleur d'une folle diſpute, vous étendîtes mort à vos pieds celui que vous aviez nommé cent fois votre ami. Quelqu'un blâma-t-il votre *inflexibilité?* Pourquoi pardonnerois-je, moi que l'on a inſultée avec réflexion, de deſſein prémédité, ſous le voile de l'amitié, de l'amour, de tous les ſentiments qui peuvent toucher un cœur tendre & reconnoiſſant? Eh, quel droit un ſexe a-t-il de ſe jouer de la douceur & de la bonté de l'autre?

Si l'uſage a rendu le point d'honneur différent entre nous, ſi je ne ſuis point forcée à me venger avec éclat, mon reſſentiment doit-il en être moins vif? Doit-il céder aux avances d'un ennemi qui pour bien moins eût payé de ſa vie l'outrage qu'il vous auroit fait? Encore une fois, quels ſont vos droits pour inſulter ou pour punir? Quel orgueil vous perſuade que vous pouvez punir quand vous croyez que je dois pardonner?

Ne me donnez point des préjugés pour des loix, milord, ni l'uſurpation comme un titre; le temps & la poſſeſſion affermiſſent le pouvoir de l'injuſte, mais ne le rendent jamais légitime. Dans cette route difficile où nous voyageons enſemble, le ciel nous a placés ſur la même ligne; je puis marcher votre égale, & je n'admets point de diſtinctions entre des créatures qui ſentent, penſent & agiſſent de même.

Mais je hais à différer ; & quoique votre lettre ſoit très-propre à m'animer, je ne porterai pas ce ſujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous deſirez ; je conſens même à vous prendre pour juge entre milord d'Offery & moi : prête à en appeller pourtant, ſi vous oſiez me condamner ſur les faits que je vais vous expoſer.

Hiſtoire de milady Juliette Catesby, & de milord d'Offery.

" Ce que je vais vous confier, n'eſt intéreſſant que pour un ami. Encore fort occupée de mes chagrins, je puis convenir pourtant qu'ils n'ont d'extraordinaire que la façon dont je les ai ſentis ; mais la diverſité de nos caracteres met une extrême différence dans notre maniere d'enviſager les événements : je n'ai pu me conſoler d'un malheur qui peut-être eût été léger pour une autre.

" Mariée à ſeize ans, veuve à dix-huit, je revins à Londres comme vous en partiez pour aller à Vienne. Rien ne me promettoit alors la fortune conſidérable que je poſſede aujourd'hui. Sans ambition, ſans amour pour le faſte, je ne la deſirois pas cette fortune. Hélas, que mon frere n'en jouit-il encore ! Quels biens me le feroient oublier ! Que ne puis-je perdre tout ce vain éclat ; & recouvrer un ami ſi cher ! Vous l'aimiez, milord, & vous ſavez combien mes regrets ſont fon-

„ dés. Il partit pour la France, & je reſtai
„ chez ma tante qui nous ſervoit de mere
„ à tous deux. Lady Nancy ſa fille ayant
„ été mariée à milord d'Ormond, & ma
„ tante lui cédant ſa maiſon dans Pallmall,
„ un arrangement convenable me fit demeu-
„ rer avec lady d'Ormond.

„ L'extrême jalouſie de milord Catesby
„ m'avoit accoutumée à la retraite : je me
„ plaiſois peu dans le grand monde ; la lec-
„ ture & la muſique occupoient tous mes
„ moments. On me trouvoit aimable, on
„ me le diſoit ; mais ſans être inſenſible au
„ plaiſir de l'entendre dire, je l'étois beau-
„ coup aux ſoins de mes amants. Je riois de
„ leurs tranſports ; & badinant des erreurs
„ où l'amour conduit, je croyois que la
„ raiſon & la fierté me les feroient tou-
„ jours éviter.

„ Peu de temps après le mariage de ma
„ couſine, nous partîmes pour le comté
„ d'Erford. Milord comte d'Oſſery & le
„ chevalier d'Orſey revinrent alors, l'un
„ de France, & l'autre d'Italie. Comme
„ ils étoient tous deux amis de milord
„ d'Ormond, ils furent priés par lui de ve-
„ nir à Erford ; ils tarderent peu à s'y ren-
„ dre, & ils arriverent enſemble. J'étois
„ avec milady d'Ormond, lorſque ſon mari
„ les lui préſenta. Le premier regard que
„ je portai ſur l'un des deux, décida pour
„ jamais mon goût & mes penchants.

„ Milord d'Oſſery montroit un grand éloi-
„ gnement pour la tendreſſe. Avant de l'a-

„ voir vu, j'étois fort indifférente : cette
„ conformité d'humeur, dont on nous rail-
„ loit quelquefois, fut le premier lien de
„ l'amitié qui nous unit d'abord. Il par-
„ loit ſouvent de l'amour, mais c'étoit tou-
„ jours pour s'en plaindre; il paroiſſoit n'en
„ connoître que les peines. Mon cœur, déja
„ ſenſible pour lui, prenoit un ſecret in-
„ térêt à ſes diſcours : je me les répétois
„ quand j'étois ſeule; & penſant qu'il re-
„ grettoit une infidelle, je partageois ſes
„ chagrins. Je m'étonnois qu'on eût ceſſé
„ de l'aimer; il me ſembloit qu'une femme
„ qui avoit pu le trahir ou l'abandonner,
„ étoit née plus perfide que toutes les autres.

„ Je paſſai un peu de temps ſans faire at-
„ tention au plaiſir que je ſentois en voyant
„ le comte; je m'y livrois & n'y réfléchiſ-
„ ſois point; je trouvois ſeulement que,
„ depuis ſon ſéjour à Erford, tout étoit de-
„ venu plus intéreſſant pour moi.

„ Le chevalier d'Orſey ſe déclara mon
„ amant; vous ſavez que ſes paſſions ſont
„ vives, mais de peu de durée; il ſe mon-
„ tra bientôt empreſſé, ardent, & il ne me
„ parut qu'importun. Milord d'Ormond
„ ſouhaitoit qu'il pût me plaire; il lui avoit
„ même donné des eſpérances; je les dé-
„ truiſis dès qu'on m'en parla. Le cheva-
„ lier prit de l'humeur, & me devint in-
„ ſupportable. Il étoit triſte, jaloux, in-
„ commode, boudoit ſouvent, & paſſoit
„ des jours entiers à la chaſſe pour m'évi-
„ ter. Milord d'Offery me badinoit ſur ſes

„ abſences; il m'aſſuroit en riant qu'elles
„ m'affligeoient, & s'offroit à me repréſen-
„ ter le chevalier. Il prenoit ſa place près
„ de moi, l'imitoit dans ſes ſoins, choi-
„ ſiſſoit des fleurs, & me les préſentoit avec
„ cette contenance timide, cet air ſombre,
„ dont l'amour malheureux ne peut ſe dé-
„ fendre, & qui ajoute à l'ennui qu'il inſ-
„ pire. Le comte mêloit tant d'agrément
„ à tout ce qu'il faiſoit, que cette plai-
„ ſanterie ſe répétoit ſans y perdre. Elle
„ nous engageoit à nous chercher; & quand
„ nos entretiens prenoient un tour plus ſé-
„ rieux, milord d'Oſſery plaignoit le che-
„ valier, & me diſoit qu'il n'imaginoit
„ point de malheur égal à celui de m'ai-
„ mer & de me déplaire. Un matin que
„ je m'étois promenée aſſez long-temps
„ avec ſir d'Orſey; par un de ſes caprices
„ ordinaires, il changea tout-à-coup d'hu-
„ meur, & parut fort enjoué : milord
„ d'Oſſery prit un air ſérieux; je vis de
„ la froideur dans ſes regards; je m'en in-
„ quiétai; un mouvement inconnu ſe fit
„ ſentir à mon cœur, & me cauſa la plus
„ grande agitation. Je voulois parler au com-
„ te, lui demander le ſujet de ſa triſteſſe :
„ mais loin de ſaiſir les occaſions que je
„ lui donnois de s'approcher de moi, il
„ ne parut pas même faire attention à mon
„ deſſein. Les heures paſſerent & le jour
„ finit, ſans qu'il m'eût marqué la moin-
„ dre préférence, ſans qu'il eût daigné m'a-
„ dreſſer une ſeule parole. Qu'il me parut

„ long ce jour! Quel dépit je ſentois con-
„ tre milord d'Oſſery! J'en reſſentois tant,
„ que je croyois le haïr. Dès que je fus ſeu-
„ le, des larmes s'échapperent de mes yeux;
„ elles diſſiperent l'oppreſſion de mon cœur,
„ & me laiſſerent la liberté de réfléchir
„ ſur la cauſe ſecrete du ſentiment qui les
„ faiſoit couler.

„ Pourquoi me troubler de la froideur de
„ milord d'Oſſery? Pourquoi deſirois-je de
„ lui parler? Qu'avois-je à lui dire? & quel
„ intérêt devois-je prendre au changement
„ de ſon humeur? Ces queſtions, que je me
„ fis à moi-même, me découvrirent le pen-
„ chant auquel je m'étois livrée ſans le con-
„ noître.

„ Vous le dirai-je, milord? en oſant me
„ l'avouer, j'eus la foibleſſe de me le par-
„ donner. Je trouvois milord d'Oſſery ſi digne
„ d'être aimé; l'agrément de ſon eſprit,
„ les graces de ſa perſonne, ſon air, ſes
„ traits, la nobleſſe de ſes ſentiments, mille
„ qualités aimables, les vertus qu'il poſſé-
„ doit, celles que mon amour lui prêtoit,
„ tout en lui me parut propre à augmen-
„ ter ma tendreſſe, & à la juſtifier. Je me
„ promis de ne jamais la faire éclater; mais
„ je me promis auſſi de la conſerver tou-
„ jours.

„ On me trouva le lendemain un air d'a-
„ battement qui fit craindre pour ma ſan-
„ té. Milord d'Oſſery laiſſa voir tant d'in-
„ quiétude, ſe montra ſi touché de ma lan-
„ gueur, que l'intérêt vif qu'il y prit, la

„ diſſipa bientôt. En le voyant, en l'écou-
„ tant, ma gaieté renaiſſoit, & ramenoit
„ ſur mon viſage l'éclat que le chagrin en
„ avoit banni. Depuis ce jour j'obſervai mes
„ démarches : le comte me montra bien
„ plus d'amitié ; mais il ne me montroit
„ que de l'amitié.

„ L'hiver nous ramenant à Londres, je
„ vis milord d'Offery moins ſouvent, je de-
„ vins triſte, rêveuſe, je ſentis du dégoût
„ pour tous les amuſements qui me ſuffi-
„ ſoient avant que mon cœur ſe fût don-
„ né. Lady Henriette étoit alors à Veniſe
„ avec ſon pere. Privée de la ſeule amie
„ à laquelle j'aurois oſé confier mon trou-
„ ble, je veillois ſans ceſſe ſur moi-même
„ pour le cacher. Quelquefois je rougiſſois
„ de mon amour ; je regrettois ma premiere
„ tranquillité : je ne voulois plus me li-
„ vrer à mes ſentiments ; je les combattois ;
„ j'examinois le comte avec attention ; je
„ lui cherchois des défauts ; je ſouhaitois
„ qu'il pût me déplaire : mais plus je le
„ regardois, plus je l'écoutois, plus je me
„ perſuadois qu'il étoit vraiment digne de
„ tout l'amour que je ſentois pour lui.

„ Le chevalier d'Orſey, dont la légéreté
„ étoit extrême, las de mon indifférence,
„ offrit ſes vœux à miſs Germain ; ſon
„ fidélité nous rendit amis. Comme ſa nou-
„ velle maîtreſſe étoit ſouvent avec moi,
„ il me prioit de ne pas lui apprendre
„ le maltraiter. Milord d'Offery étoit tous
„ jours mêlé dans nos entretiens : nous

„ lons ſans le vouloir, de l'objet qui nous
„ plaît; ſon nom eſt ſans ceſſe ſur le bord
„ de nos levres : on veut en vain le rete-
„ nir, il échappe; on l'a prononcé cent
„ fois, avant de ſonger qu'on ne vouloit
„ pas le prononcer une ſeule. Soit que le
„ chevalier m'eût pénétrée & voulût ſe ven-
„ ger, ſoit qu'il le penſât en effet, il me
„ répétoit à tous moments qu'il plaindroit
„ beaucoup une femme qui s'attacheroit
„ à milord d'Oſſery. Il me le peignoit ſo-
„ lide, aimable, généreux, mais inſenſible.
„ Le chevalier me chagrinoit par ſes diſ-
„ cours; pourtant je ne me laſſois point
„ de les entendre : c'étoit parler de milord
„ d'Oſſery; & tout ce qui m'entretenoit de
„ milord d'Oſſery, avoit un charme at-
„ trayant pour moi.

„ Je paſſai une partie de l'hiver dans l'in-
„ certitude & l'agitation; les regards du com-
„ te, ſes aſſiduités redoublées, mille petits
„ ſoins que le cœur ſeul ſait prendre & que
„ lui ſeul ſait apprécier, tout me perſuadoit
„ qu'il m'aimoit : mais il ne me le diſoit
„ pas; & ce doute inſéparable de l'amour,
„ cette crainte qui éleve des obſtacles à nos
„ deſirs & détruit nos eſpérances, me faiſoit
„ toujours rejeter les preuves que je croyois
„ avoir de ſa tendreſſe. Tant que milord
„ d'Oſſery étoit près de moi, une paix douce
„ calmoit mes ſens; mes vœux les plus chers
„ me paroiſſoient remplis; & dès qu'il s'é-
„ loignoit, je ſentois renaître toutes mes
„ inquiétudes.

„ Nous étions un ſoir dans
„ milady d'Ormond ; tout le
„ excepté le comte & moi ; j
„ appuyé ſur le fauteuil de
„ dont je voyois le jeu. Elle a
„ d'Oſſery pour lui parler ; il ſe
„ elle ; un mouvement que le
„ faire, poſa ma main ſur celle du
„ Je la retirai ; mais lui, me fixant
„ regard paſſionné, ſe hâta de
„ ſienne à ſa bouche, & baiſa l'en
„ je venois de toucher. Je fus
„ cette action ; elle m'attendrit,
„ charma ; & du reſte du ſoir je n
„ défendre, en regardant le com
„ trouble, de cet embarras qui
„ ce qu'on s'efforce de taire.
„ Pardonnez, milord, ſi je m'
„ de ſi foibles détails : cette crue
„ m'a été ſi chere, tout ce qui s'
„ eſt encore ſi vif dans ma mém
„ m'eſt impoſſible d'en parler, ſ
„ peller les circonſtances qui
„ duite à me livrer à ce malhe
„

Chant.

„ Au commencement du
vous retournâmes à Erford :
ery voulut être du voyage.
une joie extrême ; je me fl
venoit pour moi ſeule ; je l
me préférer aux amuſement
ch & Tunnebrige pouvoi
Hélas, je ne fus que trop
éger ſacrifice !

„ Moins gênés qu'à Londres, nous paſ-
„ ſions des heures entieres dans ces beaux
„ jardins que milord d'Ormond a pris plaiſir
„ à rendre délicieux par les plantes rares,
„ les boſquets, & la quantité de fleurs dont
„ il les a fait orner. Le comte me perfec-
„ tionnoit dans le françois, & je lui enſei-
„ gnois l'eſpagnol : nos lectures nous con-
„ duiſoient à des réflexions dont nos ſenti-
„ ments étoient le principe. A chaque inſ-
„ tant le ſecret de notre cœur paroiſſoit
„ prêt à nous échapper; nos yeux ſe l'é-
„ toient déja dit, lorſque liſant un jour une
„ hiſtoire touchante de deux tendres amants
„ qu'on ſéparoit cruellement, le livre tomba
„ de nos mains; nos larmes ſe mêlerent; &
„ ſaiſis tous deux de je ne ſais quelle crain-
„ te, nous nous regardâmes. Il paſſa un
„ bras autour de moi, comme pour me re-
„ tenir. Je me penchai vers lui; & rom-
„ pant le ſilence en même temps, nous
„ nous écriâmes enſemble: *Ah, qu'ils étoient*
„ *malheureux!*

„ Une entiere confiance ſuivit cet atten-
„ driſſement; milord d'Oſſery me découvrit
„ enfin les ſentiments que je lui avois, di-
„ ſoit-il, inſpirés dès le premier inſtant où
„ il m'avoit vue. Il m'apprit les raiſons
„ qu'il avoit eues de contraindre les mou-
„ vements de ſon cœur naturellement porté
„ vers l'amour. Vous ſavez qu'il étoit prêt
„ d'épouſer lady Charlotte Cheſter, lorſque
„ le vieux duc de Penbroke ſe préſenta,
„ & fut agréé dans ſa recherche. Lady

„ Charlotte préféra à l'amant aimable qui „ lui étoit attaché, qu'elle feignoit d'aimer, „ un titre qu'il n'eſpéroit point alors, ayant „ deux freres, tous deux ſes ainés. Cette „ fille ambitieuſe dégoûta milord d'Offery „ de tout un ſexe qu'il crut incapable de „ tendreſſe & de fidélité. Il quitta Lon- „ dres, & conſervoit encore, lorſqu'il vint „ à Erford, la crainte de s'engager : elle „ fut bientôt diſſipée par l'eſpoir de trou- „ ver en moi un cœur formé pour le ſien. „ Il oublia la ducheſſe, & ne s'occupa que „ du plaiſir de ſe livrer à l'amour que je „ lui donnois & qu'il me cachoit.

„ Avec quel feu il me le peignit cet „ amour ! Combien de fois il me jura que „ ſon bonheur, que ſa vie dépendoit du re- „ tour que j'accorderois à ſa tendreſſe ! Que „ ſes regards étoient touchants ! Quelle ar- „ deur dans ſes expreſſions ! Ses diſcours, „ le ſon même de ſa voix pénétroient mon „ ame ; toutes ſes paroles s'y gravoient „ pour ne s'en effacer jamais.

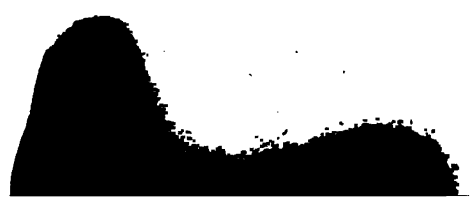
„ Ah, milord, quel moment ! L'aveu „ d'un amour qu'on partage eſt un trait „ de lumiere qui porte un nouveau jour „ dans nos idées. Un charme inconnu ſe „ répandit ſur tout ce qui m'environnoit : „ les objets changerent à mes yeux ; ils de- „ vinrent plus riants, plus aimables ; je vis „ la nature s'embellir autour de moi. Ce „ jardin, où je venois d'apprendre que j'é- „ tois aimée, me parut le ſéjour d'un être „ bienfaiſant, dont la main déchiroit le

„ voile qui m'avoit caché le bonheur. In-
„ terdite, ſaiſie d'étonnement & de joie,
„ comment aurois-je pu renfermer des mou-
„ vements rapides & ſentis pour la pre-
„ miere fois? Eh! pourquoi les aurois-je
„ contraints? Je laiſſai voir à mon amant
„ tout le plaiſir qu'il venoit de faire paſſer
„ dans mon ame : il en jouit, & l'augmenta
„ par ſes tranſports, par la reconnoiſſance
„ avec laquelle il reçut les ſerments que je
„ lui fis de l'aimer toujours. Depuis cet inſ-
„ tant, milord d'Offery réunit tous les pen-
„ chants de mon cœur, & je ne reſpirai
„ plus que pour aimer milord d'Offery.

„ C'eſt dans ce temps que le duc de
„ Suffolk vint à Erford; il y paſſa ſix ſe-
„ maines, & y prit pour moi cette paſſion
„ qu'il conſerve encore. Pourquoi ne puis-
„ je la payer d'un ſentiment plus tendre
„ que l'eſtime? Une ardeur ſi conſtante de-
„ vroit bien l'emporter ſur le ſouvenir d'un
„ ingrat. Milord duc me fit parler; mes re-
„ fus l'affligerent ſans l'offenſer : il imagina
„ facilement que le rang de ducheſſe, une
„ fortune immenſe, l'homme le mieux fait
„ & le plus juſtement eſtimé, n'étoit point
„ un parti auquel on pût renoncer ſans un
„ fort attachement pour un autre. Il s'en
„ expliqua avec milord d'Ormond, qui
„ l'aſſura du contraire, mais ſans pouvoir
„ le perſuader. Je ne doute point que ſes
„ ſoupçons ne ſoient tombés ſur milord
„ d'Offery : je le crois d'autant plus, que
„ depuis il n'a jamais prononcé ſon nom

de milady
devant moi ; égard
toujours gré.
» Nous cachions avec
intelligence, sans autre
De honte d'avoir changé ; n
sans ceſſe, & la nuit nou
ce que nous n'avions pu
dant le jour. Que ce temps
à mon ſouvenir ! Que je vi
Quel bien eſt comparable
d'aimer un homme qui nou
des plus tendres affections de
qui nous aime, nous le dit, no
à chaque inſtant, dont tous
confondent avec les nôtres ! Q
de l'attendre, de le voir paroître
ſur lui des yeux que ſa préſence a
lire dans les ſiens qu'on eſt belle,
lui plaît ! Qu'il reſſent tous les tranſpor
jet de ſes ſoins, de ſes préférences
giner qu'il jouit de tous les plaiſi
excite ! qu'il jouit de tous les plaiſi
donne ! Ah, milord ! pourquoi la l
de notre cœur, l'inconſtance de nos
changent-elles en amertume un ſen
ſi doux ? D'où vient que, de deu
» fonnes qui ont l'égal pouvoir de ſe
» rer un bonheur ſi grand, ſi vrai
» des deux s'en dégoûte, ceſſe de le
» & livre l'autre à d'éternels regre
» Aimable ſenſibilité ! préſent cher
» teur ! non, ce n'eſt pas vous qui n
» dez. malheureux : notre inquiétud
» relle, nos caprices empoiſonnent

„ du ciel, & nous font prodiguer, ſans en
„ jouir, les biens précieux qu'il nous accorde.
„ Six mois ſe paſſerent dans cette agréa-
„ ble ſituation. Vers le milieu de l'autom-
„ ne, milord d'Oſſery fut obligé d'aller à
„ Londres pour aſſiſter aux noces de milord
„ Portland, qui épouſoit lady Mortimer. Il
„ montra une répugnance extrême lorſqu'il
„ fallut partir, & me quitta avec une dou-
„ leur véritable. Il m'écrivoit deux ou trois
„ fois par jour; ſes lettres étoient remplies
„ de la plus grande tendreſſe; il ne parloit
„ que du deſir de revenir, de me revoir, &
„ de l'eſpoir de former bientôt avec moi la
„ même chaîne qu'il venoit de voir ſerrer.
„ Mes réponſes lui exprimoient l'ennui que
„ me cauſoit ſon abſence, ennui que rien ne
„ pouvoit diſſiper. Il revint enfin, & la joie
„ de le voir, effaça le ſouvenir des triſtes
„ jours que j'avois paſſés ſans lui.
„ Les premiers tranſports de cette joie
„ étant calmés, je crus m'appercevoir d'un
„ peu de mélancolie dans les regards du com-
„ te; je lui en demandai le ſujet, avec ce
„ tendre intérêt qu'un cœur vraiment tou-
„ ché prend aux moindres inquiétudes de
„ ce qu'il aime. Un jour que je le preſſois
„ de me confier ſes peines, je vis ſes yeux
„ mouillés de quelques larmes; il s'efforça
„ de me les cacher, & détourna ſon viſage.
„ Ah! me dit-il, en s'interrompant pluſieurs
„ fois, j'ai un reproche à me faire, un re-
„ proche qu'à chaque inſtant vos bontés
„ rendent plus vif. Permettez-moi de ne



„ pas m'expliquer ſur ce qui le fait naître.
„ Si je parlois, vous m'en aimeriez bien
„ moins, vous ne m'aimeriez plus peut-
„ être. Je ne ſuis pas digne de ce cœur que
„ vous m'avez donné; aucun homme n'en
„ eſt digne. Que votre ame eſt au deſſus de
„ la mienne! Que j'ai à rougir auprès de
„ vous! Ah! lady Juliette, eſt-ce votre
„ amant, eſt-ce un homme aimé de vous,
„ qui a pu ſe préparer des remords?...
„ Non, je ne ſuis plus cet heureux amant
„ qui croyoit vous mériter. Cet étrange
„ diſcours pénétra mon cœur d'un trait
„ douloureux. Je le priai en vain de m'ou-
„ vrir ſon ame toute entiere; il ne put y
„ conſentir. Je n'oſai le preſſer, dans la
„ crainte d'augmenter ſa peine. Le temps
„ ſembla l'adoucir, & diminua ma curio-
„ ſité. Son amour étoit toujours le même;
„ & ſa triſteſſe ſe diſſipant peu à peu, je
„ ne m'obſtinai point à découvrir ſon ſe-
„ cret. Le comte m'étoit ſi cher! Je trou-
„ vois tant de douceur à lui ſacrifier quel-
„ que choſe! Comment aurois-je ramené
„ un ſujet d'entretien qui pouvoit lui dé-
„ plaire ou l'affliger!

„ Nous partions d'Erford dans ſix jours.
„ Milord d'Oſſery m'avoit fait conſentir à
„ lui donner la main un mois après notre
„ retour à Londres. J'avois ſouhaité d'at-
„ tendre, pour m'unir à lui, le retour
„ de mon frere : ſes dernieres lettres m'aſ-
„ ſuroient qu'il repaſſeroit la mer au com-
„ mencement de l'hiver. Milord d'Oſſery

„ pouvoit prétendre à un parti plus riche „ que je ne l'étois alors : cependant ma for- „ tune ſuffiſoit au ſurcroît de dépenſe qu'une „ femme devoit lui occaſionner; elle me „ mettoit en état de me paſſer de tous les „ avantages qu'il vouloit me faire. On lui „ avoit envoyé un plan des articles; il avoit „ pris plaiſir à les examiner, à les rédiger „ avec moi. Nous étions d'accord ſur tous „ les points, lorſqu'un ſoir milord d'Oſ- „ fery reçut un courier qui le fit demander „ avec beaucoup de myſtere, & ne voulut „ remettre ſes dépêches qu'à lui-même. Il „ avoit laiſſé le jeu où il étoit engagé, pour „ aller parler à cet homme; mais au-lieu „ de revenir, il envoya prier milord Ar- „ thur de prendre ſon jeu. A l'heure du „ ſoupé, un de ſes gens vint dire qu'il ſe „ trouvoit un peu mal, & qu'on le met- „ toit au lit.

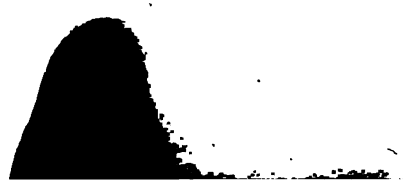
„ Jamais inquiétude plus vive ne ſe fit „ ſentir à mon cœur, que celle où me mit „ ce meſſage. Je n'imaginai point que le „ comte fût malade, mais je penſai qu'on „ venoit de lui apporter une nouvelle fâ- „ cheuſe. J'envoyai pluſieurs fois Betty ſa- „ voir comment il ſe trouvoit, & s'infor- „ mer de ce qu'il faiſoit. Elle me dit d'a- „ bord qu'il étoit enfermé, & avoit défendu „ à ſes gens d'entrer. Enſuite elle apprit „ de ſon valet de chambre, qu'il pleuroit „ amérement, paroiſſoit au déſeſpoir, & que „ jamais on ne l'avoit vu dans un état auſſi „ violent.

„ Quelle

„ Quelle nuit je paſſai! Milord d'Offery
„ étoit dans la plus profonde affliction;
„ il s'enfermoit, il pleuroit; il avoit des
„ peines, & ne me cherchoit pas. En avoit-
„ il qu'il ne me pût confier? Doutoit-il de
„ l'intérêt que je prenois en lui? Il avoit
„ donc des ſecrets pour moi? Je me rap-
„ pellai ſes diſcours, & ſon embarras, dans
„ les premiers moments de ſon retour à Er-
„ ford; je commençai à craindre, ſans dé-
„ mêler ce que je craignois. La ſeule idée
„ qu'il verſoit des larmes, faiſoit couler les
„ miennes; je ne pouvois calmer mon trou-
„ ble, & le jour me ſurprit dans cette triſte
„ inquiétude dont on brûle de ſortir, &
„ dont trop ſouvent on regrette la perte.

„ Dès que l'heure le permit, j'envoyai
„ ſavoir comment milord avoit paſſé la nuit:
„ on répondit qu'il ne s'étoit pas couché,
„ qu'il venoit de s'habiller, & s'étoit mis
„ à écrire. Milord Arthur, ſa femme, la
„ comteſſe de Lindſey & ſon fils, étoient
„ les ſeuls étrangers qui reſtaſſent à Erford:
„ ils partirent ce même jour. Pour éviter
„ de me montrer, je fis dire que je repo-
„ ſois, & j'allai me promener le long du
„ canal; je marchai long-temps ſans m'ap-
„ percevoir du chemin que j'avois fait. Com-
„ me je revenois, je vis milord d'Offery
„ qui s'avançoit vers moi, mais ſi foible,
„ ſi abattu, ſi changé, qu'il étoit facile de
„ juger, en le regardant, qu'un événement
„ bien fâcheux, bien imprévu, le réduiſoit
„ dans cet état. Il me joignit, me ſalua ſans

„ lever les yeux ſur moi, prit une de mes
„ mains, la ſerra doucement, me conduiſit dans un boſquet, où nous nous aſſîmes tous deux ſans rien dire. Je n'oſai
„ lui faire des queſtions; il vouloit parler,
„ & ſa voix expiroit ſur ſes levres. Enfin
„ tombant à mes genoux, & cachant ſon
„ viſage dans ma robe, il ſe mit à pleurer,
„ avec toutes les marques d'une douleur
„ inexprimable. Ses larmes & ce triſte ſilence
„ déchiroient mon cœur; je le preſſois tendrement de parler; je pleurois avec lui;
„ ſon chagrin m'accabloit; je le conjurois
„ de le modérer, de le répandre dans mon
„ ſein. Il avoit cédé à mes inſtances &
„ levé la tête. Ses yeux baignés de larmes
„ étoient fixés ſur les miens; nos pleurs ſe
„ confondoient; il paroiſſoit déterminé à
„ s'expliquer; je l'en ſuppliois, lorſque s'arrachant tout-à-coup de mes bras, il s'é-
„ loigna avec vîteſſe. Je le rappellai en vain;
„ je voulus le ſuivre, & n'en eus pas la
„ force. Toutes mes craintes, mes alarmes
„ n'étoient que pour lui; je ne pouvois con-
„ cevoir ce qui l'affligeoit à cet excès, ni
„ comment il étoit poſſible qu'il pût trouver de la difficulté à s'ouvrir avec moi.
„ Rentrée dans mon appartement, on me
„ dit que milord étoit ſorti; deux heures
„ après, l'on m'apporta une lettre; elle
„ étoit de lui : que devins-je en y trouvant ces mots!



Je pars, madame, & je pars ſans eſpoir de vous revoir jamais : comment oſerois-je reparoître devant vous! moi qui vous ai trahie! qui, parvenu au comble de mes ſouhaits les plus ardents, aimé de vous enfin, n'ai pu réprimer un indigné mouvement!... moi qui me ſuis expoſé à vous perdre! Ah, déteſtez, mépriſez le monſtre odieux qui a détruit ſon bonheur & le vôtre! Hélas, ſi près d'être à vous! ſi charmé de mon ſort! ſi vain de regner dans un cœur tel que le vôtre! quand vous m'avez préféré!... Faut-il!... Oui, l'honneur m'impoſe une loi... Que vous êtes vengée! que je ſuis puni! Je vous perds!... Ah, dieu, je vous perds!... Fatal voyage!... Mais de qui me plaindre que de moi-même? Votre idée, ſi chere à mon cœur, ſi préſente à mon ſouvenir, ne devoit-elle pas m'arrêter?.. Mais étois-je à moi! Quoi, je ne vous verrai plus? Je ſerai l'objet de vos mépris, de votre haine? Plus malheureux cent fois de l'être un ſeul inſtant de vos regrets, de votre douleur, de vos larmes, qui vont couler pour un ingrat, pour un cruel, forcé de ſe priver!... Ah, plaignez-moi, madame; j'oſe implorer votre pitié! Que ne puis-je au moins vous apprendre!... Mais cet horrible ſecret n'eſt pas tout à moi! Je dois reſpecter... Quoi?... Mon malheur. Faut-il que je ſois réduit à deſirer d'être oublié de vous! Ah, je ne vous oublierai jamais! je vous adorerai toujours; vous m'occuperez ſans ceſſe. Adieu, madame, adieu. Puiſſé-je ne pas vivre aſſez long-temps pour

apprendre ce que vous penſez d'un malheureux qui ne vous méritoit pas!

„ Je demeurai comme une perſonne inanimée : un coup ſi terrible, ſi peu attendu, ſi peu mérité, anéantit preſque mon être. Immobile, & ſans lever les yeux de deſſus ce funeſte écrit, il me ſembla, en le finiſſant, qu'une inviſible main me précipitoit dans un abyme, & détruiſoit en moi le principe de ma vie. Je reſtai juſqu'au lendemain dans une eſpece de ſtupidité qui ſuſpendoit toutes les facultés de mon ame. Heureuſe encore, ſi cet état eût duré, & que ma raiſon ſe fût perdue avec mon bonheur!

„ Milady d'Ormond étoit à douze milles d'Erford, chez une de ſes parentes; elle y reçut la nouvelle du duel & de la mort de mon frere. En revenant, elle cherchoit avec ſon mari les moyens de me préparer à cette perte; elle ſavoit combien j'y ſerois ſenſible. On lui dit l'état où j'étois; elle s'informa ſi j'avois eu des lettres de Londres; & ſachant qu'on m'en avoit remis pluſieurs, elle me crut inſtruite du ſort de mon frere. Mes foibleſſes ſe ſuccédoient ſi rapidement lorſqu'elle vint près de moi; j'étois ſi peu capable d'entendre ou de parler, que ma ſituation l'effraya. Ce ne fut que le ſoir du lendemain, où, revenue un peu à moi-même, je compris par les conſolations qu'on s'efforçoit de me donner, & par les détails où l'on en-

„ troit en me les donnant, que mon aim
„ frere n'étoit plus. Je dus la vie à ce rec
„ blement de douleur ; mes larmes s'ou
„ rent un paſſage ; leur abondance me
„ dit le cruel pouvoir de réfléchir ; j'eu
„ force de cacher une partie de mes regr
„ en me livrant ſans contrainte à ceux d
„ je n'avois point à rougir.

„ Je ne pus me réſoudre à retourne
„ Londres; je reſtai à Erford, malgré
„ prieres de milady d'Ormond & de ſon
„ ri, dont j'étois fort aimée. J'y porta
„ deuil de mon frere avec autant de rég
„ rité que j'avois porté celui de milord
„ tesby ; je ne voulus voir perſonne ; je
„ me plaiſois qu'à m'abymer dans ma c
„ leur. Je parcourois tous les lieux où
„ vois vu milord d'Oſſery, où je lui a
„ parlé ; mes cris, mes gémiſſements
„ quoient les endroits où il m'avoit aſ
„ de ſon amour, de cet amour qui n'
„ toit plus; je baignois de mes pleu
„ lettres, ſon portrait, mille bagatelles
„ m'avoit données. Sans ceſſe occup
„ lui, je ne ſentois encore que la do
„ d'en être ſéparée, pour jamais ſép
„ Je le regrettois ſans le condamner; j
„ ſois à tous moments cette lettre fata
„ cherchois en vain à comprendre c
„ n'avoit pas écrit, pourquoi il m'aba
„ noit. Je le plaignois, parce qu'il c
„ d'être plaint. Je ne le croyois ni f
„ perfide; mon cœur le défendoit, l'a
„ toujours. Je l'avois aimé, ſans ſav

„ [illegible] ma retraite. Je l'aimois
„ [illegible], [illegible] à suite,
„ [illegible] le [illegible] sentimens,
„ & je n'avois [illegible] qu'il m'eût
„ trompée.

„ Je passois une partie du jour à lui
„ écrire, sans jamais envoyer ce que j'a-
„ vois écrit. Les mêmes [illegible] sans [illegible],
„ une répugnance invincible m'empêchoit
„ de la fermer. Je la lisois, je pleurois. Je
„ déchirois ce que je venois d'écrire ; un in-
„ stant après, je recommençois sans pouvoir
„ me déterminer à hasarder la moindre dé-
„ marche. Ma tête, fatiguée par une con-
„ tinuelle application sur le même sujet,
„ par tous ces noirs projets que la tristesse
„ enfante, perdoit peu à peu la faculté de
„ se fixer sur d'autres objets. Je ne pensois
„ qu'à mon frere & à milord d'Offery. Quel-
„ quefois je tombois dans une espece d'in-
„ sensibilité ; tout s'effaçoit alors de mon es-
„ prit ; je ne revenois à moi que pour gé-
„ mir avec plus de force. J'invoquois l'ame de
„ mon frere ; je l'appellois au secours de sa
„ malheureuse sœur ; je priois le ciel de m'ô-
„ ter la vie, & je ne sais comment ma rai-
„ son put se conserver dans un état aussi
„ violent.

„ J'attendois mes lettres avec impatien-
„ ce ; je ne croyois point en recevoir de
„ milord d'Offery : cependant, lorsque dans
„ celles qu'on m'apportoit, je m'étois assu-
„ rée qu'il n'y en avoit aucune de lui, je
„ sentois s'évanouir le desir que j'avois eu

„ de les voir. Je parcourois en tremblant
„ celles de milady d'Ormond ; je craignois
„ d'y trouver un nom que j'y cherchois
„ avec empreſſement. Hélas ! il ne s'offrit
„ à mes yeux que pour augmenter mes cha-
„ grins. J'appris que le comte étoit dan-
„ gereuſement malade : j'oubliai tout le
„ reſte, pour ne m'occuper que de ſon
„ état. J'écrivis à un de mes gens qui étoit
„ à Londres, pour lui donner ordre de s'in-
„ former exactement du cours de la ma-
„ ladie de milord d'Offery, & de me dé-
„ pêcher chaque jour un exprès pour m'en
„ rendre compte. Son mal fut long ; tant
„ qu'il dura, j'éprouvai que la douleur peut
„ être ſuſpendue par la crainte d'une dou-
„ leur plus grande. Mais que ſa convaleſ-
„ cence changea ma ſituation ! Le premier
„ uſage que fit milord d'Offery du retour
„ de ſa ſanté, fut de ſe rendre à Saint-Ja-
„ mes, où il épouſa miſs Jenny Monfort.
„ Aucun des ſes amis n'aſſiſta à cette cé-
„ rémonie ; elle ſe fit ſans éclat, & deux
„ jours après il partit avec ſa femme pour
„ le nord de l'Angleterre.

„ Comment vous peindre, milord, l'im-
„ preſſion que cette nouvelle fit ſur moi ? Il
„ me ſembla qu'on m'arrachoit une ſeconde
„ fois à tout ce qui m'étoit cher. J'avois
„ conſervé, ſans m'en appercevoir, une
„ foible eſpérance ; l'inſtant qui m'en pri-
„ va, rouvrit avec force toutes les bleſſures
„ de mon cœur. Je ſavois que milord d'Of-
„ fery n'étoit plus à moi ; je me diſois à

„ chaque moment du jour qu'il n'y ſeroit „ jamais : mais je n'avois point d'idée du „ mouvement douloureux dont je fus affec- „ tée, en me diſant qu'il étoit à une autre.

„ Son mariage ne m'expliquoit ni ſa let- „ tre ni ſa conduite : pourquoi donc l'hon- „ neur l'engageoit-il à épouſer miſs Jenny „ qu'il ne connoiſſoit point, ou qu'il connoiſ- „ ſoit peu? Comment cet honneur lui im- „ poſoit-il une loi pour elle, dont il l'af- „ franchiſſoit à mon égard? Je me perdois „ dans mes réflexions; & tandis que je ſuc- „ combois ſous le poids de mes chagrins, „ qu'une triſte langueur détruiſoit ma ſan- „ té, flétriſſoit ma jeuneſſe, m'enlevoit mon „ repos, milord d'Offery étoit content, ſes „ vœux étoient remplis. Je me le peignois „ dans le raviſſement d'une paſſion ſatisfai- „ te, d'un amant qui s'arrachoit à tout le „ reſte, pour jouir ſans diſtraction de l'ob- „ jet de ſa tendreſſe; je me le repréſentois „ dans les bras de ſon heureuſe épouſe, „ m'oubliant au ſein des plaiſirs, rejetant „ loin de lui quelques légers ſouvenirs qui „ peut-être me rappelloient encore à ſon „ cœur, & dont un ſouris de ce qu'il ai- „ moit, effaçoit juſqu'à la trace. Son goût, „ ſon inclination pouvoient ſeuls l'avoir dé- „ terminé à s'unir à miſs Jenny : elle avoit „ une grande naiſſance, mais elle étoit ſans „ fortune; & ceux qui l'ont vue, m'ont aſ- „ ſurée qu'elle n'étoit pas belle. J'ignore „ par quel charme elle ſut l'attirer.

„ Je ne tenterai pas de vous exprimer les

„ tourments de mon cœur: pour bien juger
„ des mouvements cruels qui l'agitoient, il
„ faudroit être dans la ſituation où je me
„ trouvois alors, & avoir le même degré
„ de ſenſibilité. Soyez-en ſûr, milord; ce-
„ lui qui n'a pas ſenti la douleur d'être
„ trahi de ce qu'il aime avec paſſion, n'a
„ qu'une foible idée des peines qu'on peut
„ éprouver dans la vie. Le renverſement
„ d'une fortune brillante nous laiſſe au
„ moins l'avantage de faire éclater la gran-
„ deur de notre ame, ou par la modération
„ qui nous aide à ſupporter ſes revers, ou
„ par cette noble fermeté capable de nous
„ élever au deſſus du malheur même. L'ex-
„ cès de vanité qui regne dans le cœur hu-
„ main, eſt ſouvent une conſolation pour
„ lui dans ſes plus grands chagrins. Heu-
„ reux qui jouit du plaiſir ſecret de s'ad-
„ mirer! Mais quelle reſſource reſte-t-il à
„ celui qui, ayant mis ſa joie & ſon bon-
„ heur dans un ſeul objet, s'en voit privé
„ tout-à-coup, accuſe de ſes pleurs la main
„ qu'il eût choiſie pour les eſſuyer, ſi quel-
„ qu'autre ſujet l'eût forcé d'en répandre?
„ Etre malheureux, & l'être par ce qu'on
„ aime, eſt une ſorte de douleur qu'il eſt
„ impoſſible de comprendre, ſans en avoir
„ fait la triſte expérience.

„ Milord Campley revint de Veniſe à
„ la fin de l'hiver. Lady Henriette obtint
„ de lui la permiſſion de venir à Erford:
„ le plaiſir de la revoir, ſa douceur, ſon
„ amitié, ſes complaiſances, l'aveu que je

„ de fa de toutes mes foibleſſes, ſe plaignoit un peu mon cœur. Cette aimable „ fe me rendra-t-elle bientôt à moi-même ; je ſerrois toujours mes chaînes, „ mais je devois tâcher de les cacher & „ de reparoître dans le monde. Sûre que „ milord d'Offery n'étoit plus à Londres, „ qu'il ne devoit plus y revenir, je pris „ le parti d'y retourner ; j'abandonnai des „ lieux où tout ce qui s'offroit à mes regards, entretenoit ma triſteſſe & renouvelloit mes regrets.

„ Vous eûtes peine à me reconnoître ; „ mon état vous cauſa de l'attendriſſement. „ Mes traits reprirent leur forme altérée par „ la maigreur ; le temps me rendit ma fraîcheur, mais il ne put me rendre ni ma „ gaieté ni mon repos. Je faiſois mille efforts „ pour oublier un perfide : quelquefois je „ croyois n'aimer plus, mais je me ſouvenois „ toujours d'avoir aimé. Milord d'Offery „ excitoit encore des mouvements violents „ dans mon ame ; ſon éloignement me raſſuroit à peine contre lui ; je portois un regard timide dans tous les lieux où le haſard pouvoit me le faire rencontrer ; ſans „ ceſſe je le croyois voir, l'entendre parler. „ Milord Eſſex, par une reſſemblance légere „ avec lui, me cauſoit une émotion dont „ vous vous êtes apperçu ; ſon nom ſuffiſoit „ pour m'interdire. Je combattois ce reſte „ de foibleſſe ; je me croyois prête à en triompher, quand ſon retour a ranimé dans „ mon cœur tous les ſentiments que le temps

„ & ſa légéreté devoient avoir éteints. Ja-
„ mais étonnement ne fut pareil au mien,
„ en le voyant entrer chez la ducheſſe de
„ Newcaſtle ; ſes yeux ſe fixerent ſur moi ;
„ je ſentis une agitation qui me fit crain-
„ dre de reſter ſans connoiſſance. Tandis
„ que tout le monde, charmé de le revoir,
„ ſe précipitoit pour l'embraſſer, & mêloit
„ à des compliments de condoléance ſur la
„ mort de ſa femme mille félicitations ſur
„ ſon retour, lady Henriette m'entraînoit ;
„ je ſortis avec elle. Vous fûtes témoin de
„ mon trouble ; je voulois en vain le ca-
„ cher ; l'étrange révolution de tous mes
„ ſens vous découvrit une partie de mon
„ ſecret. Milord d'Oſſery ſe préſenta chaque
„ jour à ma porte, il la trouva fermée pour
„ lui ſeul : il intéreſſa une de mes femmes,
„ qu'il connoiſſoit, à me demander un mo-
„ ment d'entretien. Il m'écrivit, il me ſui-
„ vit en tous lieux ; ſon obſtination m'alar-
„ ma ; je ſentis que milord d'Oſſery ne pou-
„ voit être un homme ordinaire pour moi.
„ Honteuſe de me trouver ſenſible encore,
„ j'ai cru devoir fuir le danger de le voir
„ & de l'entendre.

„ A préſent, milord, croyez-vous devoir
„ m'accuſer de *dureté*, d'*inflexibilité*, pour
„ avoir *refuſé les viſites* de milord d'Oſſe-
„ ry, pour lui avoir *renvoyé ſes lettres ſans*
„ *daigner les ouvrir*, pour ne *vouloir au-*
„ *cune explication avec lui?* Quels égards
„ lui dois-je? Quels motifs m'engageroient
„ à l'entendre? Eh, que peut-il avoir à me

„ dire? Il m'a oubliée ſi long-temps! Il m'a
„ trop appris qu'il pouvoit vivre ſans moi,
„ être heureux ſans moi! Ah, qu'il le ſoit!
„ Oui, qu'il le ſoit toujours, mais loin de
„ moi & ſans moi! Si vous ſavez où il eſt,
„ s'il vous écrit, dites-lui bien de renoncer
„ au projet de *m'appaiſer*, de me voir. Moi,
„ *ſon amie!* Ah, dieu!... je ne ſaurois
„ l'être; je ſuis fâchée que le ciel lui ait
„ enlevé celle qu'il aimoit, qu'il m'avoit
„ préférée : mais pourquoi ſa perte nous
„ rapprocheroit-elle? Eſt-ce à moi de l'en
„ conſoler? Adieu : gardez mon ſecret; ren-
„ dez juſtice à mes ſentimens; & ſi vous
„ voulez que je croie à cette amitié tendre
„ dont vous m'aſſurez, ne me parlez jamais
„ de milord d'Offery. „

LETTRE XV.

Mercredi, à Vincheſter.

Je n'ai pu vous écrire hier; j'étois fatiguée, malade même : j'ai gardé ma chambre. Cette légere indiſpoſition a fait bien du plaiſir à ſir Henry; elle l'a fixé près de moi; je ne ſavois que lui dire; je l'ai prié de chanter; il a la voix douce, ſonore, agréable. En vérité, ma chere Henriette, il m'a rappellé ces ſons ſéduiſants.... Quoi, j'y penſerai toujours!.... Mais auſſi que ne me grondez-vous? J'abuſe de votre complaiſance; je dis ſans ceſſe la même choſe; rien ne me diſ-

ſipe; je me ſurpends quelquefois dans une humeur que je me reproche. On dit que la ſolitude porte vers la miſanthropie; j'imagine que le grand monde ſeroit plus propre à produire cet effet, ſi l'indulgence naturelle à un bon cœur ne combattoit l'aigreur des réflexions de l'eſprit. Qu'il s'éleve de ſinguliers mouvements dans l'ame! En appercevant les travers, le ridicule & l'inconſéquence de tant de gens avec leſquels il faut vivre, celui qui s'en croit exempt & veut les ſupporter, doit ſe regarder, au milieu de ces extravagants, comme une perſonne ſaine environnée d'une foule de malades. Elle ſeroit injuſte, ſi elle leur ſavoit mauvais gré de ne pas jouir d'une ſanté auſſi floriſſante que la ſienne.

Hier au ſoir tout le monde ſe raſſembla chez moi : on railla milord Clarandon ſur une paſſion qu'il a conſervée long-temps, quoique l'objet de ſon attachement méritât peu ſa conſtance. Cette paſſion l'a rendu fort malheureux pendant cinq ans. Comment trouvez-vous ce ſujet de plaiſanterie? Croiriez-vous qu'on pût ſe faire un amuſement de rappeller à un homme le temps le plus fâcheux de ſa vie? Ah! comment penſent ceux qui trouvent du plaiſir à rouvrir les plaies d'un cœur tendre? Milord Clarendon s'eſt prêté avec complaiſance à ce dur badinage; il a mis de l'eſprit & de la douceur dans la façon dont il l'a ſoutenu; mais il baiſſoit les yeux; il étoit embarraſſé.... Dites-moi donc, ma chere, pourquoi nous

rougiſſons d'avoir été trompés? On rougit donc d'avoir de la bonne foi, & d'en ſuppoſer dans les autres. D'où vient que l'on ſe ſent humilié d'une crédulité dont, en examinant le principe, on devroit s'honorer? Si c'eſt par nos ſentiments que nous jugeons de ceux d'autrui, la défiance n'eſt pas naturelle à une ame droite. Eh, peut-on en avoir, quand on ſe ſent incapable d'en impoſer?

J'ai partagé la peine de ce pauvre lord: peut-être ma pitié venoit-elle moins d'une généreuſe compaſſion, que d'un retour vif ſur moi-même; je ne veux pas approfondir ſa cauſe; je hais à chercher des raiſons qui affoibliſſent l'idée que j'ai de la bonté: les moraliſtes qui s'établiſſent ſcrutateurs & juges de l'ame, pour l'avilir, dégrader ſes opérations les plus nobles, ne me perſuadent jamais que contre eux-mêmes. A ce propos, je vous remercie du petit livre que vous m'avez envoyé. Cela eſt bien dit; mais cela eſt-il bien penſé? Je voudrois qu'on écrivît par un motif plus déſintéreſſé que celui de montrer de l'eſprit. Le Spectateur devroit être un modele pour ceux qui s'étudient à pénétrer les ſecrets de l'humanité. Pourquoi employer à l'affliger, des ſoins qui pourroient tendre à la conſoler? Ne vaudroit-il pas mieux élever l'ame que de l'abattre? Il eſt des exemples de bonté, de grandeur, de généroſité: tout homme peut donc aſpirer à être bon, grand, généreux. Celui qui veut nous rendre ſes connoiſſan-

ces utiles, doit nous aider à faire profiter le germe du bien, dont le principe eſt en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'eſt nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'amour de nous-mêmes, c'eſt rebuter notre cœur. Ne nous entretenir que de nos foibleſſes, c'eſt dire ſans ceſſe à un malheureux qu'il eſt à plaindre. Si on ne peut le ſoulager, eh pourquoi l'éclairer ſur ſa miſere? A un mal incurable il ne faut que des calmants.... Mais, bon dieu! eſt-ce à moi de raiſonner, de critiquer l'honnête ſir Villiams?... Voyez le danger de ces lectures; j'ai penſé faire un livre auſſi. Adieu: je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

Jeudi, à Vincheſter.

La ridicule, la ſotte, la mauſſade aventure qui vient de m'arriver! Heureuſement débarraſſée de ſir Henry qui eſt à douze milles d'ici, j'ai voulu profiter de ſon abſence, pour jouir du plaiſir de me promener ſeule. Au détour d'une allée dont je ſortois pour gagner le parc, j'ai trouvé ſir James. Il m'avoit ſuivi ſans ſe laiſſer appercevoir, ſa rencontre m'a extrêmement déplu; j'ai penſé que pour cette fois je n'éviterois point de l'entendre. Déterminée à l'écouter, je mé-

ditois déja ma réponſe.... Mais, ma chere Henriette, croiriez-vous.... pourriez-vous imaginer l'effet que ſes diſcours ont produit ſur mon cœur, ſur mon foible cœur? Sir James a commencé par m'apprendre que l'unique motif de ſon voyage à Vincheſter étoit... Il a héſité... de trouver... de ſaiſir... l'occaſion... que le haſard lui offroit... enfin... de... de me rendre... un hommage.... Il héſitoit encore : mais enhardi par mon profond ſilence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée de ſon ardeur, de ſes peines, de ſon reſpect, de ſa paſſion... mon dieu! de tout ce qu'il a voulu, ma chere; je ne l'interrompois point.... Ah, j'étois bien loin de lui! Son trouble, ſon embarras, des expreſſions preſque pareilles, le lieu, la ſaiſon, l'heure, le jour même, ſi préſent à ma mémoire; tout m'a rappellé milord d'Offery. Il m'a ſemblé entendre encore cette voix ſi douce, ces aſſurances ſi flatteuſes, ces promeſſes ſi cruellement trahies. Ma tête eſt tombée ſur mon ſein, oubliant ſir James, ſes aveux, ſon amour, la prudence, & moi-même. J'ai laiſſé couler mes larmes; je me ſuis abandonnée à une douleur dont je n'ai pu retenir ni cacher les marques. Je ne ſais ce que m'a dit alors ſir James; je ne ſais ce qu'il a penſé d'un mouvement ſi extraordinaire; j'ignore le temps qu'a duré cette ſinguliere ſcene. Milady Sunderland s'eſt fait entendre; elle venoit à nous. Sir James s'eſt enfoncé dans le bois; & votre folle amie a coupé par une petite allée, pour n'être point

vue; elle ſe hâte de vous écrire.... En vérité, j'ai perdu la raiſon... Que penſera ſir James?... Il faut le revoir dans un inſtant.... Cette idée n'eſt pas ſupportable.

LETTRE XVII.

Toujours jeudi, à minuit.

SIR James n'a point paru au dîner; il s'eſt plaint de la migraine, & n'a deſcendu que fort tard. Il paroiſſoit triſte, & j'étois embarraſſée. Je ne ſaurois vous dire combien je crains une explication; je l'éviterai ſi je puis. Quoi, milord d'Oſſery ſera donc toujours préſent à mon eſprit! Se peut-il que le ſouvenir de cet ingrat ſoit ineffaçable! qu'il me trouble ou m'afflige ſans ceſſe!... Quelle idée ſir James prendra-t-il d'une femme qui pleure, parce qu'un homme aimable l'aime tendrement? un homme dont la naiſſance eſt égale à la ſienne, dont la fortune eſt conſidérable?... Oh, ma chere Henriette, j'ai un cœur inconcevable, foible, mépriſable, je crois! Ces qualités, ces vertus, qui ſont la baſe de notre amitié, vous les poſſédez: moi, je n'en ai plus que l'apparence. Une cruelle paſſion, une conſtance mal placée, ont détruit mon naturel & changé mon caractere. J'ai toujours les mêmes principes, mais je les déments; j'agis contre mes propres lumieres. Je ne puis m'élever au deſſus de cette vile partie de moi-même, de

cette foible machine à laquelle la moindre impulſion rend ſes premiers mouvements. Grondez-moi bien fort, je vous en prie; j'ai beſoin de toute votre ſévérité.

Mais par quel malheur faut-il que ſir James & ſir Henry me perſécutent? Je ne puis rien aimer, je ne veux point être aimée. L'un ſe tait, m'obſede & me boude. L'autre parle avec un ton, des expreſſions... Les hommes n'auroient-ils qu'un langage?... Pourquoi le ſien m'a-t-il fait reconnoître?... Ai-je un tort bien grand, ma chere, parlez donc? Mes fautes vous ſont ſi ſenſibles, qu'en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule, ne m'en aimez pas moins.

LETTRE XVIII.

Vendredi, à Vincheſter.

Vous craignez que vos lettres ne ſoient *longues*, qu'elles ne me *fatiguent*. Vous, ma chere Henriette, penſer que vous pouvez me *fatiguer*? Soyez bien ſûre qu'éloignée de vous, mon unique amuſement eſt de lire ces aimables lettres. Le ſentiment qui me les fait aimer, ne portera jamais la douleur dans mon ame; mes larmes n'effaceront jamais ces caracteres chéris. Je ne rappellerai jamais avec rougeur le plaiſir que je ſens à les voir.... Hélas, qui eût pu me le prédire! Ceux qui me cauſoient autrefois une joie ſi

pure, je n'oſe à préſent.... Quand je les recevois, je me trouvois heureuſe, ſi heureuſe, que tous les biens qu'on eſtime me paroiſſoient au deſſous de celui que je croyois poſſéder!.... Quel changement un jour, une heure, un moment, fit dans mon ſort!.... Cette lettre.... cette odieuſe, inexplicable lettre!.... Le perfide, me jurer qu'il m'adoroit! me demander ma pitié!... Ah, ma chere, je ne puis l'oublier!... Non, je ne le puis! Ce que j'ai écrit à milord Carlile a réveillé cette tendreſſe ſi vraie, ſi forte, que rien ne détruit. Je me ſuis arrachée à la honte de céder au foible extrême de mon cœur. Ma fierté m'a ſoutenue dans ce pénible effort. J'ai cru pouvoir me repoſer ſur ma raiſon; je me ſuis flattée... Vain eſpoir! je ne puis ceſſer de m'occuper de milord d'Oſſery. Son éloignement me fâche; d'où vient? Aurois-je donc penſé qu'il devoit être ſenſible au mien? Croyois-je que mes dédains ne le rebutoient point? Etoit-ce pour être ſuivie, que je fuyois? Aurois-je eu la baſſeſſe de deſirer?... Je ne ſais; mais j'imaginois qu'il verroit milord Carlile, qu'il chercheroit à s'approcher de vous.... Je ſuis devenue bizarre, injuſte: quand on me parle de lui, je me mets en colere. Si on ne m'en dit rien, je m'afflige. En voulant me voir, il m'a irritée; il me laiſſe, ſa négligence me déplaît, m'offenſe.... Mon dieu, eſt-ce votre amie, eſt-ce une femme ſenſée, qui eſt ſi peu d'accord avec elle-même? Ma bonne, ma tendre amie, aimez-

moi pour nous deux; car je me hais bien fort.

LETTRE XIX.

Samedi, à Vincheſter.

SIR James m'a écrit. Sa lettre eſt tendre: il *aimera*, il ſe *taira*. Il *n'oſe* me *demander* le ſujet de *mes pleurs;* il *n'oubliera jamais cet inſtant*. Il voit que mon cœur eſt *pénétré* d'une *douleur* qu'il reſpecte. Il finit en m'aſſurant d'un amour éternel..... Eternel! ma chere, ils promettent tous un amour *éternel*. La premiere preuve que ſir James veut me donner de cet *éternel* amour & de ſa ſoumiſſion, eſt de *renfermer* des *ſentiments* qu'il eſt *ſûr* de *conſerver toujours*. Je lui ai répondu poliment, en acceptant ſeulement ſon ſilence. Je ſuis fâchée de lui avoir inſpiré de la tendreſſe. Si je ne puis faire le bonheur de ſir James, je voudrois bien au moins ne pas lui cauſer des peines. Il eſt aimable; il me plairoit, ſi l'on pouvoit encore me plaire.

Vous êtes ſûre que milord d'Oſſery n'eſt point à Bath? On ne l'a pas vu à Erford. Milady d'Ormond me l'auroit nommé parmi ceux qui ſont chez elle. Elle me preſſe d'aller la trouver. Retourner à Erford, revoir ces lieux!... Ah, je n'irai point à Erford!

Voilà ſir Henry très-promptement de retour; & le voilà préciſément tel qu'il étoit

ien, pas assez pour-
comment... *Milady*
pir, & le triste per-
on, il revient chargé
ches & de séme-tou-
on cabinet. Tandis
t, *milady écrit*, au
y. Je sens que rien
mais si j'avois capa-
ses soins, il m'en
ez de supporter en
. L'en a tant avec
amine pour voir si
. Ce qui me rend
endresse pénible,
le son cœur il me
pourquoi le mal-
her? De l'embar-
, qui le conduit
é lui? Une fan-
le me plaise qu'il
vous voyiez avec
e de son ouvra-
On dit que l'on
n'est bien da-
. De quel droit
y? Parce qu'il
ge? Dois-je
ette me donne
celui que l'on
voir?... A-
que lui dire?
l'heure qu'il
tomber mon

mouchoir pour lui donner le plaiſir de le ramaſſer. Il faut être obligeante.

Milord Carliſle me demande pardon ; il trouve que j'ai raiſon : mais il ne conçoit pas ce qui a pu faire changer de caractere à milord d'Oſſery ; il ne le reconnoît point à ſon procédé bizarre pour moi. Adieu, ma chere & tendre amie.

LETTRE XX.

Dimanche, à Vincheſter.

Ah, grand dieu, quelle émotion ! quelle ſurpriſe ! ſous une enveloppe dont la main m'eſt inconnue, une lettre de milord d'Oſſery !... Oui, de lui, en vérité.... Voilà ſon caractere.... Elle eſt de lui... Mon dieu, elle eſt bien de lui !... D'où vient-elle ?... Qui l'a apportée ?... Comment ?... Pourquoi ?... Il m'écrit encore !... A moi !... Que me veut-il ? Ma main tremble..... Ma plume s'échappe de mes doigts..... Il faut que je prenne l'air.

On ne ſauroit me dire d'où vient cette lettre. Un homme à cheval l'a donnée à un de mes gens qu'il a fait appeller... Milord d'Oſſery ſeroit-il dans cette province ? Je voudrois qu'il me vînt des ailes.... Me voilà comme une folle, comme une imbécille, comme.... Mais à quoi me comparer qu'à moi-même ?... Je ne puis écrire..... Ma tête ſe dérange.... Oh, ma chere, ſi vous

ette lettre.... elle me

nps que la vue de cette
it une ſi douce agita-
! A préſent elle m'é-
uſe un trouble cruel,
able.... O ma chere
s-je avec vous! que
is votre ſein les pei-
nt vives, elles ſont
conçois point, mais

ne a-t-il donc ſur
yois celui de me
u; il a bien voulu
ait encore celui
ois me cacher;
Elle eſt toujours
ue faire. Voyez
ps ſemble avoir
inué mes cha-
vienne à Lon-
e à me cher-
, je laiſſe tout
mente ici, il
écrire.
.... Quand
, comment
s lue? ... Il
croire ſur
Mais que
treprendre
it-il? ....
qui l'en-

gagent à m'importuner; c'eſt la vanité. Il ne peut ſouffrir de ſe voir dédaigné; il voudroit triompher de mes réſolutions, l'emporter ſur ma fierté, ſur mon reſſentiment.... Après deux ans d'oubli, oſeroit-il ſe flatter que je penſe encore à lui? ... Eſt-ce foibleſſe, ou curioſité? ... D'où vient ce deſir de voir? ... Après tout qu'ai-je à craindre? a-t-il des reproches à me faire? Je veux lire ſa lettre, y répondre. Allons.... Mais voici la comteſſe de Briſtol.... Hélas, que n'ai-je une ame comme la ſienne! .... Adieu.

LETTRE XXI.

Toujours dimanche, à minuit.

Il ſe plaint de moi, ma chere Henriette! il s'en plaint en vérité! il a l'audace de s'en plaindre, de me faire des leçons de généroſité. L'époux de Jenny Monfort s'étonne de mon inconſtance! Il attendoit de moi d'autres ſentiments... & tout cela avec hauteur.... Liſez, liſez, je vous en prie, l'exacte copie de ſon inſolente lettre.... Non, cet infidele n'a point d'idée des chagrins qu'il m'a donnés.... Mais un homme comprend-il les peines qu'il peut cauſer?

Lettre de milord d'Offery, à milady Catesby.

„ Fuir un malheureux, rejeter ſes ſou-
„ miſſions, l'abandonner à ſes remords, mépriſer

» priſer ſon repentir, ſe peindre ſans pitié
» ce qu'il doit ſouffrir ; c'eſt le procédé
» d'une femme ordinaire, qui ſe croit of-
» fenſée, ſe livre à l'ardeur de ſon reſſenti-
» ment, veut punir, ſe venger, & de laquelle
» au fond on n'a pas droit d'exiger plus
» de douceur ou de complaiſance.

» Ne pas fermer ſon cœur au mouvement
» généreux qui peut encore l'ouvrir à la
» compaſſion ; s'attendrir ſur le ſort d'un
» homme, d'autant plus à plaindre qu'il a
» mérité les maux dont il gémit ; oublier,
» pardonner, remettre à l'ami une partie
» des dettes de l'amant ; accorder quelqu'in-
» dulgence au retour d'un coupable, l'en-
» tendre au moins : c'eſt ce qu'on avoit eſ-
» péré de l'ame noble, éclairée de milady
» Catesby.

» Mais elle a changé. Elle n'eſt plus cette
» femme ſenſible & vraie, cette amie fidel-
» le, cette maîtreſſe tendre, qui vouloit ai-
» mer toujours, dont rien ne devoit affoi-
» blir les ſentiments. Ses lettres, ſeule con-
» ſolation de mon exil, ſeul adouciſſement
» de mes longs chagrins ; ces lettres ſi che-
» res, ſi ſouvent preſſées contre mes levres,
» ſouvent baignées de mes larmes ; ces let-
» tres charmantes, unique reſte de mon bon-
» heur paſſé, elles me diſent encore que
» vous m'avez aimé : mais vos yeux m'ont
» dit que vous me haïſſiez, & votre dé-
» part ne me l'a que trop confirmé.
» Ah, lady Juliette, lady Juliette ! eſt-
» ce bien vous qui me montrez cette inhu-

„ maine fierté? Vous m'aviez tant promis
„ de m'eſtimer toujours! Que ſavez-vous
„ ſi vous n'êtes point injuſte? J'ai des torts,
„ ſans doute; mais leur eſpece vous eſt in-
„ connue : juſqu'à préſent je n'ai pu vous
„ expliquer ma conduite. Conſentez à m'en-
„ tendre, madame; au nom de tout ce qui
„ vous eſt cher, permettez-moi de vous voir,
„ de vous parler; ne refuſez pas cette fa-
„ veur à un homme qui vous adore, qui
„ n'a jamais ceſſé de vous aimer, de vous
„ regretter. Malgré les plus fortes appa-
„ rences, croyez qu'il n'eſt point indigne
„ de la grace qu'il oſe vous demander.
„ Pardonnez-moi la façon dont je m'y
„ ſuis pris pour vous engager à lire ma
„ lettre; un de mes gens attend votre ré-
„ ponſe à la ferme. „

Cette *inhumaine fierté. Que ſavez-vous ſi vous n'êtes point injuſte?* Eh bien, auriez-vous penſé qu'il oſât mettre en doute ſi j'ai tort ou raiſon avec lui? Ces *lettres baignées de ſes larmes*.... D'où vient donc qu'il répandoit des *larmes*? Quel ſujet avoit-il d'en *répandre*? Ah, qu'il en verſe encore! Qu'il pleure! Il a trahi *cette maîtreſſe tendre* qui le préféroit à tout, ne vivoit que pour l'aimer, dont les vœux les plus ardents n'avoient pour objet que le bonheur de ce cruel.... Ah, qu'il pleure! Il a tant de reproches à ſe faire! Cette *amie fidelle* peut l'abandonner ſans être *inhumaine*, ſans être *injuſte*.... Audacieux ſuppliant, il ne ſe croit

point indigne de la grace qu'il demande.... Peſez bien les termes de cette lettre.... Y répondrai-je? Je ne ſais.... Que puis-je lui dire?... Mais je ne me ſens pas bien.... Je ne ſaurois continuer.... Ma bonne, ma chere amie, pourquoi vous ai-je quittée, & dans un temps où vos conſeils me ſeroient ſi néceſſaires?... C'eſt milord d'Oſſery qui en eſt cauſe... Eh, ne l'eſt-il pas de tout ce qui m'afflige!

LETTRE XXII.

Lundi, à Vincheſter.

Je ſuis encore dans l'incertitude ſur ce que je dois faire : plus je relis la lettre de milord d'Oſſery, plus je me ſens révoltée, contre lui; parce que je ſuis capable de reſſentiment, il ne reconnoît point mon ame; une baſſe condeſcendance me conviendroit mieux dans ſes idées, qu'une *inhumaine fierté.*

O ma chere Henriette! les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'univers pour l'amuſement de leurs yeux, pour la récréation de leurs eſprits, pour ſervir de jouet à cette eſpece d'enfance où les aſſujettiſſent la fougue de leurs paſſions, l'impétuoſité de leurs deſirs & l'impudente liberté qu'ils ſe ſont réſervée de les montrer avec hardieſſe & de les ſatisfaire ſans honte. L'art difficile de réſiſter, de vaincre ſes penchants, de maſ-

triſer la nature même, fut laiſſé par eux au ſexe qu'ils traitent de foible, qu'ils oſent mépriſer comme foible. Eſclaves de leurs ſens, lorſqu'ils paroiſſent l'être de nos charmes, c'eſt pour eux qu'ils nous cherchent, qu'ils nous ſervent; ils ne conſiderent en nous que les plaiſirs qu'ils eſperent de goûter par nous. L'objet de leurs feintes adorations n'atteint jamais juſqu'à leur eſtime; & ſi nous leur montrons de la force d'eſprit, de la grandeur d'ame, nous ſommes d'*inhumaines* créatures, nous paſſons les limites qu'ils ont oſé nous preſcrire, & nous devenons *injuſtes* ſans le ſavoir.

Je ſuis piquée.... Je lui répondrai.... Oh oui.... Mais j'attends que l'aigreur dont je ne puis me défendre, ſoit un peu modérée.... Je ne veux pas le voir..... Je ne le voudrai jamais..... Je tâcherai de ne point écrire avec dureté, afin de *remettre* à milord d'Offery, qui doit m'être indifférent, une partie des *dettes de l'amant* que je dois haïr.... Non, il n'y a pas une expreſſion dans ſa lettre, qui ne me bleſſe juſqu'au fond du cœur.... L'*eſpece* de *ſes torts* m'eſt *inconnue*. Ah, comment peut-il le croire & le dire? Ne m'a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée? N'a-t-il pas détruit ma plus chere eſpérance? Ne m'a-t-il pas privée.... hélas! de lui, du ſeul objet de mon attachement? Il m'a fait tout le mal qu'il étoit en ſon pouvoir de me faire; & je lui pardonnerois!... Que n'ai-je eu la force de déchirer cette lettre, dès que j'en ai connu la main?...

Pourquoi faut-il?... Cet homme a mis tout ſon bonheur à troubler, à détruire le mien.

Toujours lundi, à minuit.

Croiriez-vous bien, ma chere Henriette, que je ne ſaurois écrire à milord d'Oſſery? J'ai recommencé vingt fois une très-petite lettre, ſans jamais pouvoir la finir; tout ce que je ne veux pas dire vient s'offrir à mon idée; le reproche ſe place ſous ma plume; je cherche à paroître indifférente, & ma ſenſibilité éclate malgré moi. Pas une expreſſion qui me ſatisfaſſe, ni froideur, ni modération; mon cœur emporté par un mouvement rapide, veut s'expliquer ſans détour : j'attendrai.

Toujours lundi, à deux heures.

Jamais je ne pourrai faire cette réponſe: j'écris, j'efface, je déchire.... Après tout, pourquoi me tourmenter, me fatiguer? Eſt-il ſi eſſenciel que je lui écrive?.. Oui; car ſi je garde le ſilence, il croira que je conſens à le voir..... Ah, s'il alloit paroître ici!.... Chez qui peut-il être? Il n'a point de terre dans ce canton?... Eſt-ce le haſard ou le ſoin de me chercher, qui l'amene auprès de moi?... Ma chere, ne riez point de mes inquiétudes; ne me dites point que je l'aime.... Eh, comment pourrois-je l'aimer encore? Non, ce n'eſt point l'amour dont je ſuis occupée... c'eſt... je ne ſais ce que c'eſt; mais

je ſuis triſte. Je vais me mettre au lit, ſans eſpoir d'y trouver du repos. Plaignez votre meilleure amie, plaignez-la, ſans examiner la cauſe de ſes peines; nous ſommes ſouvent convenues qu'il y a de la dureté à refuſer ſa pitié à des maux qui nous paroiſſent légers : ce n'eſt pas l'eſpece du mal, mais la ſenſibilité du malade, qui doit exciter notre compaſſion. Ah, je ſuis bien digne de la vôtre !

LETTRE XXIII.

Mardi, à Vincheſter.

VOICI une copie de ma réponſe : je ne ſavois pas combien il étoit difficile d'écrire quand on ne vouloit pas dire tout ce qu'on penſoit. C'eſt un fardeau peſant, dont je viens de me débarraſſer. Croiriez-vous que depuis une heure que ma lettre eſt partie, j'ai deſiré vingt fois de la ravoir? Je crains qu'elle ne le déſoblige trop..... même qu'elle ne l'afflige. J'ai relu la ſienne avec attention; elle me paroît moins choquante; tout ce qui me révoltoit, m'attendrit à préſent. Cet endroit où il parle de mes lettres eſt touchant, en vérité.... Il les *preſſoit contre ſes levres*.... elles étoient ſa *ſeule conſolation*.... Mais quels chagrins avoit-il donc? *Son exil?* S'il m'aimoit..... Eh, comment en eût-il épouſé une autre, ſi ſon cœur?... Je n'y puis rien comprendre..... Il dit qu'il eſt

malheureux..... Je ne voudrois pas penſer qu'il l'eſt en effet... Ah, s'il ſentoit ce que j'ai ſenti! Cette douleur, ces déchirements, s'il les ſentoit! Que je le plaindrois! que ma fierté céderoit aiſément à la douceur de le conſoler, de ramener la joie dans ſon ame!... Je pleure, en vérité, je pleure; je ne puis ſupporter l'idée de ſa triſteſſe, de *ces longs chagrins* dont il me parle. Quoique ma raiſon doive me perſuader qu'ils n'ont point exiſté, ils ſe peignent ſans ceſſe à mon cœur.

Réponſe de milady Juliette Catesby, à milord comte d'Offery.

„ Je ne m'attendois, milord, ni à vos „ plaintes, ni à la priere que vous me fai- „ tes. Le temps où une explication de vo- „ tre conduite pouvoit m'intéreſſer, eſt déja „ loin de moi. S'il ſe retrace quelquefois „ à ma mémoire, c'eſt comme le ſouvenir „ d'un ſonge pénible, que le réveil a diſſipé, „ & dont il ne reſte qu'une idée triſte & „ confuſe. Il m'importe peu de connoître „ les raiſons qui vous engagerent à me ren- „ dre à moi-même; il me ſuffit que vous „ l'ayez fait. Je ne crois point ſortir de mon „ caractere, en refuſant de vous voir, en „ le refuſant abſolument. Je ne vous regar- „ derai jamais comme un *ami*, auquel je „ doive remettre des fautes qu'on ne peut „ pardonner ni à l'*ami*, ni à l'*amant*. Ce- „ lui qui put m'abandonner ſi long-temps

„ aux ſoupçons vagues de mon eſprit agi-
„ té, à ceux que je devois former ſur ſes
„ ſentiments, même ſur ſa probité, doit-il
„ s'étonner de mon indifférence? A-t-il droit
„ de me la reprocher? Eh, pourquoi cher-
„ cherois-je à m'inſtruire des circonſtances,
„ quand les faits n'ont rien de douteux?
„ J'en ai ſu aſſez pour négliger toujours d'ap-
„ prendre ce que j'ignore; j'attends, de
„ la complaiſance où je me force en vous
„ écrivant, une faveur à laquelle je puis pré-
„ tendre. Rendez-moi ces lettres, milord,
„ dont le ſtyle vous rappelle ce que je rou-
„ gis d'avoir penſé; & ne vous plaignez point
„ d'un cœur qui fut aſſez noble pour ne
„ pas ſe plaindre du vôtre. „

Ne trouvez-vous pas, ma chere Henriette, une eſpece de fauſſeté dans cette façon d'écrire? C'eſt bien là ce que je devrois penſer, mais ce n'eſt pas ce que je penſe. Cette orgueilleuſe indifférence n'eſt pas dans mon cœur, je ſuis fâchée d'avoir envoyé cette lettre..... Pourquoi feindre? N'eût-il pas été mieux de parler naturellement, d'avouer ma véritable ſituation à ſon égard, de dire: *Je vous aime peut-être encore, mais je ne vous eſtime plus; je renonce à vous; la conſtance de mes ſentiments n'eſt point une preuve que je vous croie digne de mon attachement. Elle eſt dans mon caractere; des traits ineffaçables ont gravé dans mon ame une foibleſſe qui me fut chere; j'en aime encore le ſouvenir. Il ne tient point à vous, mais aux impreſſions vives que j'ai reçues.*

Semblable à une perſonne qui ſe regarde avec complaiſance, & jouit du plaiſir de ſe voir ſans ſonger à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeller mon amour, ſans me plaire à penſer à vous.

Cela eût été plus noble, plus vrai : je voudrois l'avoir fait. Je hais la diſſimulation, j'en hais juſqu'à l'apparence. Mais la lettre eſt partie..... Depuis long-temps j'ai perdu l'habitude d'être contente de moi ; le regret ſemble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m'applaudiſſois, il ne me reſte que la connoiſſance de mes fautes; & de tant de biens que je m'étois promis, votre amitié eſt le ſeul qui m'en paroiſſe un véritable.

LETTRE XXIV.

Mercredi, à Vincheſter.

ASSURÉMENT, ma chere, ma tête eſt un peu dérangée. Je ſuis inquiete, agitée : je compte les heures, les moments; le temps me paroît d'une longueur extrême. J'attends, ſans ſavoir ce que j'attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi ; ma porte s'ouvre, le cœur me bat. Pendant que mes gens vont & viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque choſe. Je m'en ſuis apperçue à l'ennuyeuſe répétition de, *que veut madame?* Eh, bon dieu! *madame* le

ſait-elle ce qu'*elle veut?*.... Devinez-vous, ma chere Henriette, le ſujet de tant d'émotion?.... Oh, que cela eſt bas, vil, honteux! C'eſt donc l'attente d'une réponſe.... Non, je ne puis me ſouffrir.

J'ai envie de partir, de m'éloigner d'un voiſinage ſi dangereux; mais ſi milord d'Oſſery veut me voir, me parler, où ſerai-je en ſûreté contre ce deſir obſtiné? Il ſaura le ſatisfaire, il obtiendra du haſard.... de ma foibleſſe peut-être, cet entretien demandé avec tant d'inſtances. Les hommes ſe laſſent-ils des ſoins qu'ils prennent pour contenter leurs fantaiſies? Ils ne ſe ſentent point humiliés de nos refus: c'eſt encore un des avantages réſervés à eux ſeuls. Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer, d'aimer trop; qu'elle ſe laſſe de ſon amant, veuille le quitter, que de reproches! quelles perſécutions n'eſt-elle pas obligée de ſouffrir! Elle le chaſſe; il revient, la cherche, la ſuit, l'obſede, ſe plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à ſa paſſion; l'éclat de ſes chagrins eſt un ſoulagement qu'il ne veut pas ſe refuſer. Il s'embarraſſe peu s'il cauſe de l'ennui, du dégoût; ſon ame n'eſt point aſſez délicate pour qu'il ſe trouve bleſſé de l'idée d'importuner. Occupé de lui ſeul, de ſes intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien dont la poſſeſſion le flatte; & ſouvent à force d'obſtination; il parvient à conſerver, ſinon le cœur, au moins la perſonne, premier objet de ſon attachement. Lui, dès qu'il trouve ſa chaîne peſante, il la briſe, il s'éloigne; il ne voit point

couler nos larmes, il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous force à cacher nos douleurs.... Ah, comment eſt-il poſſible que notre cœur ſe donne! Nous ſommes ſi malheureuſes en aimant!... Je fais une réflexion, ma chere, c'eſt que je vous ennuie. Je vous dis tout ce que je penſe, & je ne penſe rien d'amuſant..... Oh, je me déplais à moi-même, & que les autres me plaiſent peu!... Ne voilà-t-il pas ſir Henry qui s'eſt mis à avoir des vapeurs, à s'évanouir comme une femme! Ce matin il étoit chez moi; ſes vertiges lui ont pris: je ne ſavois avec quoi ranimer ſes eſprits. Je n'ai trouvé qu'un flacon rempli d'eau ambrée; je le lui ai tout répandu ſur le viſage. Sa ſœur m'a crié que je l'empoiſonnois.... J'eſpere qu'il n'en reviendra pas.

LETTRE XXV.

Jeudi.

RIEN encore de milord d'Oſſery! Ne pas me répondre! Il lui ſied bien d'avoir de la hauteur! .... Il eſt fâché peut-être.... Ma lettre étoit-elle ſi dure?... Le vain perſonnage ne peut ſupporter le ton de l'indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendreſſe; celui de la haine l'offenſeroit moins... Ah, ſi je lui écrivois à préſent!... Mais n'y penſons plus.

J'ai reçu deux lettres de milord Carliſle:

il ſe plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort : mais je vous dis, à vous, qu'il a raiſon. Vous riez de la jalouſie. Ah, n'en riez jamais ! Si vous l'aviez ſentie, vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la ſienne par des plaiſanteries. Avec un naturel tendre & généreux, eſt-il poſſible de badiner d'un mouvement involontaire qui affecte l'ame ſi douloureuſement ? C'eſt une *folie*, dites-vous, une *extravagance*. Soit : mais cette *folie* déſeſpere. C'eſt du ſupplice d'un homme dont elle eſt adorée, que lady Henriette s'amuſe : il doit être *ſûr de votre tendreſſe, vous connoître, vous croire*. Eh, l'amour raiſonne-t-il ! A force de réfléchir ſur mes propres ſentiments, j'ai peut-être acquis une légere connoiſſance du cœur. Ma chere, celle qui peut rire de l'inquiétude, de la douleur d'un homme attaché à elle, ou ne l'aime plus, ou s'eſt trompée quand elle a cru l'aimer.

Les peines d'un amant touchent, parce qu'il les ſent ; on s'afflige, parce qu'il eſt triſte ; on pleure parce qu'il verſe des larmes ; on cherche à calmer, à diſſiper des chagrins que l'on partage.... Eh, comment peut-on les donner, & les rendre plus amers par des railleries, par une gaieté ! .... Fi, Henriette, fi ! Vous avez retardé le bonheur de milord Carlile, adouciſſez du moins cette attente par une complaiſance que vous devez à la vivacité de ſa tendreſſe. Je l'aime, vous le ſavez ; & puis vos fautes retombent un peu ſur moi. Il m'écrit des lettres de quatre pages toutes remplies de vos *cruelles ma-*

lices ; vous boudez, & il ſe déſole. Allons, pardonnez-lui, pour l'amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous *cacher*, vous faire *diſparoître ;* on deſire que vous ſoyez admirée : parez-vous, montrez-vous, ſortez, on y conſent ; ſoyez belle aux yeux de tout le monde, mais ne vous applaudiſſez de l'être, que lorſque votre amant vous regarde. Adieu : on m'a prié de vous gronder ; je vous gronde, mais je ne vous en aime pas moins.

LETTRE XXVI.

Vendredi, à Vincheſter.

La lettre de milord d'Offery vous a *touchée ;* ma réponſe vous paroît *très-haute ;* vous n'approuvez point cet *excès de ſévérité*.... Allons, pourſuivez, ma chere Henriette, chagrinez-moi auſſi. J'admire avec quelle facilité nous rapprochons tout de nos propres ſentiments : vous veniez de pardonner à milord Carlile, quand vous m'avez écrit. Pénétrée encore du plaiſir que donne un doux raccommodement, vous penſez que l'on doit *pardonner ;* qu'il y a de la *dureté* à ne pas *pardonner*. Vous me *priez*, vous me *conjurez* d'entendre *ce pauvre comte*. Quand je voudrois vous donner cette preuve de ma complaiſance, en ſerois-je la maîtreſſe ?.... Eh, comment l'écouter ! Il ne veut plus parler.... Vous le plaignez !

Pouvez-vous croire qu'après ſa fuite, ſon mariage, & deux ans d'oubli, mon indifférence ſoit capable de l'affliger?.... Il ne vouloit que m'éprouver. Sa vanité lui perſuadoit que je l'aimois encore; que ſes moindres démarches détruiroient mes réſolutions. En effet, pour effacer le ſouvenir de ſa perfidie, d'une trahiſon ſi noire, n'étoit-ce point aſſez qu'il offrît de ſe juſtifier? Je devois voler au devant de ce cœur qu'on daignoit me rendre; un bien ſi précieux méritoit mon empreſſement, ma reconnoiſſance peut-être.... Audace inſupportable des hommes! inſolent orgueil!.... Je devrois pourtant des remerciements à milord d'Oſſery; ſon dernier caprice me ſert mieux que le temps & la raiſon n'avoient pu le faire; il détruit ce reſte de penchant dont je croyois ne jamais triompher: je ne penſois point à cet infidele ſans attendriſſement; à préſent ſa vue n'exciteroit pas en moi la plus légere émotion; je ſuis tranquille, & preſque contente; je ne craindrai plus ſa rencontre, ſes importunités; n'eſt-ce pas où tendoient tous mes vœux?.... Avec quelle cruauté il a cherché à me troubler encore, à rallumer cet amour qu'il ne fut jamais digne de m'inſpirer!.... Eh, d'où vient donc que je l'aimois tant! J'ai regardé ce matin ſon portrait; je l'ai tenu plus d'une heure; je le conſidérois ſans reſſentir la moindre agitation; même en l'examinant, je me ſuis étonnée d'avoir été ſi attachée à cette image. Pourquoi n'ai-je pu aimer que cet homme?

Qu'a-t-il de ſi ſéduiſant? Quel charme décevant, répandu dans mes yeux, prêtoit tant d'agrément à cette phyſionomie? Où ſont ces graces ſi touchantes? Qu'admirois-je dans ces traits?... O ma chere Henriette, notre prévention fait tout le mérite de l'objet que nous préférons; elle pare l'idole de notre cœur; elle lui donne chaque jour un nouvel ornement. Peu à peu, l'éclat dont nous l'avons revêtue nous éblouit nous-mêmes, nous en impoſe, nous ſéduit, & nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. Ce portrait, autrefois ſi chéri, eſt celui d'un homme trompeur. Hélas, je l'ai regardé long-temps comme la repréſentation d'une créature céleſte!.... Oh, je ne puis plus le voir!.... Je le hais.... Je me hais auſſi.... Je vous aime toujours.

LETTRE XXVII.

Samedi, à Vincheſter.

Vous mouriez d'envie que ſir Henry parlât; eh bien, le voilà déclaré, propoſé & refuſé. Milady Vincheſter m'a vanté l'amour de ſon frere, ſon reſpect, le ſilence qu'il s'eſt impoſé dans la crainte de me déplaire; & paſſant de ſes louanges aux miennes, elle m'a montré le deſir le plus obligeant d'acquérir en moi une ſœur auſſi bien qu'une amie. Vous jugez de mon embarras, ma chere, & des détours polis qu'il m'a fallu pren-

dre. J'ai oppoſé mes dégoûts preſque invincibles pour le mariage, nés du peu d'agrément que j'y ai trouvé, mon éloignement pour l'amour, l'habitude d'une liberté qu'on ne perd jamais ſans regret. A la vérité, je ne fais pas de la mienne l'uſage qui y attache la plupart des veuves de mon âge, mais elle me donne l'eſpece de plaiſir que ſent un avare en calculant ſes richeſſes. Il jouit des biens qu'il peut ſe procurer, & poſſede dans ſon imagination tous ceux où l'étendue de ſa fortune peut atteindre. Un ſeul homme, lui ai-je dit, pouvoit me déterminer à ſacrifier cette liberté précieuſe; un autre n'aura jamais le même aſcendant ſur mon cœur. Milady eſt reſtée ſatisfaite des raiſons que je lui alléguois; mais pour ſir Henry qu'elle a inſtruit de mes ſentiments, il eſt bien loin de les approuver. On ne peut plus vivre avec lui; il ne me parle point, ne me regarde point, contredit tout le monde, gronde les valets des autres, chaſſe les ſiens, briſe tout ce qu'il touche, renverſe tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage, va comme un fou au travers d'un parterre, & revient en rêvant donner de la tête dans le battent d'une porte fermée, fort étonné de ſe voir arrêté.... Mais qu'un homme eſt injuſte! Sa fantaiſie eſt-elle une loi? De quoi ſe fâche ſir Henry? A-t-il droit d'exiger que ſes volontés déterminent les miennes? J'ai aimé une créature de ſon eſpece... Ah, c'eſt bien aſſez!... Mais voici une lettre de vous... Hélas, que m'apprenez-vous! Quoi, lady Seymour a quitté la

cour, renoncé à ſa place?.... Que je la plains! Que ſon malheur me touche! Elle eſt dans la retraite, dans la plus haute dévotion; & c'eſt la mort de milord Gage qui cauſe ce grand changement, bien grand aſſurément. Perſonne ne tenoit tant au monde que cette dame.... Ah, ma chere! perdre un homme qu'elle aimoit ſi ſincérement, depuis ſi long-temps; avoir ſurmonté tant d'obſtacles; être ſur le point de l'épouſer, & ſe le voir enlever en un jour & en un moment par un accident!.... Je ne puis refuſer des larmes à ce triſte événement. Mais auſſi quelle fureur à des gens de ce rang, de riſquer dans ces courſes à perdre ſans honneur une vie chere à leur patrie, & qu'ils ne devroient expoſer que pour elle! N'en ſont-ils pas reſponſables à leurs compatriotes, à des parents qui les aiment, à une maîtreſſe dont ils cauſent long-temps l'inquiétude, & enfin le déſeſpoir? Pauvre lady Seymour! ſa ſituation, & les réflexions qu'elle vous engage à faire, ont pénétré mon cœur.

LETTRE XXVIII.

Mardi, à Vincheſter.

Ah, comment vous dire, vous exprimer!.... Aurai-je la force d'écrire?.... Hélas, je me plaignois de lui!.... Henriette, ma chere Henriette, il eſt malade, dangereuſement malade!... Milord d'Oſſery ſe

meurt!... Ah, dieu, il ſe meurt!.... Voyez ce billet que je viens de recevoir.

Milord d'Offery à milady Catesby.

„ Il ne me reſte que peu d'inſtants à vi-
„ vre ; la contenance de ceux qui m'en-
„ vironnent, & la réſiſtance que l'on op-
„ poſe à toutes mes volontés, m'en aſſu-
„ rent. C'eſt avec peine que j'obtiens la per-
„ miſſion d'écrire.... Hélas! pourquoi l'ai-
„ je tant deſirée?.... Qu'ai-je à vous dire?
„ Vous apprendrez avec plaiſir, ſans peine
„ au moins, que l'objet de vos mépris, de
„ votre haine, aura fini ſon ſort.... Ah,
„ lady Juliette, quelle cruauté!.... Mais
„ eſt-il temps de m'en plaindre? Pardon-
„ nez au moins à la mémoire d'un amant
„ malheureux : je ne vous ai jamais trom-
„ pée, je vous ai toujours aimée. Ces let-
„ tres que vous me demandez avec une du-
„ reté dont j'ai cru votre cœur incapable,
„ vous ſeront fidélement rendues après ma
„ mort. Madame, ne m'en privez pas pen-
„ dant que je reſpire encore. „

Après ſa mort!.... J'apprendrai *avec plaiſir!....* Peut-il croire, imaginer?.... Ah, l'inhumain! il ne lui reſtoit que ce coup affreux à me porter. Malade, mourant peut-être.... Eh, où eſt-il? Chez qui, dans quel lieu, dans quelles mains?.... Eſt-il ſecouru? A-t-il près de lui?... Oh, cette douleur eſt inſupportable!

Ce malheureux qui vient d'apporter ce fatal billet eſt reparti tout de ſuite, ſans attendre un inſtant, ſans dire une parole. Comment ſavoir ?.... Abandonnée à mon effroi, à l'inquiétude la plus vive !.... Ah, plaignez-moi ! Mon cœur eſt déchiré.

Un foible eſpoir me luit : j'ai envoyé dans la maiſon où un des gens de milord d'Oſſery a paſſé deux ou trois jours. On aſſure que cet homme venoit de chez ſir Halifax, qui a depuis peu acheté une terre à quatre milles d'ici. Je viens de faire partir John en toute diligence, pour aller s'informer ſi milord d'Oſſery eſt en ce lieu, avec ordre de reſter où il le trouvera, & de me dépêcher des couriers pour m'apprendre l'état de ce pauvre comte. Dans ma triſte incertitude, j'ai les yeux & les mains élevés vers le ciel, je me rappelle à tous moments lady Seymour; je crains.... Dieu tout-puiſſant, que ma priere ardente s'éleve juſqu'à toi ! qu'elle ſuſpende ton arrêt ! daigne en changer l'objet ! Si la fin de l'un de nous doit être pour l'autre cette voix dont les accents terribles rappellent vers toi nos cœurs égarés, ah, que ce ſoit moi, que ce ſoit ma mort, qui ranime dans ſon ame l'amour qui n'eſt dû qu'à toi ſeul ! O ma chere Henriette, s'il meurt, vous n'avez plus d'amie.

LETTRE XXIX.

Mardi, à Vincheſter.

Il eſt un peu mieux, mais la fievre eſt toujours violente ; heureuſement les ſymptomes de la malignité ont diſparu depuis deux jours. Il a encore des moments de délire, dans leſquels il s'agite beaucoup. Hélas, il n'eſt point hors de danger! Je ne vous ai pas écrit hier : c'eſt avec peine que je tiens ma plume ; je ne me ſens pas dans mon état naturel ; je ne puis goûter d'aucun aliment. Renfermée dans ma chambre, je n'y admets perſonne ; on en penſera ce qu'on voudra ; il m'eſt impoſſible d'écouter ou de répondre. On m'avoit très-bien adreſſée ; milord d'Offery eſt chez ſir Halifax, au milieu de tous les ſecours que Londres même pourroit lui procurer. Par un heureux haſard, le docteur Harriſon s'eſt trouvé dans le canton ; il eſt auprès de lui. John m'écrit qu'en arrivant, il a vu tout le monde en larmes dans le château. Hélas, je le crois! Qui pourroit connoître milord d'Offery, & ne pas le plaindre! Comment ſe défendroit-on de l'aimer! ſi noble dans ſes façons ; ſi doux, ſi bienfaiſant ; les qualités de ſon ame ſe peignent ſur ſon front, elles lui ſoumettent tous les cœurs ; je ne l'ai jamais entendu nommer, qu'un éloge ne ſuivît ſon nom. Quel homme allia jamais plus de véritable

grandeur à la bonté, à cette familiarité qui ne craint point de deſcendre, & imprime le reſpect dont elle ſemble vouloir affranchir? C'eſt une créature ſi digne d'exiſter, qui va peut-être périr!.... J'attends avec crainte, avec impatience... Mais on demande Betty... Ah, quel bonheur; *une nuit tranquille, cinq heures de ſommeil, plus de délire, la fievre conſidérablement diminuée; le docteur Harriſon répond de ſa vie, même de ſa prochaine convaleſcence.*

O ma tendre, ma ſincere amie, félicitez-moi! Je bénis le ciel, dont la bonté me le rend... Des larmes de conſolation coulent enfin des mes yeux... Ah, qu'il vive! qu'il ſoit heureux! que tous les biens qu'on envie, deviennent ſon partage!... Aimable & cher d'Oſſery, tu m'accuſes de cruauté! Que ne peux-tu lire dans mon cœur, entendre les vœux qu'il forme pour toi! Quelle dure bienſéance me retient? Que ne m'eſt-il permis de voler auprès de toi, d'aller ſoulager, partager, adoucir tes maux, de baigner ton viſage des pleurs que m'arrache le ſentiment immortel qui m'attache à toi! Ah, ranime tes eſpérances! Celle que tu chéris, n'eſt point *cruelle*, n'eſt point *inhumaine.* Elle peut te pardonner, te revoir, t'aimer!.... Eh, bon dieu, où m'emporte un mouvement trop vif!... O ma bonne, mon indulgente amie, excuſez mon égarement! Je ne ſuis point à moi, mon ame eſt entraînée.... Mais je me ſens brûlante, altérée; ma tête ne peut plus ſe ſoutenir; mes

yeux appeſantis... Hélas, qu'ai-je donc!... Adieu. Il vivra, ma chere; tous mes ſouhaits ſon remplis.

LETTRE XXX.

Samedi, à Vincheſter.

J'AI paſſé trois jours ſans vous écrire, ma chere, & je crains bien que mon ſilence ne vous ait inquiétée; j'ai eu un peu de mal à la gorge, la fievre & beaucoup d'accablement; on m'a ſaignée malgré moi. Sir Henry n'a pas voulu perdre cette occaſion de faire éclater ſon zele officieux, il s'eſt emparé de ma chambre, en fait les honneurs... Cet homme eſt bon, il ſouffre; quelquefois il me fait pitié, plus ſouvent il m'impatiente: j'ai le cœur aſſez ſenſible pour le plaindre, mais je l'ai trop prévenu pour l'aimer.

John eſt revenu; milord d'Oſſery eſt dans une convaleſcence qui promet un très-prompt rétabliſſement; mon imbécille meſſager me cauſe à préſent une autre ſorte d'inquiétude..... Mais on m'annonce Abraham, le valet de chambre de milord..... Mon dieu! que me veut-il? Oh, que le cœur me bat!.... Si troublé pour un homme à lui! Eh, que ſeroit-ce donc, ſi le comte lui-même?... Que de variété dans ma foible tête! Je brûlois de le voir il y a quelques jours, & le ſeul nom d'Abraham m'interdit?... C'eſt un billet qu'il m'apporte.... Ce pauvre Abra-

ham, il eſt ſi charmé de me revoir, qu'il ne peut me parler.... Mais liſons... Ces lignes ſont tracées avec difficulté..... Il a été bien mal.... Voyez ma chere, ce qu'il m'écrit.

Billet de milord d'Offery, à milady Catesby.

„ Quoi, madame, vous avez daigné vous „ intéreſſer à mes jours! Cette bonté me „ touche vivement; mais la dois-je à votre „ ſeule pitié, ou à un foible reſte de cette „ amitié?... Hélas, j'oſe à peine me flatter „ que vous en conſerviez un léger ſouvenir! „ Qu'il me ſeroit doux de penſer qu'elle „ n'eſt pas entiérement éteinte dans votre „ cœur! Ah, ſi l'ardeur de la mienne pouvoit „ la ranimer encore!... Mais vous ne voulez „ pas m'écouter. Recevez, madame, mes „ reſpectueux remerciements. Sans exami- „ ner le ſentiment qui vous a fait prendre „ part à mon état, je dois me trouver heu- „ reux de l'avoir excité. „

Vous voyez, il ſait que j'ai craint pour ſa vie. John, l'impertinent John eſt cauſe de ces remerciements qu'il me fait.... Mais je ſuis obligée de finir; on attend après ma lettre. Je ne veux pas vous laiſſer un jour de plus dans l'incertitude de ce qui peut être arrivé; & puis il faut une réponſe à Abraham. Ah, c'eſt une grande affaire que cette réponſe!

LETTRE XXXI.

Dimanche, à Vincheſter.

VOYEZ, ma chere Henriette, dans quel embarras me jette ma vivacité, cette précipitation avec laquelle j'envoyai John, ſans l'avertir de ſe cacher, ſans lui défendre de me nommer, ſans lui donner d'autre ordre que de s'inſtruire. L'imprudent animal n'a rien fu de mieux que d'aller tout droit chez ſir Halifax, de renouveller connoiſſance avec Abrabam, de lui dire qu'il venoit de ma part, & de s'établir dans l'antichambre de milord d'Oſſery. Le pauvre malade, charmé de ſavoir près de lui un de mes gens, envoyé par moi, a voulu le voir. Monſieur John, comme il me l'a redit lui-même, a reçu avec bien de la joie l'ordre d'entrer, a répondu à toutes les queſtions de milord; l'a aſſuré *que milady étoit plus morte que vive en le faiſant partir; qu'elle avoit toujours bien de l'amitié pour milord, & étoit à peine contente de recevoir trois buletins par jour, que lui John avoit l'honneur de lui envoyer...* Si vous ſaviez avec quelle ſatisfaction cet étourdi m'a rendu compte de ſa commiſſion, comme il s'applaudit des merveilles qu'il a faites!... Après tout, je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance. J'ai renvoyé Abraham ſans réponſe hier: je me ſuis excuſée ſur la foibleſſe de ma tête....

Ah,

Ah, ce n'eſt pas celle que je crains le plus!... Encore Abraham!.... Encore une lettre!.... Voyons...

Ce n'eſt pas la peine de copier ſon billet, c'eſt à-peu-près celui d'hier, excepté beaucoup d'inquiétude ſur ce mal de gorge que je n'ai plus. *Voyez-moi, écoutez-moi;* toujours la même choſe. Il faut répondre... Mais qu'il m'eſt difficile de lui écrire! Le zélé Abraham a dit à Betty, qu'il ne partiroit point ſans une lettre... A meſure que mes craintes ſe ſont diſſipées, ma fierté a repris de l'empire ſur mon ame. Je ſuis très-fâchée que milord d'Offery en puiſſe douter de cette amitié dont il feint d'être ſi peu ſûr. Par cette feinte, il ménage ma vanité; ſon adreſſe ne m'échappe point.... Oh, ces hommes! ces hommes! Remarquez-vous comme ils ſavent tirer parti des événements? Lorſque les moyens de nous ſubjuguer ſemblent leur manquer, un incident imprévu, le haſard, une *maladie* les ramenent vers le but qu'ils s'étoient propoſé. On ne veut point les voir, on ne veut point les entendre, tout paroît fini; mais leurs reſſources ne s'épuiſent jamais. Quand ils ne ſavent plus que faire, ils ont la fievre, ma chere; ils n'ont plus qu'un inſtant à vivre; ils rempliſſent notre imagination de terreur; s'offrent à notre idée ſous un aſpect attendriſſant; mettent ſous nos yeux le ſpectacle effrayant de la mort, de la deſtruction de cette forme enchantereſſe qui nous ſéduiſoit: & la fievre la plus maligne n'eſt pas ce qui les tue, c'eſt notre

dureté... Il n'a pas ſongé à me dire cela... Mais Abraham attend... Je n'aurois jamais cru avoir ſi peu d'eſprit. Je ne trouve rien à dire.... Oh, ce méchant John! que ne s'eſt-il caché!..... Je rêve en vain.... Celui qui m'écrit, n'eſt-il pas ce même milord d'Oſſery qui m'a cauſé des peines ſi ſenſibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'eſt marié à miſs Jenny? Ces torts ſont-ils diminués? Non, mais... il a été malade. Allons, je vais écrire... Je ne vous envoie point la copie de mon billet; il eſt très-court, très-étudié, & très-mauvais. Adieu, ma chere Henriette; je vous aime toujours.

LETTRE XXXII.

Lundi, à Vincheſter.

Je viens de me promener au bord d'une petite riviere qui baigne les murs d'un pavillon où je vais ſouvent voir pêcher. Comme il étoit fort matin, je me ſuis amuſée à regarder traverſer la riviere à de jeunes payſannes qui vont vendre des fleurs & des fruits à la ville voiſine. Elles chantent, rient dans leur bateau; elles offrent l'image de la joie; leur habit eſt propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille, ſous leſquels on les croiroit toutes jolies; elles ſont vraiment agréables. Comme le bateau venoit de partir, une mieux faite que les autres eſt arrivée; elle paroiſſoit triſ-

te; & ſans montrer de regret de ce qu'on ne l'avoit point attendue, elle a poſé ſa corbeille ſur un monceau de ſable, & s'eſt miſe à ſe promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeller; elle eſt venue à nous; j'ai acheté tous ſes bouquets, & lui ai demandé pourquoi elle ne chantoit pas comme les autres. Ma queſtion l'a émue; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer, & m'a dit avec une ingénuité charmante, qu'elle étoit prête à *rompre ſon cœur*; que Moſès, un des fermiers de milord Vincheſter, la feroit mourir de chagrin elle & un autre; & le ſouvenir de cet autre l'a fait pleurer, & bien fort. La pauvre enfant m'a intéreſſée; j'ai voulu tout ſavoir; & voici l'hiſtoire de ma petite jardiniere. C'eſt que Moſès... Ecoutez bien, ma chere... Moſès eſt un *méchant avare*. Il avoit accordé Tommy ſon petit-fils, avec Sara, qui aime Tommy comme *ſes deux yeux*. La noce alloit ſe faire; les habits étoient achetés, les parents priés, les violons retenus; *& voilà qu'une lettre* venue d'Orford a fait changer Moſès. La ſœur de Tommy eſt morte; elle a laiſſé de l'argent à Tommy, & le *vilain* Moſès ne veut plus de Sara pour ſa petite-fille, à moins qu'on augmente ſa dot à proportion de l'héritage. La mere de Sara, qui eſt *fiere*, s'eſt emportée, a tout rompu; & comme elle eſt d'un naturel un peu vif, elle veut *tordre le cou* à Sara, ſi elle aime encore le petit-fils de cet *arabe* de Moſès; & la pauvre Sara aura le *cou tor-*

21162

du, voyez-vous, car elle l'aime toujours, & l'honnête Tommy *rompra ſon cœur* auſſi plutôt que de renoncer à Sara.

Entre le bonheur ou le malheur de ces ſimples & tendres amants, cent cinquante guinées s'élevoient comme une barriere inſurmontable. Je l'ai forcée : j'ai tout applani : le juif Moſès, la fiere jardiniere, l'honnête Tommy & la jolie Sara ſont d'accord. Ce moment eſt un de ceux où j'ai ſenti l'avantage d'être riche. Je marie après-demain mon aimable villageoiſe, & je la marie avec éclat. Je donne un grand ſouper, illumination, feu & muſique ſur l'eau, enſuite un bal maſqué, où tout le monde ſera bien venu. Milord Vincheſter me prête le pavillon qui donne ſur la riviere; il eſt grand, orné, très-propre pour mon deſſein. Nos dames ſont enchantées de cette eſpece de fête : ſir Henry, malgré ſa mauvaiſe humeur, eſt mon intendant; il a reçu mes ordres avec autant de gravité qu'il eût pris une patente du premier miniſtre. Milady Vincheſter & ſir James feront les honneurs du bal; la comteſſe de Sunderland, ceux du ſouper; moi je regarderai s'ils s'acquittent bien des emplois que je leur confie. Je ſuis gaie, ma chere; je commence à reprendre le goût des amuſements; je ne veux pas examiner la cauſe de ce changement, je trouverois peut-être..... N'allez pas croire que le mariage de Sara ſoit un prétexte pour célébrer la convaleſcence de ce *pauvre comte*... N'eſt-ce pas ainſi que vous

l'appellez? En tout cas John n'en ſait rien ; mon ſecret eſt en ſûreté. Adieu, ma chere Henriette ; je voudrois bien vous voir danſer à ce bal.

LETTRE XXXIII.

Mardi, à Vincheſter.

ENCORE une lettre ! Voilà un commerce bien exact & bien dangereux : j'ai à tout moment beſoin de me ſouvenir que milord d'Oſſery m'a trompée. Malgré ce ſouvenir, comment réſiſter aux mouvements de mon cœur? Ils me portent à l'écouter. Mais que me dira-t-il? Ses offres réitérées de ſe juſtifier m'étonnent & m'impatientent : eh, comment le pourroit-il ! Il s'eſt marié, il a même une fille de ce mariage... On dit qu'elle s'appelle Juliette ... Inſolent ! donner mon nom à la fille de ſa femme ! Milady Arthur, tante de feu milady d'Oſſery, eſt ici depuis huit jours ; elle parle continuellement des graces & de la beauté de la petite d'Oſſery. Cette femme eſt la plus ennuyeuſe créature qu'il ſoit poſſible de rencontrer. Mais voici la lettre de milord.

Milord d'Oſſery, à milady Catesby.

" HÉLAS, de quoi me félicitez-vous, ma-
„ dame ! De quel prix ſont pour moi des
„ jours que vous ne voulez plus rendre
„ heureux ! Vous, des égards ! Ah, vous

„ ne pouviez m'affliger plus ſenſiblement
„ que par cette inſultante politeſſe! Elle eſt
„ toujours compagne de l'indifférence. Sup-
„ primez-les ces égards; c'eſt votre pitié, c'eſt
„ votre tendre pitié, qui m'eſt néceſſaire;
„ c'eſt une condeſcendance d'un jour, d'une
„ heure, que je vous demande. Ne m'enten-
„ drez-vous point? Suis-je condamné ſans re-
„ tour? Me refuſerez-vous une grace accor-
„ dée aux plus vils criminels? Nous avons *été*
„ *amis*... Ne vous ſouvient-il plus que
„ vous m'avez donné un nom plus doux?
„ Mon amour, le vôtre, vos promeſſes,
„ vos ſerments mêmes, tout eſt-il effacé?...
„ Rappellez-vous Erford, ma chere, mon
„ adorable Juliette... C'eſt un homme au-
„ trefois honoré de votre tendreſſe, qui
„ vous demande à genoux un moment
„ d'entretien. Par tout ce qui peut vous
„ toucher, je vous conjure de ne pas reje-
„ ter ma priere. Ne continuez pas à affli-
„ ger un malheureux dont le ſort eſt dans
„ vos mains. Non, je ne perdrai qu'avec
„ la vie l'eſpoir d'obtenir de vous un géné-
„ reux pardon. J'ai un ſecret que je ne
„ puis révéler qu'à vous; donnez-moi un
„ jour, madame; au nom du ciel, ne ſoyez
„ pas inexorable. „

Sa *chere*, ſon *adorable Juliette!* Cela eſt aſſez familier, je vous aſſure; & vous voyez quelle obſtination à ſe faire écouter... Ah, cette maladie où m'a-t-elle engagée!... Le voir! La ſeule idée d'une telle entrevue me

fait treſſaillir... Mais cette audace de vouloir me parler!... Cet homme eſt bien hardi! Ne devroit-il pas éviter mes regards? Quelle pourroit être ſa contenance devant moi? Ne ſuis-je pas en droit de l'accabler de reproches?... Eh bien, il ne me craint point du tout! D'où vient que je le redoute, moi qui peux lever les yeux ſur lui avec la noble aſſurance que donne la certitude d'avoir toujours bien fait? Que je me *rappelle Erford!* Hélas, s'il m'y avoit vue après ſon départ, oſeroit-il me prier de me le *rappeller?* Il connoît ſes fautes; mais qu'il eſt loin d'imaginer comment je les ai ſenties!... Peut-il jamais excuſer cet abandon cruel? Eh, pourquoi feignoit-il? Pourquoi feint-il encore? Je me préparois avec plaiſir à la fête que je donne. Cette lettre vient troubler ma joie, m'embarraſſer, me retracer un temps... Ah, rien n'eſt *effacé!*... Vous êtes fort capable de rire de mes chagrins; vous me dites que je devrois *l'avoir vu, l'avoir entendu, que tout ſeroit terminé.* Vous qui n'avez jamais eu à pardonner que des fautes légeres, quelques mouvements de jalouſie, de l'impatience, de l'humeur peut-être, vous croyez qu'on peut ſe réſoudre aiſément; qu'il eſt facile de ſavoir ce qu'on veut... Je ne puis comprendre cet eſpoir de pardon! Mon deſſein n'eſt pas de l'*affliger.* Je le verrois, ſi je croyois pouvoir ſoutenir ſa préſence; je l'écouterois, s'il étoit poſſible d'excuſer... Mais je vais lui écrire.

Milady Catesby, à milord d'Offery.

" Eh, pourquoi, milord, n'aurois-je „ point tout oublié? Qui m'engageoit à me „ ſouvenir d'un ingrat, à m'occuper d'un „ infidèle? Ne m'avez-vous pas priée *de „ vous oublier?* Comment oſez-vous me rappeller un temps & des lieux auxquels je ne „ puis ſonger ſans vous haïr? Quel droit „ avez-vous encore à mon amitié, après m'avoir ſi cruellement récompenſée de celle „ que je vous ai montrée? Si votre légéreté m'a rendue à moi-même, vous ne „ pouvez vous plaindre que de votre cœur. „ J'ignore par quel caprice vous ſemblez aujourd'hui faire dépendre votre bonheur „ de l'entretien que vous me demandez; je „ ne puis conſentir à vous l'accorder. Accoutumée depuis ſi long-temps à penſer que „ je ne vous verrai jamais, il m'eſt impoſſible de me familiariſer avec l'idée de vous „ revoir. Si vous avez des ſecrets qu'il vous „ importe de me communiquer, vous pouvez me les écrire, ſûr de ma diſcrétion „ à les taire, & de mon exactitude à vous „ remettre ce que vous m'aurez écrit. En „ vérité, milord, recevoir de vos lettres eſt „ l'unique complaiſance où je puiſſe me forcer pour vous obliger. „

Je ſuis fâchée d'avoir envoyé cette lettre : on dit qu'entre des amants brouillés un reproche eſt le préliminaire d'un traité

de paix. Adieu, mon aimable Henriette; je vous aime toujours.

LETTRE XXXIV.

Mercredi.... Non, jeudi, à ſix heures du matin.

Oh, ma chere Henriette, quelle agitation dans mes ſens!... Quel trouble dans mon ame!... Je l'ai vu... Il m'a parlé... C'étoit lui... Il étoit au bal... Oui, lui, milord d'Oſſery... Ah, ne me dites plus de le voir! ne me priez plus de l'entendre! Il eſt bien ſûr que je ne puis plus ſupporter la préſence de cet... Je ne ſais quel nom lui donner. Peut-on être plus hardi, plus imprudent? M'expoſer!... Je le hais, je crois... Et pourtant je voudrois avoir eu plus d'empire ſur moi-même... Je voudrois l'avoir écouté. Quel eſt donc ce mouvement qui m'entraîne avec force, & me fait agir contre ma volonté?... Je vais partir, retourner à Londres.... Ce n'eſt pas par obſtination, mais par néceſſité, par foibleſſe, que j'éviterai le comte d'Oſſery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puiſque je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour étoit déja grand; fatiguée de danſer, ennuyée du bal, j'ai paſſé ſur la terraſſe pour prendre l'air. Un maſque en domino noir, qui me ſuivoit depuis une heure, eſt venu ſe placer à mes côtés. Dans.

un lieu auſſi ſpacieux, j'ai trouvé un peu extraordinaire qu'on choiſît l'endroit où j'étois pour m'y gêner, car le maſque s'étoit aſſis tout près de moi. Mais jugez de ma ſurpriſe, quand ſaiſiſſant une de mes mains, la retenant malgré moi, & la preſſant dans les ſiennes, ce maſque m'a dit d'un ton ému: eh quoi, lady Juliette ſe plaît encore à faire des heureux! On m'avoit aſſuré qu'elle n'étoit plus ſenſible à cette ſorte de plaiſir... Oh, le ſon de cette voix a pénétré comme un trait juſqu'au fond de mon cœur! Je l'ai reconnu... Eh, quel autre eût oſé prendre cette liberté! m'eût tenu un tel langage!... J'ai voulu fuir; l'audacieux s'eſt ſaiſi de ma robe, & m'a retenue dans ma place. Il a ôté bruſquement ſon maſque, ſon camail s'eſt renverſé... Ah, ma chere Henriette, qu'il étoit bien! Le déſordre de ſes cheveux donnoit une grace nouvelle à ſes traits; un air animé, paſſionné même... Comment l'aſpect de cet aimable viſage m'a-t-il cauſé un trouble ſi cruel, ſi contraire à l'impreſſion qu'il ſembloit faire ſur moi? Tout-à-coup j'ai perdu la faculté de voir & d'entendre, un froid mortel m'a ſaiſie. Je ne ſais ce que le comte m'a dit, je ne ſais comment il a raſſemblé tout le monde auprès de moi. En rouvrant les yeux, je me ſuis vu entourée d'une infinité de perſonnes, parmi leſquelles je cherchois en vain milord d'Offery: je l'ai apperçu au bout de la terraſſe; & dès que je me ſuis levée, il a diſparu, le bal a fini, & me voilà dans mon lit à vous écri-

re, à réfléchir, à me chagriner... Je ne ſais quel parti prendre.

LETTRE XXXV.

Vendredi, à Vincheſter.

Je reçois des invitations ſi preſſantes de milord d'Ormond : ma couſine & lui continuent à me prier avec tant d'inſtances d'aller les trouver à Erford, que je ne puis me refuſer plus long-temps à leur empreſſement. Je ne ſais pourquoi je ſens affoiblir ma répugnance pour retourner dans ce lieu. J'ai annoncé mon départ ici : ſi j'étois vaine, je pourrois m'étendre ſur le regret que tout le monde paroît avoir de me perdre. Sir James s'en va. Pour le pauvre ſir Henry, ſa triſteſſe eſt inexprimable ; il me fait une peine extrême : j'eſpere que mon abſence lui ſera utile. On dit, ma chere, que l'abſence eſt un remede ſalutaire contre l'amour ; remede violent, que le malade prend toujours avec dégoût, & qui n'opere pas ſur tous les tempéraments. Je vais me rapprocher de vous, mon aimable amie : c'eſt un grand plaiſir pour moi. Après quelque ſéjour à Erford, je retournerai à Londres, & nous irons enſemble à ma jolie maiſon d'Amſteat... Voici Abraham... Quel paquet il m'apporte ! Tout un cahier écrit de la main de milord... Oh permettez, permettez, ma chere, que je vous laiſſe !... Je brûle de lire... Ah, qu'eſt-

ce donc qu'il me dit! Vous le saurez dès que j'aurai parcouru ce cahier.

Milord d'Offery, à milady Catesby.

„ L'aventure du bal m'a trop appris, „ madame, que je ne puis espérer de devoir „ au hasard ou à mon adresse, la faveur „ d'un entretien avec vous. L'horreur que „ vous a fait ma présence, l'état où je vous „ ai vue, & la douleur que j'ai sentie d'en „ être la cause, m'ont déterminé à renoncer „ au projet de m'approcher de vous sans „ votre ordre positif. Je consens à vous écrire „ ce que je voulois vous dire si vous aviez „ pu m'écouter; vous me promettez de garder „ mon secret, je ne doute pas de votre „ discrétion. Cependant, comme vous pourriez „ sentir quelque peine en cachant à „ lady Henriette des faits où vous êtes intéressée, je n'exige pas que vous vous gêniez „ sur ce point. Tout ce qui vous est „ cher acquiert des droits sur mon cœur; „ votre amie ne peut être une personne indifférente pour moi. Ah, lady Juliette, „ lorsque vous aurez lu, si vous ne me pardonnez pas, vous n'avez jamais aimé „ celui qui vous aimera toujours. „

Histoire de milord d'Offery.

Lorsque lady Charlotte Chester eut donné au duc de Penbroke une préférence que mes soins & mon attachement m'avoient fait

eſpérer, je voulus m'éloigner d'elle, & je paſſai en France. J'étois vivement touché de ſa perfidie; elle me porta à éviter les femmes; je jugeai de toutes, par la ſeule que j'avois examinée; je penſai que l'intérêt & la vanité étoient les uniques paſſions dont elles fuſſent ſuſceptibles. Je m'armai donc contre elles de la connoiſſance que je croyois avoir acquiſe de leur ame, & je l'employai avec ſuccès pour me garantir de leurs charmes.

On me préſentoit à la cour, à la ville, comme un ſauvage qui joignoit à la férocité attribuée à ſa nation, un éloignement révoltant pour des goûts adoptés & des uſages reçus. Ma ſageſſe paroiſſoit ridicule, ſurtout dans l'âge où l'on eſt convenu de ſe livrer à tous les déréglements dont on croit qu'il peut être l'excuſe. Je ne ſais juſqu'où l'indulgence des François s'étend ſur cet article. Ici j'ai vu bien des gens qui, pour avoir trop eſpéré de cette excuſe, n'ont pu dans leur maturité faire oublier leur jeuneſſe.

Six mois après mon départ de Londres, mon frere ainé fut tué ſur mer, & le ſecond mourut en Ecoſſe d'une chûte qu'il fit à la chaſſe. Ma fortune devint égale à celle du duc de Penbroke; je penſai que la ducheſſe ſe repentiroit peut-être d'avoir précipité ſon choix. Le regret dont j'imaginai qu'elle ſeroit pénétrée, fut l'avantage le plus réel que je crus trouver en héritant des titres & des biens de ma maiſon.

Mon ſéjour en France ne m'ôta point les impreſſions que j'y avois apportées : les

qui devoit m'arriver !... Avant que j'entre dans le détail humiliant de l'aventure fatale qui nous ſépara, permettez-moi d'implorer votre indulgence... Mais comment eſpérer de vous toucher, ſi vous ne m'aimez plus, ſi ma vue vous effraie, ſi vous m'avez fermé pour jamais ce cœur autrefois ſi tendre pour moi, ſi ſenſible à mes moindres inquiétudes! Que de ſerments vous trahiſſez, ſi le ſoin de mon bonheur ne vous intéreſſe plus! Quoi, cette paſſion ſi chere, ces plaiſirs ſi purs qu'elle nous fit goûter, ne peuvent-ils ranimer en vous une étincelle de ce feu ?.. Ah, remettez ſur vos yeux le bandeau de l'amour; qu'il vous cache mes fautes, & ne vous laiſſe voir que mon repentir.

Je retournois à Erford avec la vîteſſe & l'impatience d'un amant qui va revoir ce qu'il aime, lorſqu'en paſſant à Midleſex, je rencontrai Monfort, Bennet, Andſon, Lindſey, & pluſieurs jeunes gentilshommes, avec leſquels j'avois été à l'univerſité. A l'exception de Monfort qui étoit mon ami, j'avois peu revu les autres; ils avoient arrêté Abraham qui couroit devant moi, & m'arrêterent auſſi à la poſte, où ils m'attendoient. Ils revenoient de la chaſſe, & ſoupoient tous chez Monfort, dont la mere avoit une maiſon dans ce lieu. Il me fut impoſſible de réſiſter à leurs prieres, ou, pour mieux dire, à leurs importunités; ils m'obligerent d'accepter un ſouper qui ne me promettoit aucun agrément, & me privoit du plaiſir d'arriver aſſez tôt à Erford pour vous voir au

moins un inſtant. C'étoient des heures dérobées à l'amour; je les perdois à regret, & n'en fis le ſacrifice qu'avec une extrême répugnance. La mere de Monfort étoit partie le matin pour Londres, où une affaire preſſante l'avoit appellée : ainſi notre ſouper devenoit une de ces parties libres & bruyantes, où l'on s'étourdit en parlant tous à la fois, qui finiſſent par des paris ridicules ou ruineux, ſouvent même par briſer les meubles, & s'égorger ſur leurs débris. L'ennui me ſaiſit dès le premier ſervice, il augmenta de plus en plus; l'inſupportable joie des convives, l'éclat de leurs voix & le déſordre de leurs propos me firent maudire cent fois l'inſtant où je les avois rencontrés. Le ſang froid que je conſervois parmi ces extravagants, ajoutoit au dégoût qu'ils m'inſpiroient : je m'en apperçus; & voulant tirer quelque parti de la déſagréable ſituation où je me trouvois, j'imaginai que le ſeul moyen de la ſentir moins, étoit de m'efforcer de perdre une partie de ma raiſon. Je ne pouvois plus eſpérer de vous voir en arrivant; je réſolus donc de faire comme les autres, & je me prêtai à leur folle gaieté. Ce projet me réuſſit, je commençai bientôt à trouver mes anciens camarades un peu plus ſupportables.

La converſation varioit & n'étoit guere ſuivie; elle tomba ſur les femmes, on en parla avec plus de vivacité que de décence : les uns les exaltoient, les autres les déchiroient. Lindſey, naturellement ſenſible & honnête,

les défendit avec chaleur : il ramena à l'opinion où il étoit, que la douceur d'être aimé d'une ſeule, l'emporte de beaucoup ſur le plaiſir de médire de toutes. On ſe réunit donc pour louer ces êtres charmants, auxquels le ciel remit le pouvoir de nous rendre heureux. L'un parloit de leur beauté, dont l'attrait a tant de force ſur nos cœurs, l'autre vantoit leur eſprit plus ſéduiſant encore, la fineſſe de leur goût, & la délicateſſe de leurs ſentiments. Monfort tout ſeul ſoutint que l'eſprit naturel & l'ingénuité ſurpaſſoient le ſavoir & les talents qu'on faiſoit acquérir aux femmes, & que la plus ſimple étoit la plus aimable. On diſputa contre lui, il s'obſtina ; & pour prouver ce qu'il avançoit, il envoya dire à la gouvernante de ſa ſœur, de venir avec elle. Il falloit être auſſi peu capable de réflexion qu'il l'étoit alors, pour expoſer ſa ſœur à paroître au milieu de dix ou douze jeunes foux, peu en état de ſonger à ce qu'ils devoient à ſon ſexe & à ſon âge. En attendant qu'on l'amenât, Monfort nous apprit que depuis la veille ſeulement elle étoit ſortie de la maiſon où elle avoit été élevée ; il fit éclater l'amitié la plus vive pour elle, & nous aſſura que perſonne ne pouvoit être plus ſimple ni plus aimable. Miſs Jenny vint alors confirmer par ſa préſence les louanges que ſon frere donnoit à l'ingénuité. Son air annonçoit ce caractere, il étoit doux, modeſte ; une figure noble, gracieuſe dans tous ſes mouvements, réparoît en elle le défaut de régularité. Elle avoit cet agrément que donne la fraîcheur

de la premiere jeuneſſe; & ſes traits, ſans être beaux, offroient quelque choſe de touchant. Elle prit ſa place auprès de Monfort; & par ſoumiſſion pour ſes ordres réitérés, elle fit raiſon à ſes amis des ſantés qu'ils lui portoient tous à la fois. Sa vue avoit ranimé leur joie; il étoit heureux pour elle que ſon extrême ſimplicité lui dérobât une partie des tranſports qu'elle excitoit, & des expreſſions dont on ſe ſervoit pour vanter ſes charmes. Sir Bennet s'empara de ſa gouvernante, & la mit bientôt hors d'état de veiller ſur ſa jeune éleve. Miſs Jenny, ennuyée d'un monde auquel elle n'étoit point accoutumée, inſiſta ſur la permiſſion de ſe retirer; elle l'obtint avec peine, & nous quitta avec plus de plaiſir qu'elle n'en avoit ſenti à nous voir. Quelques momens après, étourdi par le bruit, fatigué de chaleur, je me levai pour prendre l'air, dont je n'avois jamais eu tant de beſoin: je ſortis de la ſalle, & me trouvai dans un veſtibule dont la lumiere finiſſoit. J'en apperçus dans l'éloignement; & dirigeant mes pas de ce côté, je traverſai une longue enfilade de pieces; je parvins à un grand cabinet où j'entrevis une femme: je n'eus pas le temps de la bien diſtinguer, un mouvement qu'elle fit, renverſa une petite table ſur laquelle étoit une ſeule bougie, qui s'éteignit en tombant. Au ſon de voix de cette femme, à ſes queſtions, je la reconnus pour miſs Jenny; je me nommai, & la priai de vouloir bien me faire conduire au jardin;

elle me répondit qu'elle alloit ſonner pour avoir de la lumiere. Dans la profonde obſcurité où nous étions, il lui fut impoſſible de trouver le cordon de la ſonnette; cet appartement lui étoit preſque auſſi étranger qu'à moi. Cependant elle cherchoit à ſe rappeller de quel côté la cheminée étoit placée, & nous nous efforcions l'un & l'autre de la trouver. Mon embarras, & le peu de ſuccès de nos recherches, lui parurent plaiſants; elle ſe mit à rire de ſi bon cœur, que ſa gaieté excita la mienne. La jeune miſs n'étoit guere plus à elle que moi-même; elle appelloit, mais en vain; ſes gens étoient trop éloignés du lieu où nous nous trouvions, pour pouvoir nous entendre. En marchant au haſard, nous nous heurtions tous deux; miſs Jenny redoubloit ſes ris, badinoit de mon inquiétude, & mille plaiſanteries enfantines me forçoient à rire auſſi. Déterminés tous deux à finir ce jeu, nous convînmes d'abandonner l'eſpérance de nous faire entendre, & de nous en tenir à trouver une porte qui conduiſoit à une eſpece de galerie, de laquelle on paſſoit au jardin; nous nous orientâmes de notre mieux. Miſs Jenny me prit par la main; & ſe conduiſant de meuble en meuble, elle reconnut la place où elle étoit d'abord; elle m'avertit que la porte devoit être vis-à-vis de nous; elle s'avança, & je la ſuivois. Malheureuſement elle s'embarraſſa dans la table qu'elle avoit renverſée, & tomba rudement. Sa chûte entraîna la mienne; bientôt

de grands éclats de rire me prouverent qu'elle ne s'étoit point bleſſée. L'excès de ſon enjouement me fit une impreſſion extraordinaire; il m'enhardit; l'égarement de ma raiſon paſſa juſqu'à mon cœur. Livré tout entier à mes ſens, j'oubliai mon amour, ma probité, des loix qui m'avoient toujours été ſacrées, la ſœur de mon ami. Une fille reſpectable ne me parut dans cet inſtant qu'une femme offerte à mes deſirs, à cette paſſion groſſiere qu'allume le ſeul inſtinct. Un mouvement impétueux m'emporta, j'oſai tout, j'abuſai cruellement du déſordre & de la ſimplicité d'une jeune imprudente, dont l'innocence cauſa la défaite.

A peine ce moment d'erreur fut-il paſſé, que ma raiſon reprenant tous ſes droits, je vis ma faute dans toute ſon étendue. Miſs Jenny revenue à elle-même, rempliſſoit l'air de ſes cris, gémiſſoit, fondoit en larmes, & par ſa juſte douleur ajoutoit encore à la mienne. La lune venoit de ſe lever; & la lumiere qu'elle commençoit à répandre, me fit appercevoir cette porte, dont la recherche nous avoit été ſi fatale à tous deux. Confus, honteux, déſeſpéré, je ne ſongeai qu'à m'éloigner. Je ſortis de ce cabinet qui me faiſoit horreur; & paſſant de l'entrée du jardin dans la cour où mes gens m'attendoient, je montai bruſquement dans ma chaiſe, & repris la route d'Erford, pénétré d'un chagrin dévorant, que toutes mes réflexions aigriſſoient encore.

Qu'il ſe renouvella vivement à votre aſ-

pect ! Avec quelle bonté votre cœur généreux s'y intéreſſa ! Que de tendres queſtions! qu'elles me firent ſentir de remords ! Combien je me haïſſois, en ſongeant que j'avois pu vous trahir ! Cependant le plaiſir de vous voir, d'être ſans ceſſe auprès de vous, de penſer que vous m'aimiez; l'idée de mon bonheur prochain, un charme invincible attaché à vous, à vos regards, à vos diſcours, tout effaçoit ma triſteſſe. Je commençois à regarder mon aventure comme une foibleſſe dont le ſouvenir pouvoit ſe perdre, lorſque ſes funeſtes ſuites me le rappellerent avec force, & m'obligerent de ſubir la peine de mon imprudence... Eh, quelle peine ! Ah, ſi vous m'avez aimé, ſi vous avez daigné me regretter, jugez de mes tourments par les vôtres ! Jugez de ma douleur, en m'arrachant à vous, à vous que j'adorois !... que j'adorerai toujours, de quelque façon que vous puiſſiez me traiter ! Vous devez vous ſouvenir, madame, qu'un courier me fit demander la veille de mon départ d'Erford ; il m'apportoit une lettre. Elle étoit de miſs Jenny, & voici ce qu'elle contenoit.

Lettre de miſs Jenny Monfort, à milord comte d'Oſſery.

La malheureuſe ſœur de votre ami, la triſte Jenny Monfort eſt perdue, déshonorée par l'imprudence de ſon frere, par la vôtre, milord, & plus encore par la ſienne. Elle vous l'apprend ſans ſavoir ce qu'elle eſ-

pere de ſa démarche; elle n'a rien exigé de vous; vous ne lui avez rien promis. Quel droit lui eſt-il permis de réclamer? Et pourtant ſi vous l'abandonnez, n'aurez-vous rien à vous reprocher? Je deſire ardemment votre réponſe. Si elle n'adoucit point ma ſituation, je n'attendrai pas que ma honte paroiſſe à tous les yeux. Le ſeul moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat, s'eſt déja préſenté à mon eſprit. J'enſevelirai avec moi ce funeſte ſecret, & perſonne ne vous reprochera jamais le malheur ni la mort de Jenny Monfort.

Peignez-vous mon état, madame, après cette lecture; ſongez dans quelles réflexions je paſſai cette nuit, la derniere de mon ſéjour à Erford. Je formai mille projets; ma raiſon les détruiſoit à meſure qu'ils s'offroient à mon imagination; je voulois aller trouver Monfort, lui apprendre mon malheur, abandonner à ſa ſœur la moitié de tout mon bien, tout même. Eh, que m'étoit la fortune ſans vous! Mais de quel front propoſer à mon ami une réparation qu'en pareil cas je n'aurois point acceptée? Après l'avoir offenſé, devois-je l'inſulter? riſquer de devenir l'aſſaſſin d'un homme dont j'avois déshonoré la ſœur? Eh puis, madame, eh puis, cette innocente créature qui m'alloit devoir ſon être, m'étoit-il permis de la placer au rang des malheureux, de la livrer à la baſſeſſe? N'apporteroit-elle pas en naiſſant un droit de ſe plaindre de moi, de mépriſer l'auteur de ſes jours? La fin de la let-

tre de miſs Jenny m'effrayoit au milieu de mes agitations, de mes regrets. Pénétré de mon amour pour vous, déſeſpéré de vous perdre, je pris le parti de n'écouter que l'honneur, & d'immoler mes plus chers intérêts à une perſonne dont l'état exigeoit ce cruel ſacrifice.

Que de combats! combien me coûta ce pénible effort! C'étoit vous que j'abandonnois! C'étoit à vous qu'il falloit renoncer! J'allai vous chercher pour répandre ma douleur dans votre ſein, vous confier mon égarement, mes deſſeins, vous demander des conſeils, de la conſolation; mais mon projet s'évanouit à votre vue. Comment vous faire un tel aveu! L'affreuſe vérité ne put ſortir de ma bouche; je n'oſai même vous donner une lettre que j'avois écrite dans le tumulte de mes penſées; je m'éloignai, je quittai Erford, & je me ſéparai de vous, dans la triſte perſuaſion de ne vous revoir jamais. Je laiſſai ma lettre à Abraham, avec ordre de vous la remettre quand je ſerois parti; & joignant le meſſager de miſs Jenny qui m'attendoit à la poſte, je pris avec lui la route de Midleſex, d'où je me rendis chez Monfort.

La violence des mouvements qui m'agitoient, l'effort que je me faiſois pour cacher mon trouble, me cauſoient une chaleur brûlante; j'étois dans une eſpece d'ivreſſe, & me connoiſſois à peine. En arrivant, je demandai Monfort; il étoit à Londres; on me conduiſit chez ſa mere. Après quelques-moments de con-

converſation, je parlai de miſs Jenny; & ſachant de lady Monfort qu'il n'y avoit encore aucun projet de formé pour ſon établiſſement, je la demandai. Ma propoſition fut reçue avec autant de joie que de ſurpriſe; lady Monfort n'eſpéroit pas pour miſs Jenny un parti auſſi riche que je l'étois; quoiqu'elle fût née pour occuper le rang où j'offrois de la placer, ſon peu de fortune ſembloit l'en éloigner. Sa mere me conduiſit à ſon appartement, & m'annonça comme un amant qu'il falloit traiter en époux, puiſqu'il alloit le devenir. Miſs Jenny rougit en me voyant; elle baiſſa les yeux avec une contenance triſte & timide; mon embarras égaloit le ſien. Suivant l'uſage, on nous laiſſa ſeuls; la honte me mit à ſes pieds; la reconnoiſſance la fit tomber aux miens, nous ne pûmes nous parler; des ſoupirs & des larmes furent les uniques expreſſions de nos cœurs. Je pris jour avec lady Monfort pour dreſſer les articles; & feignant une affaire indiſpenſable & preſſante, je partis pour Londres.

J'arrivai chez moi dans un accablement extrême; j'étois pénétré de ma douleur, & plus encore de celle où je vous croyois livrée. En entrant dans mon cabinet, la vue d'une eſtampe deſſinée de votre main frappa mes yeux : je ne pus réſiſter aux mouvements qui s'éleverent dans mon cœur; je me livrai à ma fureur, & pouſſai des cris qui attirerent mes gens autour de moi. Une eſpece de frénéſie m'ôta l'uſage de mes ſens; je ne ſais ce qui m'arriva pendant

long-temps ; je ne ſentois ni mon mal, ni le danger de mon état. Mes eſprits affoiblis par la violence de mes tranſports, par les ſecours de l'art, m'avoient réduit dans une ſorte d'enfance. Monfort ne me quittoit pas ; ce qu'il avoit appris de mes intentions pour ſa ſœur, redoubloit ſon attachement & rendoit ſes ſoins plus tendres & plus empreſſés. Il s'applaudiſſoit de la fantaiſie qu'il avoit eue de la faire paroître à ce ſouper ; il penſoit qu'elle m'avoit inſpiré de l'amour, & le penſoit avec tranſport ; ſes diſcours ſur ce ſujet renouvelloient tous mes regrets. Je me rétablis enfin, & j'épouſai miſs Jenny. Que j'eus de peine à retenir mes larmes aux pieds de ces autels où j'avois cru recevoir des mains du ciel la ſeule compagne qui pouvoit faire le bonheur de ma vie !... Après m'en avoir privé, il a voulu me la rendre, ce ciel bienfaiſant ; mais elle a changé, elle eſt devenue fiere, ingrate, inhumaine ; elle ne veut point pardonner.

Je partis pour le comté d'Herney, où je conduiſis une femme jeune, douce, ſenſible, reconnoiſſante, aimable peut-être. Mais ce n'étoit pas lady Juliette ; ce n'étoit pas la femme élue de mon cœur, celle que j'aimois toujours, à laquelle il ne me reſtoit plus à conſacrer que de triſtes ſoupirs & d'inutiles regrets.

Milady d'Offery donna le jour à une fille : ſa vue fit paſſer dans mon cœur le ſeul mouvement de joie que j'ai ſenti loin de vous. Aimable petite innocente ! combien

de fois l'ai-je baignée de mes larmes, en m'applaudiſſant pourtant d'avoir rempli mes devoirs à ſon égard! Ah, que de tendreſſe elle devroit à ſon pere, ſi elle ſavoit jamais à quel prix il lui donna ſon nom!

Je paſſois les jours entiers dans les bois, pour m'éloigner de lady d'Oſſery; je craignois ſa préſence; ſes attentions me gênoient; j'avois pour elle les égards de l'amitié, & non pas les ſoins de l'amour. Je lui devois davantage; mais comment lui donner un cœur que vous poſſédiez tout? Je crus pouvoir réparer par ma généroſité la froideur de mes ſentiments. Prompt à lui procurer des plaiſirs que je ne partageois point, je lui donnois des fêtes, je l'accablois de préſents, elle diſpoſoit à ſon gré de ma fortune, tout lui étoit prodigué, elle paroiſſoit contente, & je la croyois heureuſe : le temps m'apprit qu'elle ne l'étoit pas plus que moi.

Quelquefois je voulois vous écrire, vous ouvrir mon ame, vous inſtruire des raiſons de ce mariage, duquel vous deviez avoir été ſi ſurpriſe. Mais c'étoit ma femme, c'étoit la mere de ma fille, dont il falloit révéler la foibleſſe : eh puis, comment vous avouer qu'il avoit été un inſtant dans ma vie où j'avois pu manquer à cette probité, premier fondement de l'eſtime dont vous m'aviez honoré? Milord Exeter, mon ami depuis l'enfance, étoit le ſeul qui connût mon attachement pour vous : il le connoiſſoit longtemps avant vous-même. C'eſt à lui que je

m'adreſſai pour être informé de ce que vous faiſiez. J'appris que vous étiez reſtée à Erford, que vous y pleuriez la mort de votre frere..... Ah, pardonnez à l'amour déſeſpéré la bizarre contrariété de ſes vœux! Que n'aurois-je pas donné pour vous rendre tranquille, heureuſe! Et pourtant je ſentois de la douceur à penſer que vous étiez à Erford; que vous y étiez ſeule; que vous y pleuriez; que peut-être j'avois part à vos larmes; que parmi ces regrets donnés à la perte d'un frere chéri, quelques ſoupirs s'échappoient vers l'amant qui vous adoroit. Votre retour à Londres me cauſa les plus vives inquiétudes; vous receviez les viſites du duc de Suffolk; jaloux, injuſte, je tremblois qu'il n'obtînt un bien auquel je ne pouvois plus prétendre.

Je recevois chaque ſemaine un détail circonſtancié de toutes vos démarches: cette eſpece de commerce indirect que je ſemblois entretenir avec vous, étoit le ſeul plaiſir où je fuſſe encore ſenſible. Que ces détails touchoient mon cœur! combien ils redoubloient mon eſtime & mon attachement! Quelle femme jamais ſe conduiſit à votre âge avec tant de prudence, ſut allier ſi bien la ſageſſe auſtere à l'aimable gaieté, à l'uſage du monde! Quelle autre poſſéda jamais au même degré ces vertus douces, charme de la ſociété, cette indulgence qui fait aimer en vous la ſupériorité dont vous craignez l'éclat?... Ah, lady Juliette, eſt-ce ſeulement pour vous faire admirer que le ciel répandit ſur vous ſes dons les plus flatteurs?

Il a été un temps où vous croyiez ne les avoir reçus que pour me rendre heureux.

Après une année de ſéjour à Herney, lady d'Oſſery fut attaquée d'un mal qui ſembloit annoncer la conſomption; de prompts ſecours la rétablirent un peu. Mais au commencement de l'hiver, elle retomba dans une langueur qui fit craindre pour ſa vie. Son danger & ſa douceur pendant le cours de ſa maladie me toucherent; je devins aſſidu près d'elle. En réfléchiſſant ſur ma conduite, je craignis de l'avoir chagrinée; je redoublai de ſoins & d'attentions pour effacer l'impreſſion que mon indifférence avoit pu faire ſur ſon eſprit: je ne ſortois point de ſa chambre, je lui préſentois moi-même tous les médicaments propres à la ſoulager. Je ſentois alors la force du lien qui nous uniſſoit, je n'en avois pas rempli tous les devoirs, & je me le reprochois amérement.

Je l'aidois un jour à marcher dans une galerie où elle avoit deſiré d'eſſayer de ſe promener, ſa foibleſſe la forçoit à ſe jeter entiérement dans mes bras. Après avoir fait quelques pas elle rentra dans ſa chambre, s'aſſit; & toujours appuyée ſur moi, elle ſentit que je la preſſois doucement. Elle fit un mouvement de ſurpriſe, me regarda attentivement; & voyant dans mes yeux des marques du plus grand attendriſſement, elle prit une de mes mains; & l'arroſant de ſes larmes: je ſuis bien malheureuſe, me dit-elle, de vous cauſer tant de peine; j'é-

tois deſtinée à vous affliger. Faut-il que j'excite votre douleur! Hélas, mon état éleveroit une flatteuſe eſpérance dans un cœur moins généreux que le vôtre! Ma mort va rompre des liens qui vous contraignent, une chaîne dont le poids vous accable, ſous lequel vous gémiſſez. Une forte inclination avoit prévenu votre ame; je n'ai pas droit de m'en plaindre; ma reconnoiſſance en eſt plus grande: mais pardonnez, milord, pardonnez mes pleurs; c'eſt la premiere fois que j'oſe en répandre devant vous. J'ai renfermé mes cruelles peines: vos bontés, l'attendriſſement où je vous vois, ma fin prochaine, m'arrachent l'aveu d'un ſentiment que vous n'avez pu partager. Tant d'égards, de bienfaits pour me dédommager de l'amour que vous me refuſiez, en me faiſant admirer, reſpecter l'époux que j'adorois, ont ſans ceſſe aigri le regret de ne pouvoir lui plaire. Je ſouhaite, continua-t-elle, que celle dont le ſouvenir m'a fermé votre cœur, ait conſervé pour vous une tendreſſe digne de votre conſtance. J'ai cru devoir vous cacher mon attachement, vous en épargner les preuvres: la crainte de vous être importune m'a fait étouffer juſqu'aux mouvements de ma reconnoiſſance. Souffrez qu'elle éclate dans ces derniers inſtants. Vous avez ſacrifié à l'honneur d'une fille infortunée un bien qui vous étoit cher. Puiſſiez-vous le recouvrer quand elle ne ſera plus; & puiſſent mes vœux ardents attirer ſur vous toutes les bénédictions de ce ciel qui m'entend,

qui m'appelle, & d'où j'eſpere bientôt veiller au bonheur de mon généreux bienfaicteur, de celui qui a daigné faire un ſi grand effort pour ne pas m'abandonner à la honte dont la mort même n'auroit pu me garantir! Aimez ma fille, aimez-la, milord, & oubliez les maux que ſa malheureuſe mere vous a cauſés. Milady d'Offery pouvoit parler ſans crainte d'être interrompue; chaque mot qu'elle prononçoit, étoit un trait douloureux qui me perçoit le cœur. Je l'avois négligée; le temps ne m'offroit plus de moyens de réparer, par une conduite plus tendre, cette longue indifférence qu'elle avoit trop ſentie. Ah, madame, qu'il eſt affreux d'avoir tort, & que ceux qu'on offenſe ſe trouveroient vengés, s'ils pouvoient comprendre l'effet terrible des remords ſur un cœur ſenſible & vertueux! J'avois fait venir de Londres les docteurs Lereins & Harriſon. Par mes ſoins, milady d'Offery raſſembloit autour d'elle tous ceux qui pouvoient inſpirer de la confiance dans leur art. Ce n'eſt pas à vous, madame, que je crains d'avouer le deſir ardent que j'avois de la ſauver; mais ni ſa jeuneſſe, ni les ſecours de l'art, ne purent la tirer d'un état tout-à-fait déſeſpéré. Je la perdis. Elle expira dans mes bras; & malgré les aſſurances qu'on me donna de l'eſpece de ſa maladie, maladie née avec elle, & que la délicateſſe de ſa conſtitution ne pouvoit lui faire ſupporter plus long-temps, je me regardai avec douleur comme une des cauſes de ſa mort,

je me rappellois ſans ceſſe ce qu'elle m'avoit dit : je ne pouvois me conſoler de n'avoir pas eu aſſez de force ſur moi-même pour feindre au moins, & lui cacher qu'une autre occupoit mon cœur. Mais lorſqu'on a perdu tout eſpoir d'être heureux, penſe-t-on pouvoir quelque choſe pour le bonheur d'un autre?

A meſure que ce triſte ſpectacle s'effaçoit de ma mémoire, je ſongeois avec tranſport que vous étiez libre encore : je me flattois qu'un amour ſi tendre n'étoit point éteint ; que vous en conſerviez le ſouvenir, que ma vue & le récit ſincere de mon aventure pourroient le ranimer. La connoiſſance de votre caractere aidoit à me tromper. Je lui avouerai tout, me diſois-je ; elle m'écoutera, elle me plaindra, elle me pardonnera..... Que vous avez cruellement détruit ces douces illuſions !

Comme je n'avois quitté Londres que pour vous épargner le déplaiſir d'y rencontrer une femme portant le nom que vous aviez daigné choiſir en vous déterminant à en changer, j'y retournai trois mois après la mort de lady d'Offery. Avec quelle ardeur je me rapprochois des lieux que vous habitiez ! Quel deſir vif de vous voir, de vous parler, d'entendre le ſon flatteur de cette voix chérie ! . . . J'arrive ; je cours vous chercher. En paſſant devant la porte de la ducheſſe de Newcaſtle, j'apperçois des gens à votre livrée, j'apprends que vous êtes chez elle ; mon empreſſement me cache l'imprudence de ma démarche ; j'entre, je vous vois, vous me

reconnoiſſez. Quel trouble ſur votre viſage! quel dédain dans vos yeux! Vous ſaiſiſſez un prétexte, vous ſortez, & je reſte immobile, pénétré de douleur & forcé de m'avouer que j'ai mérité ces marques d'un mépris qu'il m'eſt impoſſible de ſupporter. Je me préſentai en vain à votre porte; je vous écrivis en vain : mes lettres conſtamment refuſées, mes efforts pour vous voir, rendus inutiles par vos précautions, toutes mes tentatives ſans ſuccès, me firent déſeſpérer d'appaiſer votre colere. Je n'obtins de compaſſion que de Betty; mais elle étoit ſans crédit auprès de vous. Carlile n'oſa s'intéreſſer ouvertement pour moi, dans la crainte de déplaire à lady Henriette. Enfin, mettant le comble à vos rigueurs, vous partîtes, & peu de temps après je vous ſuivis. Halifax venoit d'acheter une terre ici; j'y vins avec lui. Je vous écrivis : avec quelle fierté vous avez reçu ces témoignages de ma tendreſſe! vous ne m'avez répondu que pour vous débarraſſer de mes importunités, avec une dureté qui n'eſt point dans votre cœur, à laquelle je ne puis vous reconnoître. Après m'avoir laiſſé trois jours à mon inquiétude, c'eſt pour me demander vos lettres que vous m'écrivez.... Vos lettres? Ah, ne me les demandez jamais! Non, jamais je ne conſentirai à vous les rendre... Je vous croyois fléchie; la bonté qui vous a intéreſſée à ma vie, qui vous a fait tenir un de vos gens chez Halifax, me paroiſſoit un retour de ce tendre penchant qui vous attachoit à moi; je me flattois qu'au

mains l'amitié vous parloit encore en ma faveur.... Mais non ; vous ne m'aimez plus, ma vue vous a épouvantée, vous a privée de vos sens. C'eſt la preſence d'un amant autrefois offert, préféré, chéri, qui a répandu ſur vos joues la pâleur de la mort... Il eſt donc vrai que j'ai perdu tout eſpoir de vous attendrir! Quoi, rien ne peut-il vous ramener!... Mais vous avez raiſon, madame, je ne dois me plaindre que de moi-même; je ſerois trop heureux ſi j'avois à me plaindre de vous.... Avec quel plaiſir je vous pardonnerois! Ah, lady Juliette, ſi jamais vous daignâtes penſer à un homme que vous croyiez ingrat, infidele, que vous aviez d'avantages ſur lui! Vous pouviez haïr, mépriſer celui qui vous affligeoit; & moi je ne puis qu'eſtimer, révérer, adorer celle qui me rend le plus malheureux de tous les hommes.

Ah, la pauvre lady d'Oſſery, que ſon deſtin me touche! Pourrois-je refuſer des larmes à ſa mort! Quelle force d'eſprit! Adorer ſon mari, lui cacher ſon amour par égard, par reconnoiſſance!... Eh, que ne l'aimoit-il! que ne la rendoit-il heureuſe! Elle étoit digne de ſon attachement. Pourquoi la fuir, l'affliger? n'avoit-elle pas des droits à ſa tendreſſe? Quelle cruauté de l'en priver! La dureté de cette conduite me révolte. Je ſuis bien éloignée d'approuver ce chagrin farouche dont il l'a rendu la victime. Infortunée miſs Jenny, celle qui vous banniſſoit du cœur de votre époux voudroit vous rappeller à la vie, vous voir poſſéder ce

cœur qui devoit être à vous! Elle ne troubleroit point votre bonheur... Hélas, ma chere Henriette, quelle différence! J'ai pleuré, & lady d'Offery eſt morte... Je me reproche de l'avoir haïe. J'étois bien injuſte, bien inhumaine de la haïr; c'étoit à elle à me déteſter. Je ſuis ſenſiblement affectée de cette mort. Puiſqu'il le permet, je vous envoie ce cahier... Je ne ſais encore ce que je penſe... ah, cette aimable Jenny, que ſon ſort a été triſte! Je le croyois ſi heureux.

LETTRE XXXVI.

Samedi, à Vincheſter.

MILORD d'Offery avoit bien raiſon de dire que l'eſpece de ſes torts m'étoit inconnue. Comment aurois-je imaginé?... Quelle aventure! ce *cabinet*... cette *obſcurité*... ſa hardieſſe... Il appelle cela un malheur. J'oubliai mon amour, dit-il... Ah oui, les hommes ont de ces *oublis*; leur cœur & leurs ſens peuvent agir ſéparément; ils le prétendent au moins; & par ces diſtinctions qu'ils prennent pour excuſe, ils ſe réſervent la faculté d'être excités par l'amour, ſéduits par la volupté, ou entraînés par l'*inſtinct*. Comment pouvons-nous démêler la véritable impreſſion qui les détermine? Les effets ſont ſi ſemblables, & la cauſe ſi cachée! Mais cette excuſe qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas, remarquez cela: ce

qu'ils ſéparent en eux, ils le réuniſſent en nous. C'eſt nous accorder une grande ſupériorité dans notre façon de ſentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude ſur l'eſpece des mouvements qui les portent à deſirer de nous poſſéder.

Pourtant, ma chere Henriette, ce *perfide*, cet *ingrat*, cet homme *faux* & *trompeur*, n'étoit qu'un infidele... pas même un infidele... Sa tête *troublée*... ſa raiſon *égarée*... Ah, quel égarement! qu'il m'a coûté de larmes! Faudra-t-il pardonner!... Mais comment milord d'Oſſery a-t il pu me laiſſer deux ans dans l'ignorance de ce ſecret?... Il en donne une raiſon... Il en donne de tout... Qu'il a ſouffert! que de probité dans ce ſacrifice! quelle généroſité! Il parle de ſa fille: *aimable*, *innocente*, dit-il... Je me plais à lui voir ce naturel tendre... Pauvre petite! je crois, ma chere, que je l'aime auſſi... Ah, s'il m'avoit parlé à Erford, que de peines il nous eût épargnées à l'un & à l'autre! Je me ſerois prêtée à ſa ſituation; il m'eût été moins dur de le céder que de m'en voir abandonnée: je me ſerois conſolée par la part que j'aurois eue à la nobleſſe de ſon procédé; j'aurois pleuré ſans doute, mais je n'aurois pas verſé des larmes ſi ameres. Je ne l'aurois pas haï, mépriſé; au contraire, il pouvoit conſerver mon eſtime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes douces, ſi cheres aux cœurs bien faits; il n'eût pas fui dans le nord de l'Angleterre pour m'éviter; nous nous ſerions

vus, j'aurois aimé ſa femme. Quel ſujet avois-je de m'en plaindre! Pourquoi n'auroit-elle pas été ma compagne, mon amie? Elle vivroit peut-être encore. Je ne me ferois point le reproche cruel d'avoir innocemment cauſé ſes chagrins. Mais à quoi ſervent à préſent tous ces *j'aurois*, il *eût*, dont je vous fatigue? Milady d'Oſſery eſt morte. Son mari étoit coupable; l'eſt-il encore? La raiſon de me cacher ſon ſecret eſt bien légere; ſi peu de confiance!... Mais c'étoit ſa femme. Oh, je ne ſais que réſoudre!

LETTRE XXXVII.

Dimanche, à Vincheſter.

Je pars après-demain pour Erford. Abraham eſt ici: ſon maître envoie ſavoir de mes nouvelles; je le crois plus inquiet de ma réponſe que de ma ſanté. La fin touchante de ſa femme avoit arrêté les tranſports de ma joie; elle me frappe encore, mais mon cœur parle; il ſe fait écouter. Ma chere Henriette, concevez-vous mon bonheur? Le comte d'Oſſery n'eſt pas indigne de ma tendreſſe. Qu'il m'eſt doux d'accorder à ſon mérite ce que je croyois donner à la prévention? Il n'a point démenti ces qualités diſtinguées qui lui ſoumirent toutes les affections de mon ame. C'eſt un homme eſtimable, ſincere, généreux, qui va bientôt reparoître à mes yeux... Ah, tout eſt pardonné, tout eſt ou-

blié ! Je ne lui ferai point acheter par des soumissions, des craintes, des incertitudes, un bien qu'il desire : un prompt retour fera le prix de sa confiance... Quel heureux avenir s'ouvre devant moi ! Mais je vais lui écrire, pourquoi retarderois-je le plaisir que je puis lui procurer? Voici la copie de mon billet :

A milord d'Offery.

Vous me croyez changée? Non, je ne le suis point. Sensible à votre confiance, je crois devoir l'être aussi à vos sentiments. Je vais chez milord d'Ormond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j'y reverrai le comte d'Offery avec ce plaisir vif qu'on sent en retrouvant un ami que l'on croyoit avoir perdu pour jamais.

En l'invitant d'aller à Erford, en lui disant que je le verrai avec plaisir, n'est-ce pas tout lui dire? Je cache avec peine l'agitation de mes sens; ma joie brille dans mes yeux; on dit que je suis embellie depuis deux jours. O ma chere amie, que je voudrois vous voir!

Mais j'ai des adieux à faire, des larmes à essuyer Le pauvre sir Henry ! il est en vérité digne de pitié : Je lui ai ouvert mon cœur; il sait tout, j'ai cru devoir quelque chose à l'extrême passion qu'il a pour moi. Cette confidence, en lui prouvant mon estime, a paru calmer un peu ses chagrins; il sera mon ami, dit-il; mon bonheur le consolera... Il m'a touchée. Adieu, ma chere

Henriette, j'attends vos félicitations à Erford; j'y ſerai jeudi, peut-être mercredi: vous jugez bien que j'ai beaucoup d'envie d'y arriver.

Milord d'Oſſery, à lady Henriette, lundi, à Erford.

Vous écrivez, belle Henriette, à milady Catesby; on a reconnu votre main, vos armes; mais à qui remettre votre lettre? Eſt-il encore au monde une milady Catesby? Ce n'eſt pas du moins à Erford qu'il faut la chercher. Si à la place de cette amie ſi chere à votre cœur, vous voulez en accepter une nouvelle, milady d'Oſſery eſt prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre lettre avec une liberté dont vous ſerez peut-être étonnée, mais quels droits n'a pas cette femme charmante! cette Juliette!.. Elle eſt à moi, pour jamais à moi! Plus de milady Catesby; c'eſt ma femme, mon amie, ma maîtreſſe, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j'étois privé. Permettez-moi de vous remercier du deſir généreux que vous aviez qu'elle me pardonnât. Elle l'a fait; elle a mis dans cet acte de bonté toute la nobleſſe de ſentiments dont vous la connoiſſez capable. Hier fut le jour à jamais fortuné....

Milady d'Oſſery.

Eh bien, cet indiſcret, il ne me laiſſera rien à vous dire. O ma chere Henriette! ils

étoient tous unis contre moi; on ne m'appelloit ici que pour me conduire dans le piege préparé: ma couſine conduiſoit la conjuration; on ne m'a pas donné le temps de reſpirer. Un amant repentant à mes genoux, des parents chéris intercédant pour lui, un cœur tendre, le miniſtre préſent.... En vérité, on m'a mariée ſi vîte, ſi vîte, que je crois de bonne foi que le mariage ne vaut rien. Milady d'Ormond eſt ſi vive....ſi abſolue.....

Milady d'Ormond.

J'arrive à temps pour me juſtifier : un *piege*, une *conſpiration*, un *mariage qui ne vaut rien*.... Que penſeriez vous de moi, ma chere Henriette, ſi vous n'étiez ſûre de mes ſentiments pour notre amie? Oui, je l'ai mariée au ſeigneur d'Angleterre le plus aimable; le mariage eſt bon, je vous aſſure, & aucune des parties contractantes n'a envie de le rompre. Juliette n'eſt-elle pas en droit de ſe plaindre de moi! Son bonheur a toujours été un de mes ſouhaits les plus ardents; je le crois parfait, & je m'attends à des compliments de votre part.

Milady d'Oſſery.

On vous attend avec impatience ici: point de fêtes, de bals, ſans ma chere Henriette; je dirois point de plaiſir, ſi la perſonne qui ſuit ma plume des yeux, n'étoit déja un peu jalouſe de ma tendre amitié.

LETTRES

D'ADÉLAÏDE

DE DAMMARTIN,

COMTESSE

DE SANCERRE,

A MONSIEUR

LE COMTE DE NANCÉ,

SON AMI.

LETTRE

A M. GARRICK.

JE vous entends d'ici.... Paix..... paix, vous dis-je. Soyez tranquille, soyez calme, ne grondez point, ne vous emportez pas.... Comment, *criez-vous*, mon nom à la tête d'une maudite brochure françoise, & je me tairai!.. *Là, doucement, faut-il se fâcher sans savoir si le sujet de notre colere vaut la peine de l'exciter? Que craignez-vous? des compliments, des louanges? Fi donc: l'amitié employa-t-elle jamais le langage de la flatterie? Moi, répéter après tout le monde, que votre esprit & votre cœur vous acquierent autant d'amis que la supériorité de vos talents vous a fait d'admirateurs? Bon! je laisse dire cela aux autres.*

Mais pourquoi donc me dédier ces lettres? *m'allez-vous demander. Pourquoi, monsieur? Pour vous donner une preuve publique de ma sincere estime, de ma tendre & très-tendre amitié; par reconnoissance du soin que vous voulez bien prendre de l'entretenir; peut-être aussi par vanité. Souvent l'amour-propre, caché au fond de notre cœur, dirige nos démarches, sans nous laisser appercevoir qu'il les guide.*

Supposons l'ouvrage jugé froid, insipide, le livre tombé, devenu un fond de magasin,

deſtiné à paſſer tout naturellement de libraire en libraire à la poſtérité ; un de nos neveux le tirant par haſard de la pouſſiere, à l'aſpect de votre nom, s'étonnera de voir là toute l'édition. Oh, oh, dira-t-il, l'auteur étoit une amie de ce Garrick ſi fameux, ſi chéri de ſa nation, ſi eſtimé de l'Europe entiere ; comment imaginer qu'il fut l'ami d'une bête? Rien d'impoſſible pourtant ; mais ſi l'ouvrage manque d'agrément, j'eſpere au moins trouver de l'honnêteté dans l'amie de David Garrick.

Cette réflexion l'engagera à lire ; & pour ne pas s'en tenir à la déciſion de ſes peres, il admirera peut-être le livre, le vantera, le mettra à la mode, & dans deux où trois cents ans je pourrai vous devoir le ſuccès des lettres de madame de Sancerre, même la réputation d'un auteur paſſable.

Cà, montrez-vous ſage, doux, tempéré ; ne me faites point une groſſe querelle, ne m'écrivez pas dans votre premier mouvement, attendez que vous m'ayez pardonné cette nouvelle offenſe ; depuis ſix mois vous me grondez bien au moins. Adieu, mon aimable, mon tendre ami ; je ſuis avec tous les ſentiments que vous méritez de faire naître & de rendre conſtants, votre ſincere amie,

MARIE RICCOBONI.

Mille & mille compliments à votre charmante compagne ; dites-lui que jamais, jamais je ne l'oublierai.

LETTRES
DE MADAME
DE SANCERRE.

PARTIE I.

LETTRE PREMIERE.

Paris, lundi, 2 novembre 17...

J'ATTENDOIS votre réponſe avec impatience; je penſois qu'elle m'annonceroit un heureux changement dans les diſpoſitions de *ce bon parent*, qui montre tant de *politeſſe* & d'*obſtination*, en s'efforçant de ruiner votre ſœur. Je ſuis bien irritée contre lui, mon cher comte; cette déſagréable diſcuſſion d'intérêts vous a fait paſſer l'automne en Bretagne, elle vous y retiendra peut-être tout l'hiver. Vous devez des conſeils à votre ſœur; des ſoins, des ſecours, à vos neveux. Le ſacrifice de votre temps, de vos plaiſirs, eſt vraiment généreux: je l'approuve; mais je ne vous verrai point; je me le dis avec bien du chagrin, jamais je ne vous ai ſi vivement t

deſiré. Vous allez me demander pourquoi : je l'ignore moi-même. Je ſuis ſans affaires, ſans embarras, au moins apparent ; cependant vous me ſeriez néceſſaire, je le ſens : eh, dans quel temps un ami nous eſt-il inutile ?

M. de Montalais eſt enfin rendu à des amis qui ſouhaitoient paſſionnément ſon retour. Monſieur & madame de Comminges, le comte de Piennes & madame de Martigues célebrerent ſon arrivée par des fêtes : il mérite, je crois, tous les ſentiments qu'il inſpire. Adieu : mes plus tendres compliments à votre aimable ſœur : elle doit être bien contente de moi. Je me prive du plaiſir de lui écrire, pour ne pas la troubler dans ſa *douce pareſſe*.

LETTRE II.

Je vais vous confier un petit ſecret ; il fait naître de grandes eſpérances. M. de Méri, ſi décidé à marier madame de Mirande à ſon mauſſade pupille, commence à revenir de ſa longue prévention. Les amis du comte de Termes entourent ce bon vieillard, lui demandent s'il veut toujours affliger ſa niece chérie. On le flatte, on le preſſe ; le chevalier de Termes le voit, l'amuſe, lui plaît ; tout paroît s'arranger pour combler les vœux de deux perſonnes eſtimables. Madame de Martigues ſe donne de grands ſoins ; le comte de Piennes agit fortement ; Termes va, vient,

court, tremble, ſe raſſure, eſpere, ſe déſole, rit, & pleure vingt fois en un jour. Ami ſolide, tendre amant, il touche, il intéreſſe, il engage tout le monde à ſouhaiter ſon bonheur. Mon attachement pour madame de Mirande fixe mon attention ſur un événement dont ſa fortune & ſa félicité dépendent.

La pérſpective de ce mariage donne bien de la joie au comte de Piennes. Si une de ces trois *charmantes veuves*, dit-il, rentroit ſous le joug, les deux autres ſuivroient ſon exemple; madame de Martigues ſe décideroit enfin, j'obtiendrois ſon cœur & ſa main. La ſatisfaction de M. de Piennes en ſeroit une véritable pour tous ſes amis; ſi madame de Martigues écoutoit mes conſeils, elle l'épouſeroit, il ſeroit heureux; mais reprendre de nouveaux liens, moi! mon ami, je ſuis plus éloignée que jamais d'y penſer.

Le marquis de Montalais eſt arrivé; vous l'ai-je dit? avez-vous des nouvelles de madame du Lugei? Je vais vous étonner; nous ſommes brouillées, oui, tout-à-fait brouillées. Je ne ſais pourquoi cette femme prétendoit régler ma conduite & me choiſir des amis. Fatiguée de ſes leçons, j'ai ceſſé d'aller m'ennuyer à ſes triſtes dîners. Je veux bien que vous me grondiez un peu, mon cher comte; mais ne vous rendez point arbitre de nos différents, & ſur-tout ne vous aviſez pas d'entreprendre de nous raccommoder. Adieu: j'ai fait toutes vos commiſſions.

LETTRE III.

Oui, je vois ſouvent le marquis de Montalais, je ſoupe preſque tous les ſoirs avec lui. Mon dieu! vous avez raiſon, *cet homme eſt un enchanteur;* il amuſe, ſéduit, occupe; il a ranimé les plaiſirs de notre ſociété, il en fait les délices. Recherché, préféré, careſſé, il conſerve cette modeſtie qui le diſtingue ſi avantageuſement, qualité rare dans un homme aimable; oui, rare, peut-être dangereuſe.

Madame de Martigues ne conçoit pas comment elle a pu vivre ſix mois ſans voir M. de Montalais; elle l'écoute, l'admire, applaudit à ſes moindres diſcours, veut que tout le monde en ſoit charmé, & gronde ſérieuſement quand on oſe contrarier ſon goût. Le comte de Piennes voit comme elle, dit comme elle, le plus riant accueil, mille louanges prodiguées au marquis, ne donnent pas un inſtant d'humeur à un amant malheureux & jaloux! Cela ne vous paroît-il pas ſingulier, étonnant?

La perſonne dont vous me parlez avec tant de chaleur, m'eſt abſolument inconnue. J'ignorois que ma mere eût une parente mariée en Bretagne, & ſans doute elle-même ne le ſavoit pas. Si madame de Kerlanes eſt de la maiſon d'Eſtelan, maiſon qui m'eſt chere à tous égards, je ſuis prête à répondre à votre attente; & ſi deux mille louis

peuvent

peuvent faciliter l'établiſſement de mademoiſelle de Kerlanes, je conſens de tout mon cœur à les donner.

Mais quel récit vous a-t-on fait! Rien n'eſt plus faux, je ne poſſede point les biens de la maiſon d'Eſtelan; ils étoient paſſés en des mains étrangeres long-temps avant ma naiſſance. A la vérité, le dernier comte de ce nom m'a laiſſé les richeſſes qu'il rapporta de la Martinique; mais le maréchal de Tende ne *l'engagea* point à me *nommer ſa légataire univerſelle;* les grands biens de M. d'Eſtelan ne *formerent point les liens* qui m'unirent au neveu du maréchal; ce tendre parent me deſtinoit à M. de Sancerre, dans un temps où ma fortune étoit bien bornée, où je n'eſpérois pas ce brillant héritage. Je dois une entiere juſtification à la mémoire du maréchal de Tende; ſa généreuſe amitié pour moi lui fit ſouhaiter de me voir ſa niece; il deſiroit mon bonheur, il croyoit l'aſſurer; le peu de ſuccès de ſes ſoins n'a point affoibli ma reconnoiſſance. Je me ſouviendrai toujours avec regret, avec douleur, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de la lui prouver.

Détrompez madame de Kerlanes, détrompez-la, je vous en prie. Le frere de ma mere m'appella volontairement à ſa ſucceſſion; je vous inſtruirai des raiſons qu'il eut de déshériter ſon fils. Non, je vous le jure, perſonne ne *l'engagea* à ſigner cet acte de vengeance, juſte dans ſes idées, téméraire dans les miennes. Comme parente de madame de Kerlanes, je crois ne lui rien devoir; mais

comme plus favoriſée qu'elle de la fortune, je crois lui devoir des ſecours, & je me plairai à l'obliger. Madame de Mariadek pouvoit s'épargner ſes preſſantes ſollicitations; le beſoin eſt auprès de moi la recommandation la plus forte; j'imaginois que la ſœur du comte de Nancé me connoiſſoit aſſez pour le penſer.

Madame de Mirande ſort, elle me prie de vous remercier de vos tendres vœux. Ses eſpérances augmentent à chaque inſtant. Madame de Themines entre; la voilà, belle, gaie, charmante; elle veut vous dire cent nouvelles, elle les écrit, je mettrai ſa gazette dans ma lettre. Adieu, mon ami: je ſuis triſte, je ne ſais pourquoi. M. de Montalais eſt à Verſailles, je n'ai pu faire votre commiſſion auprès de lui.

LETTRE IV.

OH! vous veniez de recevoir une lettre de madame du Lugei quand vous m'avez écrit. La politeſſe de vos expreſſions ne peut me cacher l'eſprit qui vous les dicte, ni effacer entiérement l'aigreur de ma ſévere parente. Je mépriſe beaucoup l'eſpece de *ſageſſe* dont elle tire vanité; je commence par vous le dire; toute affectation m'eſt odieuſe: mais je veux répondre à vos obſervations, comme ſi la marquiſe du Lugei ne vous engageoit point à me communiquer les ſiennes.

Vous avez raiſon de blâmer la légéreté

de mon amie; exacte dans ſes mœurs, inconſidérée dans ſa conduite, madame de Martigues néglige trop peut-être de réunir tous les ſuffrages : elle dédaigne de ſe contraindre pour prévenir les malignes interprétations qu'on peut donner à ſes diſcours, ou les fauſſes conjectures que ſes démarches ſemblent quelquefois autoriſer. Souvent ſes idées ſont folles; elle eſt trop vive, trop attachée à faire préciſément ce qu'elle veut, ce qui l'amuſe. Par exemple, ſa fantaiſie d'éprouver le comte de Piennes dure trop longtemps. Un mariage annoncé, retardé, rompu; des brouilleries, des raccommodements; un amant banni, rappellé, admis & rejeté dix fois en deux ans, cela eſt bizarre. Cet amant lui demeure *attaché*, ſupporte ſes *caprices; un homme maltraité eſt-il capable de tant de patience?* Cette offenſante queſtion eſt de madame du Lugei; elle ſeule admire la *patience* d'un homme qui n'en a point du tout, qui ſe plaint ſans ceſſe, tourmente continuellement les amis, les parents de madame de Martigues, engage toute la France à lui parler, & peut-être éloigne par trop d'importunités l'inſtant favorable à ſes deſirs.

En vérité, mon cher comte, on feroit une cruelle injuſtice à madame de Martigues, ſi on oſoit la ſoupçonner de la moindre foibleſſe; ſatisfaite du témoignage de ſon cœur, du reſpect de ſon amant, de l'eſtime de ſes amis, elle peut ſe conſoler d'élever *des doutes, des craintes, d'inquietes idées* dans l'eſ-

Lugei. Cette femme,
ns, voudroit tout at-
L'étourderie de ma-
la *bleſſe*, dit-elle ? Eh
ela ; elle lui envie ce
e ſon naturel aimable
commerce fixent chez
mpt... C'eſt elle ; c'eſt
pagne, objet de mes
ons ſortir enſemble
s ſouper.

A m

afin de ne pas re
le, je veux l'ép
ne j'ai dit cent
'opinion des aut
ntiments ; mon
. Si madame de
ur d'être ſoupçor
ſſentirois une do
'en conſoleroit ;
voir aſſidument
ux riſquer de pa
ju'aider par mon
r ou à l'étendre
premiere fois
intérêt à mes p
'objet des fauſſes
onde dont l'atte
les mouvements
ſtateurs oiſifs pr
ce qu'ils voient,

au-
on-
plus

hardiment encore ſur ce qu'on leur cache!

Dans le temps où l'on s'élevoit contre moi, où je paſſois à la cour, à la ville, pour une femme altiere, d'un caractere difficile, toujours triſte, toujours enveloppée des voiles de l'humeur; quand on me croyoit capricieuſe, inſenſible, hautaine, incapable de vivre avec le plus *doux* des maris, dont j'étois *chérie*, *adorée*, madame de Martigues fut la ſeule qui me jugea favorablement. Son amitié la rendit pénétrante; elle découvrit en moi des qualités que, ſans me connoître, on oſoit me refuſer. Souvent elle venoit partager ma ſolitude, elle quittoit pour moi ce monde qu'elle aime; elle me donna des amis, elle apprit à tous les ſiens que je ſouffrois des peines ſecretes; elle engagea madame de Mirande à venir vivre avec moi; elle défendit hautement mon eſprit, mon cœur & mon caractere: aurois-je pour elle un procédé moins généreux? Non, aſſurément; mais je ne ſuis point dans le cas de lui prouver ma reconnoiſſance; graces au ciel, je n'y ſerai jamais. Excepté madame du Lugei, perſonne ne forme des *doutes* injurieux ſur la conduite de madame de Martigues, & je puis voir mon amie ſans que de fâcheuſes *craintes* empoiſonnent ce plaiſir.

M. de Montalais revient demain, il ſoupera ici; je lui parlerai de votre protégé: comme le marquis eſt très-obligeant, je ſuis ſûre du ſuccès de ma négociation. Vous me demandez ce *qu'il dit*, comment il *ſe con-*

duit? Eh mais, il parle bien & ſe conduit mieux; tout le monde l'aime, tout le monde l'approuve. Il eſt un peu rêveur, il l'étoit auſſi l'hiver dernier. Madame de Martigues prétend en ſavoir la raiſon. Pour la premiere fois de ſa vie elle ſe tait, elle eſt impénétrable; ce ſecret lui peſe un peu pourtant, elle en eſt fort occupée, & ſans qu'on l'interroge elle s'écrie, *je ne le dirai pas.*

Madame de Mirande & moi nous cherchons des défauts à cet *aimable* marquis; le comte de Piennes ſoutient ſon couſin parfait. *Parfait*, s'écrie madame de Mirande! Ne ſouffrons point cela, ne convenons jamais qu'un homme puiſſe être *parfait*. Nous examinons toutes deux le marquis, & nous vous ferons part de nos découvertes. Sa figure eſt vraiment belle, noble, gracieuſe; il faut ſe réſoudre à ne pas l'attaquer: mais ſon eſprit ſera bien adroit, s'il nous cache le foible de ſon cœur. Adieu, mon cher comte; quelle lettre! Ai-je écrit tout cela?

LETTRE V.

Eh bien, vous avez raiſon. Quand on n'eſt point née *inégale* ou *capricieuſe*, on devroit connoître le principe de tous ſes ſentiments; on ne devroit pas dire, *je ſuis triſte, je ne ſais pourquoi*. Mais, mon ami, ce qu'on n'étoit point, on le devient; j'ai de l'humeur, oui, de l'humeur, en vérité; le monde me laſſe, la ſolitude m'effraie, & tout m'ennuie.

Vous me demandez ce qui pourroit *troubler le calme de mon ame?* Rien aſſurément; mais il eſt un calme auſſi fâcheux que la tourmente, au moins je le crois. Notre ame a beſoin d'être agitée par une douleur aigue, ou par un plaiſir vif; ſi le ſentiment de l'une ou le charme de l'autre n'en preſſe les reſſorts, ſes mouvements foibles & lents nous laiſſent dans l'inaction; ſans volontés, ſans deſirs nous exiſtons; mais nous ne chériſſons pas notre exiſtence; tous les objets nous deviennent indifférents; de cette indifférence naît l'ennui, des maux de la vie le plus inſupportable. Je dis avec l'Héloïſe de Pope, *ſon poiſon cruel ternit le plus beau jour, flétrit la verdure, ôte aux fleurs leurs parfums, aux zéphyrs leur fraîcheur; par lui tout languit, tout s'attriſte dans la nature*

Je ſuis à Neuilli depuis trois jours : ma ſœur n'égaie pas mes réflexions : parce qu'elle eſt née vingt-deux ans avant moi, elle prétend me faire adopter ſes opinions; dès qu'elle commence à diſſerter, je m'endors. Madame de Martigues vient me chercher demain : elle m'écrit que le marquis de Montalais a diſparu; on ne le voit point, on ne le rencontre pas, on ne ſait où le trouver. Sur cela elle me dit cent folies. Elle voudroit m'*apprendre*, me *confier*, on ne lui a *rien dit*, elle a *deviné*; au fond rien ne l'engage *au ſilence*, pourtant elle a *promis* de ſe taire; mais à *moi*, me *cacher*.... Et puis elle jure de ne *point parler*. Comme vous voyez, le ſecret eſt tout prêt d'échap-

per. Eſt-il vrai que la marquiſe de Montalais eſt laide, fort laide ? Eh, bon dieu, ce ſeroit un bizarre aſſortiment !

Vous voulez nos couplets, les voilà. Prenez garde au jugement que vous en porterez; ſi vous les trouvez mauvais, on ne vous accordera pas le ſens commun; ſi vous les louez, madame de Martigues dira : ce pauvre comte ! la province a déja gâté ſon goût. Adieu.

LETTRE VI.

Je viens de jouir d'un plaiſir délicieux : madame de Mirande eſt enfin réconciliée avec le riche frere de ſa mere. Il a dîné ici ; lui-même m'avoit priée d'inviter le comte de Termes ; tout eſt accordé, tout eſt réglé ; le bon, l'honnête M. de Méri donne actuellement à ſa niece trente mille livres de rente, & lui aſſure les deux tiers de ſes biens. Je ne perdrai point la douceur de loger avec elle, Termes conſent à s'arranger dans le pavillon qu'occupoit M. de Sancerre : il eſt vaſte, & peut aiſément ſe partager en deux appartements commodes. Comme abſolument je ne veux point changer d'état, tout ce côté de l'hôtel m'eſt inutile. Le mariage de madame de Mirande eſt arrêté pour le milieu du mois prochain.

La vieille maréchale de Termes eſt enchantée ; elle deſiroit beaucoup cette union. Elle ne donne rien à ſon petit-fils, mais elle ſe mêle de tout. Des articles à dreſſer, des

marchands à déſoler, un lapidaire à impatienter, des ouvriers à quereller, une liſte à faire, dans laquelle il ne ſera pas impoſſible de déſobliger cinq ou ſix de ſes parents, cela l'égaie, l'amuſe, la ranime.

M. de Montalais conſent à recevoir le jeune officier que vous protégez : il doit vous l'avoir écrit. Sans exagération, ſa femme eſt odieuſe. En voyant ſon portrait hier chez madame de Comminges, j'ai penſé crier. Il faut l'avouer, les parents ſont bien cruels ! Forcer un homme ſi aimable à ſe lier malgré lui à cette laide héritiere ! Eh bien, il la traite avec tant d'égards, qu'elle ſemble être le choix de ſon cœur. Cette femme eſt heureuſe, mon cher comte, elle eſt vraiment heureuſe : auſſi riche, plus jeune, plus favoriſée de la nature, que mon ſort a été différent du ſien ! Je ne veux pas m'appeſantir ſur ces idées, elles m'affligeroient. Adieu.

LETTRE VII.

Vous me priez de vous confier nos remarques ſur le marquis de Montalais, & vous m'en priez avec un empreſſement qui m'étonne. En vérité, nous ſommes peu avancées dans nos obſervations. Madame de Mirande eſt trop occupée à recevoir les félicitations de ſes amis, à partager la joie de Termes, à jouir des tranſports d'un amant ſi tendre, pour ſe livrer à des ſoins étrangers & frivoles ; moi, dont rien n'affecte le cœur,

qui demeure ſpectatrice au milieu d'une ſociété agitée par tant d'intérêts divers, je puis peut-être juger ſans partialité tous ceux qui la compoſent.

Je penſe préciſément de M. de Montalais ce que j'en penſois l'hiver dernier, je le trouve dangereux. Un homme qui joint à la plus belle figure des qualités rares, dont le cœur délicat ne s'eſt point avili par ces paſſions folles & momentanées, par ces attachements libres & vicieux, capables de détruire le goût du ſentiment; un homme qui remplit ſi bien ſes devoirs, montre tant d'humanité, de bonté, qui eſt ſi diſtingué dans le monde, ſi cher à ſes parents, à ſes amis... ah! oui, je le crois dangereux. Son humeur eſt égale; il a l'eſprit naturel, des talents, de la gaieté, un ſon de voix ſi doux, de ſi beaux cheveux, l'air ſi fin, le rire ſi agréable!.... Mon ami, une femme ſenſée devroit lui fermer ſa porte; la mienne ne lui feroit peut-être pas ouverte s'il étoit libre.

Mais après tout, qui ſait ſi tant de dehors ſéduiſants ne cachent point une ame fauſſe, un eſprit adroit, un cœur cruel! Une triſte expérience m'apprit de bonne heure à douter des réputations les mieux établies: j'ai examiné des hommes admirés, peu ſe ſont trouvés dignes de mon eſtime; vous êtes le ſeul peut-être dont les ſentiments conformes à la conduite, ne démentent point l'opinion qu'on m'avoit donnée de votre caractere.

Je ne ſais pourquoi vous me parlez encore des projets de madame de Valancé; ſon ne-

veu eſt *riche, bien fait, ſenſible, charmant!* Tout cela peut être, mais qu'importe? Je n'en veux point. Ma liberté m'eſt chere, elle m'eſt plus chere que jamais; elle fait ma joie, mon bonheur... *Mon bonheur!* Eſt-ce que je ſuis heureuſe? Mon ami, j'éprouve pour la premiere fois que des deſirs vagues peuvent jeter du dégoût ſur des poſſeſſions réelles.

Voilà madame de Mirande belle comme un ange, & tendre comme Aſtrée; elle ſe laiſſe tomber négligemment ſur des couſſins, je lui propoſe d'écrire. *Je ne ſaurois.* Ecrirai-je pour vous! *Ah! oui.* Que dirai-je de votre part? *Tout ce qu'il vous plaira.* Il me plaît de vous aſſurer de ſa tendreſſe & de ſon amitié.

Termes eſt à Chantilli avec Comminges, Thémines & le marquis de Montalais : vous devinez le ſujet de l'indolence de madame de Mirande; depuis deux jours notre ſociété n'eſt pas ſupportable. Madame de Martigues touſſe, le comte des Piennes boite, madame de Thémines rêve, ma ſœur gronde, ſon mari crie, Saint-Maigrin projette, ſon frere lorgne, le vieux maréchal conte, ſa niece boude, Dupleſſis ment, madame de Mirande bâille, moi, je dors.

LETTRE VIII.

Vous êtes *ſurpris*, *très-ſurpris* de quelques expreſſions de mes lettres; plus *ſurpris* en-

core de m'entendre dire, en parlant de madame de Montalais : *Mon ſort a été bien différent du ſien. Aucun mari*, penſez-vous, *n'eut de plus tendres égards pour ſa femme que le comte de Sancerre;* & ſi une *antipathie* inconcevable n'avoit *fermé mes yeux* ſur ſon *mérite*, je n'aurois pas préféré le ſéjour de Mondelis à la douceur de rendre *heureux* un homme *aimable*, dont j'étois paſſionnément aimée.

Aimée! j'étois *aimée* moi? *paſſionnément aimée*! Ah! mon cher comte, vous êtes loin d'imaginer combien cette eſpece de reproche m'afflige, quelle bleſſure cachée & profonde il peut rouvrir! Le temps, mes amis, la diſſipation, un peu de philoſophie ont ramené le calme dans mon eſprit, mais ſans effacer la trace des traits cruels dont mon cœur ſe ſentit percer dans le cours de cette *union*, en apparence *ſi bien aſſortie.*

Depuis quatre ans m'avez-vous vu inégale ou bizarre? Suis-je incapable d'attachement, de reconnoiſſance, de tendreſſe? Mes goûts ont-ils changé? Appercevez-vous de l'inconſtance dans ma conduite, de la variété dans mes deſirs? Pourquoi M. de Sancerre eût-il ſeul éprouvé mes caprices? Mes procédés à l'égard des autres n'ont-ils pas dû vous faire réfléchir, vous faire découvrir une contrariété frappante entre ma façon naturelle de penſer, d'agir, & le caractere que l'on m'a donné? Vous *m'aimez*, vous *m'eſtimez*, & votre prévention ſubſiſte! & vous croyez *qu'attentive au bon-*

heur de tout ce qui m'environne, j'ai pu rendre mon mari *malheureux*! Et ſur quoi donc m'eſtimez-vous?

Vous étiez attaché à M. de Sancerre; quand il fut bleſſé, vous remplîtes l'office d'un généreux ami; vous-même l'enlevâtes du champ de bataille; & s'il avoit pu parler, je ne doute point que, n'ayant plus rien à ménager, la vérité ne ſe fût une fois échappée de ſa bouche; peut-être dans les derniers inſtants il eût oſé vous confier ſon ſecret, & l'extrême condeſcendance d'une femme accuſée par lui-même de tant d'inflexibilité.

Vous n'avez point connu M. de Sancerre; non, mon cher comte, vous ne l'avez point connu. Eſt-ce dans les camps, à la cour, au milieu des cercles où l'on ſe rencontre, qu'il eſt poſſible d'approfondir le caractere & de juger du cœur d'un homme? Si l'on vous demandoit un portrait fidele de cet ami, quels traits emploieriez-vous pour le tracer? Sancerre étoit hardi, courageux, diriez-vous; il aimoit la guerre & s'y conduiſoit bien; noble dans ſa dépenſe, il tenoit un grand état, ſavoit plaire à ſon maître, & ne négligeoit point ſa fortune. Je fus ſon exécuteur teſtamentaire, je trouvai ſes affaires en ordre, & ſes biens augmentés par ſon économie.

Quel éloge, mon ami! A la honte des mœurs, tout foible qu'il eſt, peu des pareils de M. de Sancerre le méritent peut-être. Mais n'avoir pas des vices groſſiers,

eſt-ce être honnête? Ne pas ſe conduire ſur tous les points d'une façon révoltante, eſt-ce aſſez pour paroître eſtimable aux yeux d'une femme éclairée & délicate?

J'ai toujours évité d'entrer avec vous dans ces inutiles détails. L'amitié qui vous lioit à M. de Sancerre, devoit vous éloigner de ſa veuve. L'emploi dont il vous chargea, vous força de la voir; bientôt vous vous plûtes à cultiver une connoiſſance que peut-être vous n'auriez pas cherchée. J'ai reſpecté la mémoire de M. de Sancerre, je vous ai laiſſé votre prévention, je veux vous la laiſſer encore; mais ſoyez ſûr *qu'un caprice* ne me fit point *préférer le ſéjour de Mondetis à la maiſon de mon mari.* Son intérêt, la bonté de mon cœur, une fierté décente, la crainte de n'être pas toujours maîtreſſe de moi-même, m'engagerent enfin à vivre loin d'un ingrat, qui peut-être m'étoit cher encore, malgré la connoiſſance que j'avois alors de ſon caractere.

Ne vous écriez pas, ne rappellez point les vains diſcours de la multitude; ſouvenez-vous que je ſuis vraie. Oui, j'ai aimé le comte de Sancerre, il poſſéda tout mon cœur: ſi vous ſaviez.... Mais ne parlons plus d'un temps de ma vie, dont le ſouvenir m'eſt encore pénible. Adieu. Madame de Martigues me dit hier de vous gronder de ſa part, j'ai oublié pourquoi.

LETTRE IX.

Je vais enfin vous communiquer nos remarques ſur M. de Montalais. On vante ſa *douceur*, ſon *égalité*, ſa *ſageſſe*. Premiérement il n'eſt point du tout aiſé à vivre, un rien le fâche, & ce *ſage* boude comme un enfant.

J'allai hier à l'opéra; jamais je ne me ſuis tant ennuyée : madame de Planci y étoit : c'eſt une ſinguliere femme! elle ſe multiplie, on la voit par-tout, je ne ſors point ſans la rencontrer; ne trouvez-vous pas qu'il y a long-temps qu'elle ſe montre?

Le marquis vint dans ma loge; madame de Planci lui fit des ſignes, des ſignes redoublés; il alla lui parler; leur converſation fut longue, animée; l'un s'exprimoit avec feu, l'autre avec vivacité : madame de Planci paroiſſoit enchantée; & quand M. de Montalais revint, la joie brilloit ſur ſon viſage. Je m'aviſai de lui dire que madame de Planci ſe coëffoit mal, qu'il devroit l'en avertir. Vous n'avez jamais vu un homme ſe déconcerter de la ſorte : il rougit, reſta interdit, ne parla plus. En ſortant je pris la main du chevalier de Némond, le marquis donna la ſienne à madame de Martigues. Je l'entendis lui dire, je ſuis *malheureux*, bien *malheureux!* Le reſte du ſoir il ne prononça pas dix paroles, il brouilla tout au jeu, ne ſavoit à table ce qu'il faiſoit : ô quelle humeur

contre moi ! il ne pouvoit me pardonner d'avoir offenſé le goût de madame de Planci, ou l'adreſſe de ſes femmes.

Oh ! M. de Montalais n'a pas tout le mérite que madame de Martigues lui trouve; non, il ne l'a pas. Si peu maître de lui, ne pouvoir cacher ſon trouble, ſon agitation, cela décele bien de la foibleſſe dans cette ame ſi *noble*, ſi *ſupérieure !* Et puis je hais la fauſſeté. Pourquoi ſe parer d'une feinte indifférence ? Eſt-ce un excès de vanité qui l'engage à ſe montrer peu ſuſceptible de paſſion ? Annonce-t-il ſa *ſageſſe* comme un préſervatif contre ſes agréments ? En vérité, je le crois : c'eſt la crainte d'être aimé, ſuivi, tourmenté, qui le rend *malheureux*, très-*malheureux*. Eh bien, j'étois prête à me tromper à ſon caractere, je prenois pour lui l'eſtime la plus ſincere. Cet homme eſt..... j'en ſuis fâchée; mais il eſt.... il eſt comme les autres.

Après tout, c'eſt tant mieux. Madame de Thianges diſoit hier, à propos de la mauvaiſe humeur du marquis : *monſieur de Montalais ne peut trop perdre de ſes qualités intérieures aux yeux d'une femme ſenſée qui l'examine.* Elle a bien raiſon, il lui en reſtera toujours aſſez pour ſéduire une femme ordinaire.

Ne voilà-t-il pas le marquis de Limeuil revenu d'Eſpagne ? Ne recommence-t-il pas à m'impatienter ? Tout le monde me parle de ſes ſentiments, de leur conſtance, de ſa maiſon, du titre qu'il eſpere; je ne vois que ſon

obſtination : eh mon dieu, ne me laiſſera-t-on pas tranquille? Je ne veux ni de Limeuil, ni des autres. Qui pourroit me plaire à préſent, mériter le ſacrifice de mon heureuſe liberté? Perſonne, non, mon ami, perſonne.

Je reçois à l'inſtant une lettre de madame de Kerlanes : elle me fait de grands remerciements, elle m'en fait trop. Le petit billet de ſa fille m'a touchée; l'une & l'autre mettent bien du prix à un léger ſervice. En vérité, mon cher comte, donner, c'eſt ſe procurer un plaiſir ſûr, & ſelon moi très indépendant de ceux que l'on oblige : leur reconnoiſſance y ajoute peu; leur ingratitude ne le détruit point.

Je vous ai *promis des éclairciſſements*, je m'en ſouviens; ne me preſſez pas, je vous les donnerai; vous en ferez part à madame de Kerlanes : ſes idées ſur le maréchal de Tende m'ont bleſſée, je ſerois fâchée de les lui laiſſer. Adieu. Mes compliments à madame de Mariadek : ſi elle n'étoit pas votre ſœur, je ne pourrois lui pardonner de vous garder ſi long-temps.

LETTRE X.

L'ÉQUITÉ m'oblige à vous apprendre que j'avois très-mal interprété la conduite & les ſentiments du marquis de Montalais. Madame de Planci le pria il y a quelques jours d'arranger une affaire délicate entr'elle

& ſon frere ; cette affaire terminée au gré de ſes deſirs, elle remercioit le marquis de ſes ſoins. Charmé de la voir contente, il rapporta de ſa loge un air gai; ſa joie naiſſoit de la bonté de ſon cœur, elle me donna de très-fauſſes idées.

Nous devrions être toujours en garde contre je ne ſais quelle malignité qui nous porte à prononcer ſans examen, à décider ſur de légeres apparences. Tout d'un coup madame de Planci s'eſt peinte à mon eſprit comme une folle, & j'ai vu le marquis paſſionné pour elle. J'ai tort avec l'un & avec l'autre : ils l'ignorent; mais je le ſais, & je me le reproche.

Que votre abſence m'afflige! Quoi, vous ne reviendrez pas? Je voudrois vous voir, j'aurois beſoin de vous entretenir. On n'écrit pas tout ce qu'on penſe; depuis un peu de temps je ne ſuis pas dans mon état naturel; j'ai des vapeurs peut-être; c'eſt un mal ſans douleur, n'eſt-ce pas? L'imagination ſe frappe, ſe fixe ſur un objet, on le voit toujours, on veut en vain n'y pas ſonger, la même idée revient ſans ceſſe; le moindre bruit cauſe de la terreur, le cœur palpite, on ne ſait ce que l'on deſire; on veut, on ne veut pas; rien ne plaît, tout fatigue.... Mon dieu, c'eſt ma ſituation! Je crains ſans deviner ce qui m'effraie; ſouvent je ſuis comme une perſonne qui ſe voit pourſuivie, veut s'échapper, fuit, court, & croit toujours qu'on va l'atteindre.

J'attends vos lettres avec impatience. Les

paroles d'un véritable ami, dit un ſage, ſont un baume adouciſſant pour les bleſſures de l'ame; j'aimerois à vous ouvrir la mienne. Vous avez ma confiance, vous êtes prudent; votre amitié éclaireroit mes démarches, elle me ſauveroit.... mais de quoi? de qui? où ſont mes dangers? Mon eſprit ſe trouble & ma raiſon s'égare, effet de la cruelle maladie.... Ah! mon cher comte, je ſuis changée; tous les objets qui m'environnent le ſont à mes yeux. Je vous aime pourtant, je vous aime toujours de même.... Voilà madame de Martigues.

De madame de Martigues.

Oui, me voilà; bon jour; finiſſez-vous? partez-vous? arrivez-vous? N'êtes-vous pas fou de reſter ſi long-temps à Rennes? Eh ſi, que fait-on là? Comment! ne pas accourir féliciter madame de Mirande & votre ami Termes? Et puis, c'eſt que vous allez devenir ennuyeux! Ces gens d'affaires vous rendront peſant, grave, mauſſade comme eux. A propos d'ennuyeux, M. le comte de Piennes me proteſte, me jure que je ne puis me diſpenſer de l'épouſer avant la fin de l'hiver. Madame de Sancerre eſt de ſon avis, vous ne manquerez pas d'en être auſſi. Pour madame de Mirande, elle voudroit marier tout l'univers. Savez-vous bien qu'il eſt des moments où mon bon génie m'abandonne, où je ſuis tentée, où l'exemple de madame de Mirande pourroit...

Ah, la mauvaiſe penſée qui me vient là ! Nous verrons. Je ne promets rien. J'ai beſoin d'un exemple plus frappant encore, de celui de madame de Sancerre; je médite un grand deſſein, elle l'ignore, vous ne le ſaurez point; je veux vous faire admirer un jour ma prévoyance, l'étendue, la profondeur de mes vues. Je ſuis légere, dit-on; eh oui, *légere!* vous verrez, vous verrez. Adieu. Mille & mille tendres compliments à madame de Mariadeck.

De madame de Sancerre.

Elle a rempli tout mon papier, il m'en reſte à peine aſſez pour vous aſſurer encore de mon amitié.

LETTRE XI.

Ni la *pareſſe*, ni l'*indifférence* ne m'ont fait paſſer une ſemaine ſans vous écrire; je n'étois point à Paris. En arrivant, je me hâte de vous apprendre mes aventures.

Lundi dernier nous étions ſeules, madame de Mirande & moi; madame de Martigues vient, puis madame de Thémines; on cauſe, on rit, on ne ſait de quoi : n'importe, cela amuſe. Tout d'un coup il s'éleve une idée dans la tête de madame de Martigues. Ma chere, me dit-elle, je ſuis laſſe du monde, j'aſpire à la retraite; Paris

eſt fatiguant; voir toujours les mêmes objets, entendre ſans ceſſe médire, ſe trouver tous les ſoirs au milieu de ce triſte cercle de foux qui extravaguent & ne ſont point plaiſants; quelle mauſſade uniformité! Goûtons au moins la douceur d'un peu de variété; par exemple, ennuyons-nous-nous-mêmes.

Cela ſera difficile, dit madame de Miran-de, on ne s'ennuie jamais avec ceux que l'on aime. Oh que ſi, reprend madame de Martigues; mais eſſayons, partons toutes quatre pour la terre que je viens d'acheter; que perſonne au monde ne le ſache : on nous cherchera, on ne nous trouvera point. Que de mauvais propos ſur cette étonnante éclipſe! On fera les plus ſottes hiſtoires, les contes les plus ridicules. Nous en rirons bien au retour.

Comment m'arranger avec M. de Thémines, dit la jeune marquiſe? Oh, ne jouez donc pas ainſi la *tendre épouſe*, reprend madame de Martigues; ne pouvez-vous pas lui dire que vous allez à Verſailles? Elle y conſent. Madame de Mirande fait ſes objections, on les rejette; elle ſe rend, je me laiſſe ſéduire, la partie ſe décide, on ſe promet le ſecret, le lendemain nous partons.

Une maiſon charmante, quantité de lumieres, un appartement gai nous inſpirent la joie, & nous voilà à rire de tous nos amis, à nous peindre leur étonnement, à nous repréſenter leurs phyſionomies ſurpriſes & inquietes. Madame de Martigues ſe met à contrefaire le comte de Piennes. Le voyez-vous

à ma porte, dit-elle, disputant avec mon suisse? *Elle n'y est pas?* Non. *On ne l'attend pas?* Non. *Ni ce soir, ni demain, ni après?* Non. *On ne sait où elle est?* Non. *Je suis mort!* Et le suisse toujours non. Nous imaginons qu'il court chez moi : personne. Chez les autres : pas la moindre découverte. Quatre femmes envolées, disparues! que penser? que croire? Mais ce pauvre Termes, dit madame de Mirande, il va se désoler, & ses chagrins ne m'amusent point. Madame de Martigues a réponse à tout: *Termes est raisonnable, il prendra patience.* Mon mari me fera enfermer, dit madame de Thémines. *Eh bien, nous irons vous voir au couvent.* Je l'assure que ma sœur va mettre le scellé chez moi. *Tant mieux, nous plaiderons l'avaricieuse pour divertissement d'effets.* Et tout de suite, faisons des couplets, s'écrie-t-elle, contre nos amis & contre nous; sur-tout ne nous ménageons pas, afin de pouvoir honnêtement peser sur les autres.

Cette belle proposition est applaudie; nous nous rangeons autour d'une table; on prend la plume, on rêve, on s'applique; l'une tape du pied, l'autre met ses doigts dans ses cheveux; je ne sais par où commencer; pour madame de Martigues, rien ne l'arrête, sa plume court, tout ce qui se présente est écrit.

Au milieu de cette occupation, nous sommes intrrompues par un bruit de chevaux; il se fait entendre dans la cour; des voix confuses s'y mêlent, on veut entrer, les valets résistent. Madame de Mirande, prête

à s'évanouir, crie : mon dieu ! des aſſaſſins ! Je pâlis. Madame de Thémines ſe cache le viſage. Madame de Martigues écrit toujours, fait ſigne de la main, & demande un peu de ſilence.

La porte eſt bientôt forcée, les voleurs ſe précipitent dans le ſallon. C'eſt Thémines, le comte de Piennes, Termes, Comminges, ſa femme, ſes deux ſœurs, & M. de Montalais, plus charmant en habit de campagne, qu'il ne le parut jamais.

Voilà madame de Martigues dans des éclats de rire ſi grands, ſi redoublés, qu'ils excitent ceux de tout le monde. On veut ſe parler, impoſſible ; on ne s'entend point ; une heure ſe paſſe avant qu'on ait pu ſe dire bon ſoir. Je me plains de la trahiſon ; madame de Thémines s'avoue l'indiſcrette ; on la gronde, ſon mari la défend, il obtient ſa grace, la joie augmente. De ma vie je n'ai fait un ſouper plus agréable.

Six jours paſſés dans cette riante campagne, ſe ſont écoulés comme un inſtant. M. de Montalais en eſt parti pour aller chercher la marquiſe à Saint-Cernein & la ramener à Paris. Mon dieu, combien il eſt aimé ! Ses amis ne pouvoient ſe ſéparer de lui. On l'embraſſoit, on lui faiſoit promettre de revenir promptement ; à peine lui accordoit-on le temps néceſſaire à ce petit voyage. Eh ! tout m'engage à preſſer mon retour, diſoit-il au comte de Piennes d'un air touché, d'un ton attendri ; tout me rappelle ici, j'y laiſſe tout ce qui m'eſt cher !

Il ne compte pas rester plus de douze jours absent.

On m'apporte votre troisieme lettre, je la lirai chez madame de Comminges, où je vais souper; depuis un quart d'heure je fais attendre madame de Thianges que j'y mene. Adieu.

A une heure du matin.

Toujours des plaintes *de ma paresse.* Vous me grondez, vous *craignez*, vous *n'osez me dire...* Et puis cent questions. Mon ami, je n'y veux pas répondre, je n'y saurois répondre. Pour les détails que vous me demandez, vous les aurez incessamment. Bon soir, je vais chercher du repos; je ne sais si j'en trouverai... Allons, mon cher comte, encore une question. *Eh, pourquoi, madame, pourquoi n'en trouveriez-vous pas?* Vous devenez curieux, vous êtes tout prêt à devenir indiscret; je vous l'ai déja dit, on n'écrit pas tout ce qu'on pense.

LETTRE XII.

Je vais remplir ma promesse, justifier le maréchal de Tende, & vous apprendre pourquoi M. d'Estelan déshérita son fils. Ni ma mere, ni le maréchal n'étoient capables de se livrer à un vil intérêt: ne les jugez pas sur les discours d'une femme prévenue ou mal instruite; jugez-les sur leur conduite & sur les faits.

Le

Le comte de Dammartin, veuf, âgé de cinquante ans, ne ſongeant point à reprendre de nouveaux engagements, riche par ſes places, par les bienfaits du roi, maria ſa fille unique au marquis de Thoré, lui fit une donation de tous ſes biens, & ſe réſerva ſeulement la terre de Mondelis. Deux ans après il aima éperdument la ſœur du comte d'Eſtelan. Le peu de fortune de cette demoiſelle la condamnoit à une triſte retraite. Son frere ruiné comme elle, par la perte d'un procès conſidérable, prêt à paſſer à la Martinique, où l'appelloit un ami qui y commandoit alors, la pria, la preſſa de préférer la main du comte de Dammartin au voile qu'elle alloit prendre. Elle ſe maria, il partit; je vins au monde la ſixieme année de cette union, & je perdis mon pere avant d'avoir pu le connoître.

Veuve à vingt-ſept ans, réduite à une penſion de dix mille livres, ma mere fixa ſon ſéjour à Mondelis. Comme cette terre devoit être tout mon bien, elle prit un ſoin particulier de la rendre fertile, fit chaque année de petites acquiſitions; & ſans négliger d'embellir ſa demeure, elle parvint à doubler la valeur d'une terre qui, dans les mains de mon pere, étoit ſeulement une maiſon de plaiſance.

De toutes celles qui m'appartiennent à préſent, Mondelis eſt l'unique où j'aimerois à vivre; tout y eſt intéreſſant pour moi; je m'y vois entourée des marques de la tendreſſe de ma mere, de ſes ſoins, de ſes bon-

tés. Ses cendres y repoſent, elles me rendent ce ſéjour cher & reſpectable. O mon ami! combien j'ai verſé de larmes ſur le marbre qui les couvre! combien de fois j'ai appellé ma mere du fond de ſon tombeau! Combien j'ai regretté cette amie dont les conſeils euſſent été ſi néceſſaires à ma jeuneſſe, dont les conſolations euſſent été ſi adouciſſantes pour mon cœur affligé!

On m'éleva ſous les yeux de la comte de Dammartin; elle-même préſida à mon éducation, & remplit mon eſprit de ces maximes ſimples & vraies, qui accoutument à penſer juſte, à aimer ſes devoirs, à les ſuivre ſans effort. Sincere, ingénue, je ne connoiſſois ni le doute, ni la défiance: occupée de ces douces affections dont l'enfance eſt ſuſceptible, tous mes moments étoient heureux, quand on offrit M. de Sancerre à mes regards, comme un homme deſtiné à partager mon bonheur, & à l'augmenter.

Le maréchal de Tende, ſon oncle maternel, avoit toujours eu le projet de nous unir. Parent & ami du comte de Dammartin, il reſpectoit ſa veuve, la chériſſoit, la viſitoit ſouvent, paſſoit des mois entiers à Mondelis, m'aimoit tendrement, & laiſſoit voir des intentions que la médiocrité de ma fortune rendoit très-avantageuſes pour moi.

Vous ſavez que le comte de Sancerre, reſté orphelin dès le berceau, ne devoit pas s'attendre à l'opulence dont vous l'avez vu jouir. Ses parents prodigues & négligents, moururent jeunes, laiſſant à leur fils des

biens en déſordre, & des terres en décret. Le maréchal, habile dans les affaires, accepta la tutele, paya les dettes, ſe fit adjuger les terres, les remit en valeur. Seul créancier de ſon pupille, ſes avances abſorberent les deux tiers d'un héritage qu'elles rendoient conſidérable : ainſi M. de Sancerre fut élevé dans une extrême dépendance de ſon oncle; & comme il étoit naturellement intéreſſé, qu'il attendoit tout de ſa tendreſſe & de ſes bontés, il lui montra toujours la plus grande ſoumiſſion.

Je n'avois pas encore treize ans lorſque le maréchal de Tende inſtruiſit ma mere de ſes deſſeins ſur le comte & ſur moi. Madame de Dammartin reçut avec joie, même avec reconnoiſſance, la propoſition d'un établiſſement qui ſurpaſſoit ſes eſpérances. Notre mariage fut ſecrétement arrêté; & malheureuſement pour moi, le temps, ni les événements ne changerent point la diſpoſition de nos parents.

Trois mois après cet arrangement pris, M. d'Eſtelan arriva en France. Il ſe fit un plaiſir délicat de venir à Mondelis ſurprendre une ſœur chérie, qui depuis dix-neuf ans avoit eu rarement de ſes nouvelles, & n'attendoit plus ſon retour. Leur premiere entrevue fut touchante; ils s'embraſſoient, pleuroient, s'interrogeoient tous deux à la fois; des larmes de joie interrompoient leurs diſcours; ils recommençoient à ſe preſſer tendrement, à ſe demander s'ils n'étoient pas ſéduits par une douce illuſion, s'ils jouiſ-

ſoient vraiment du bonheur de ſe voir & d'être réunis.

Ces mouvements vifs & naturels un peu calmés, M. d'Eſtelan apprit à ma mere qu'en s'éloignant de la France, il avoit le projet d'épouſer une riche veuve, dont ſon ami lui ménageoit la bienveillance & la fortune; mais comme le cœur rejette ſouvent les conſeils de la raiſon, ce deſſein reſta ſans effet. Une jeune Eſpagnole, deſcendue d'une longue ſuite d'illuſtres aïeux, ne poſſédant que ſes titres & les agréments de ſa perſonne, lui inſpira de la tendreſſe; il l'épouſa; elle lui donna un ſeul fils. Depuis un an la comteſſe d'Eſtelan ne vivoit plus; ſon mari, déſolé de ſa perte, dégoûté d'un pays où ſa complaiſance pour une femme adorée le fixoit, ſe hâta de vendre ſes habitations, & de repaſſer dans ſa patrie, afin d'y jouir paiſiblement d'une grande fortune, acquiſe par les ſoins d'un ami, par de longs voyages & de pénibles travaux.

Ma mere ſe plaignit de ce qu'il n'avoit point amené ſon fils à Mondelis. M. d'Eſtelan ſoupira; & jetant ſur moi des regards attendris : hélas! dit-il, pendant ſon enfance je le deſtinois à ma niece; mais qu'il eſt peu digne d'Adelaïde & de moi! C'eſt un ſujet ſans eſpérance, groſſier dans ſes idées, bruſque, farouche, opiniâtre; aucun égard ne l'arrête; aucun frein ne le retient; il ſacrifie tout à ſes moindres fantaiſies; les careſſes, les menaces, la condeſcendance, la rigueur, rien ne change, rien n'adoucit

un naturel fougueux, hardi, indomtable; il a cauſé la mort de ſa mere, il cauſera la mienne. Je ne puis me conſoler d'avoir donné la vie à un ſauvage capable d'avilir mon nom, de le déshonorer peut-être, de le rendre odieux.

Ma mere s'efforça de calmer la douleur de ſon frere, & pendant pluſieurs jours elle parvint à ſuſpendre ſes chagrins. Il la preſſa de quitter ſa retraite, de retourner à Paris, d'y vivre avec lui. Il vouloit, diſoit-il, partager ſa fortune entre ſon fils & moi : la comteſſe de Dammartin lui promit de s'arranger pour ſatisfaire ſes deſirs. Il nous quitta, charmé de cette eſpérance : mais un événement imprévu détruiſit tous ſes projets de bonheur.

M. d'Eſtelan avoit amené en France une négreſſe, elle le ſervoit depuis long-temps en qualité de femme de charge. Deux petites noires fort bien faites compoſoient toute la famille de cette eſclave. Zabette, l'ainée de ces deux filles, inſpiroit une forte paſſion au jeune d'Eſtelan : élevée dans les maximes européennes, Zabette ſe refuſoit aux deſirs de ſon amant. Sa réſiſtance les rendit ſi violents, qu'emporté par l'amour, par l'impétuoſité naturelle de ſon tempérament, il lui propoſa de l'épouſer. Zabette ſe déplaiſoit en France, elle regrettoit ſa patrie; l'offre de l'y remener, de la faire paſſer de l'eſclavage au rang de comteſſe d'Eſtelan, de la rendre maîtreſſe d'une riche habitation, ſéduiſit la jeune noire. Elle conſentit à quit-

ter ſa mere, à ſuivre ſon amant. Preſſé d'être heureux, guidé par ſon indiſcrette paſſion, cet amant inconſidéré trompa la vigilance de ſon gouverneur, força le coffre-fort de ſon pere, y prit pour plus de ſix cents mille livres de lingots d'or, quelques pierreries; & s'échappant la nuit avec Zabette, il courut ſans s'arrêter, arriva à Breſt, où trouvant un vaiſſeau prêt à mettre à la voile, il s'embarqua après avoir écrit cette lettre à ſon pere :

„ MONSIEUR,

„ Epoux de Zabette, content du ſort que „ j'ai ſu me faire, je vais courir les mers, „ vivre à ma fantaiſie, & chercher l'eſpece „ de bonheur qui me convient. Vous pou„ vez, monſieur, me regarder comme ſi je „ n'étois plus; jamais je n'aurai la hardieſſe „ de reparoître à vos yeux. „

M. d'Eſtelan revenoit de Mondelis à Paris quand il rencontra ſur la route un de ſes gens dépêché vers lui pour l'inſtruire de l'évaſion de ſon fils, de l'ouverture de ſon coffre-fort, & de l'enlévement de Zabette. Le comte fut ſi douloureuſement affecté de cette aventure, que ſa ſanté déja altérée s'affoiblit tout-à-fait. Il tomba dangereuſement malade; ma mere apprenant ſon état, me mit à l'abbaye du Martrai, & ſe rendit en diligence auprès de ſon frere. M. d'Eſtelan eut une longue maladie, ſouffrit beaucoup, revint un peu, mais ſa convaleſcence ne pro-

mit point le retour de ſes forces. Il languit plus de huit mois; ni les ſecours de l'art, ni les conſolations de l'amitié ne purent ranimer un cœur briſé par la triſteſſe.

Tous ſes biens étoient acquis; il avoit le droit d'en diſpoſer. Déteſtant la baſſeſſe de ſon fils, il le déshérita par un acte authentique, & confirma cette exhérédation dans ſon teſtament. Il me nomma légataire univerſelle de tous ſes effets, évalués à près de trois millions. Il m'en rendit maîtreſſe dès l'inſtant de ſa mort, me chargeant de payer à ſon fils une penſion viagere de vingt mille livres, s'il revenoit en France & s'y trouvoit dans le beſoin.

Peu de temps après avoir fait ce teſtament, que ma mere ne *dita pas*, M. d'Eſtelan expira dans les bras d'une ſœur qu'un ſi brillant héritage ne conſola point de ſa perte. En qualité de ma tutrice, elle fut miſe en poſſeſſion de toute la fortune de ſon frere.

Le maréchal de Tende, alors chargé d'une négociation ſecrete & importante, étoit en Savoie quand M. d'Eſtelan arriva en France. Il n'en revint qu'un mois après ſa mort; il ne le connoiſſoit point, comment auroit-il *dirigé ſes volontés?* Noble, juſte & déſintéreſſé, il n'eût jamais excité un pere à punir. Vous êtes ſurpris peut-être, en me voyant défendre avec chaleur le caractere d'un homme qui ſur la fin de ſa vie m'a donné des marques de haine. Il devint mon ennemi, je l'avoue, mais je ne dois pas me plaindre de lui : il me crut bizarre, diſſimulée, ingrate;

comment n'auroit-il pas ceſſé de m'aimer ? Sa prévention n'a point éteint mon amitié, elle n'a point affoibli ma reconnoiſſance; vous admirâtes à Mondelis le tombeau que j'ai élevé à la mémoire de cet homme reſpectable. Ce n'eſt point un monument conſacré à l'orgueil, à la vanité; non, c'eſt celui d'une tendre vénération, d'un ſouvenir toujours préſent, toujours cher. De tant de peines dont M. de Sancerre ſe plut à me faire ſentir l'amertume, la plus vive encore au fond de mon cœur eſt cette fauſſeté, cet art cruel qu'il employa pour me ravir l'eſtime & l'affection de ce ſenſible, de ce généreux parent.

En revoyant le maréchal de Tende, ma mere s'applaudit de pouvoir donner une riche héritiere à ſon neveu; elle vit M. de Sancerre; il avoit alors vingt-quatre ans; il lui parut formé pour plaire; elle ſouhaita que l'union de nos cœurs précédât notre engagement. Le maréchal convint de mener ſon neveu à Mondelis, dès que les affaires de ma mere lui permettroient d'y retourner. Peu de temps après elle revint; je ſortis du couvent. Deux mois ſe paſſerent encore ſans que rien troublât l'heureuſe tranquillité de mon cœur; mais l'inſtant approchoit où ma propre expérience devoit m'apprendre que l'apparente augmentation de notre bonheur, eſt ſouvent la cauſe cachée de ſon entiere deſtruction.

En voilà aſſez, mon cher comte, pour ſatisfaire votre curioſité, & lever les doutes de madame de Kerlanes. Je n'ai jamais eu de

lumieres ſur le ſort du jeune d'Eſtelan; j'en ai cherché, même avec ſoin, mais ſans ſuccès. Malgré ſa faute, ſes droits ſont naturels & légitimes; s'il vivoit, je ne pourrois jouir paiſiblement d'une fortune que la loi me donne, il eſt vrai, mais dont mes principes exigeroient la reſtitution. Sans doute M. d'eſtelan ne vit plus; depuis la mort du comte de Sancerre, j'ai ſéparé de mon revenu les vingt mille livres deſtinées par mon oncle à ſon fils, *pauvre & ſans ſecours.* Ce fonds appartient à tous ceux qui en ont un véritable beſoin. J'en puis tirer encore deux cents louis, puiſque madame de Mariadek le deſire, pour mettre Mademoiſelle de Kerlanes en état de paroître décemment aux yeux d'une famille où elle va entrer. Adieu.

LETTRE XIII.

Je ſuis vraiment touchée des reproches dont votre derniere lettre eſt remplie. Non, mon cher comte, non, vous n'avez point *perdu ma confiance;* mais pourquoi cette preſſante curioſité, pourquoi me *prier*, me *conjurer* de vous laiſſer pénétrer un myſtere que rien n'a pu m'engager à dévoiler? Il eſt encore caché, même à mes parents, ſi intéreſſés à connoître les motifs de mes démarches. M. de Sancerre n'eſt plus, me convient-il de ternir ſa mémoire, de lui ravir l'eſtime d'un ami qui chérit ſon ſouvenir? Ah, ne troublons point ſes cendres! Je

l'ai aimé, haï, mépriſé, je l'avoue; ſa mort a dû effacer mes reſſentiments; je veux tout oublier : heureuſe ſi, en pardonnant, je ne me rappellois jamais combien j'ai eu à pardonner!

Si, comme vous le dites, *ma conduite a prouvé à toute la France mon extrême averſion pour le comte de Sancerre*, laiſſons *toute la France* dans l'erreur : que m'importe à préſent de détruire ſes fauſſes opinions? Je ne pourrois parler ſans bleſſer plus d'un cœur, & peut-être êtes-vous intéreſſé vous-même à mon ſilence.

Vous ne *vous ſeriez point éloignée volontairement d'un objet agréable à vos yeux.* Ah! je le crois. Votre ſexe n'eſt ni fier, ni délicat; ſa propre ſatisfaction eſt le principe de tous ſes mouvements. Si dans la même ſituation nous ſuivions vous & moi les ſeules inſpirations de nos cœurs, ils nous guideroient naturellement par des routes différentes.

Ma façon de penſer vous eſt connue. Mais vous l'eſt-elle ſur des points que nous n'avons jamais traités enſemble? *La froideur, l'indifférence, la fierté m'éloignent ſeules d'un ſecond engagement.* Qui vous l'a dit? Sur quoi le jugez-vous? Cette idée eſt une ſuite de vos préventions. Eh bien, mon ami, vous vous trompez; ſous l'apparence de cette *froideur* qu'on me reproche, je cache une ame tendre, trop tendre peut-être! Eclairée par le malheur, j'ai voulu examiner, connoître, éprouver; mon cœur,

prêt à ſe donner, a toujours trouvé des raiſons de ſe défendre. L'homme que l'on approfondit, eſt rarement l'homme que l'on choiſit; un ſeul m'a paru réunir toutes les qualités, toutes les vertus capables de me déterminer... Hélas! par une bizarrerie de mon deſtin, je n'oſe arrêter ma penſée ſur cet objet de ma ſincere eſtime... Ne me dites rien, ne me demandez point d'explication ſur ce peu de lignes, point de queſtions, pas un mot. Souffrez que je vous traite comme moi-même: vous cacherois-je des ſentiments qu'il me ſeroit permis de m'avouer?

Aſſurez encore madame de Valancé que ſes démarches reſteroient ſans effet. Je ne veux pas changer d'état, je le veux moins que jamais. Au fond, le mien pourroit être ſi tranquille! Mon goût, ma raiſon m'y attachent. Mes amis, des livres, d'amuſantes études, de longues promenades, un petit cercle où le cœur parle toujours, l'eſprit quelquefois: cela ne ſuffit-il pas pour continuer ce voyage ſi court, appellé la vie? Mon ami, ſur une route où l'on eſt aſſuré de ne point repaſſer, il ne faut pas fixer les objets avec le deſir de ſe les approprier; c'eſt aſſez de les voir & de s'en amuſer.

Madame de Mirande ſera mardi comteſſe de Termes. Madame de Martigues vouloit qu'on attendît le retour du marquis de Montalais. Termes eſt ſans complaiſance à cet égard. M. de Piennes comptoit en vain ſur la force de l'exemple: le pauvre com-

te! il dira peut-être encore long-temps, *pourquoi l'ai-je vue! pourquoi l'ai-je aimée!*

Je ſuis ſérieuſe, triſte même; tout me paroît ſi uniforme, ſi languiſſant autour de moi! Vous avez bien raiſon de reſter en Bretagne: on s'ennuie ici, rien n'égaie, rien ne ranime; Paris n'offre aucun plaiſir vif, on n'y rencontre que des foux ou des imbécilles. Adieu; vous me placerez dans celle de ces deux claſſes où vous me ſupporterez le mieux.

LETTRE XIV.

Je vous écris à la hâte, mon cher comte, pour vous dire que je n'ai pas le temps de vous écrire. Je pars à l'inſtant avec madame de Martigues, M. de Thémines & ſa charmante compagne. La maréchale veut que ſon petit-fils ſoit marié chez elle, à la Fere. On a fait de grands préparatifs dans cette terre, on y donnera des fêtes, on en parle, on s'en occupe. Le plaiſir annoncé, promis, eſt rarement ſenti.

Vous me chagrinez: *rien de ſecret en parlant à un ami*, dites-vous; *l'amitié n'admet point de réſerve.* Je penſe différemment; on doit cacher à ſon ami des ſecrets qui peuvent lui cauſer de la peine. J'examinerai, s'il m'eſt poſſible, de ſatisfaire votre curioſité, ſans bleſſer cette amitié dont vous oſez douter. Plus je me rappelle les détails où je ſerois forcée d'entrer, & moins il me paroît hon-

même de les mettre ſous vos yeux ; je verrai, vous dis-je. Adieu ; je ne veux pas me faire attendre, l'heure me preſſe, je vous quitte.

LETTRE XV.

A la Fere.

APRÈS y avoir bien ſongé, je vous écris exprès pour vous prier de renoncer au deſſein de me faire expliquer ſur les procédés de M. de Sancerre à mon égard. Je me reproche bien ſincérement quelques traits échappés à ma plume, puiſqu'ils ont élevé ce deſir dans votre cœur.

Je vous le répete, vous êtes intéreſſé à mon ſilence : une perſonne que vous aimâtes beaucoup s'y trouve plus intéreſſée encore ; la part qu'elle eut à mes chagrins, à ma conduite, eſt inſéparable de la confidence où vous voulez me forcer. Eh ! ſi rien n'eût gêné ma confiance, me ſerois-je refuſé la douceur de vous ouvrir mon ame toute entiere, d'épancher dans votre ſein une douleur ſi vive encore quand je vous ai connu ? Pourquoi n'aurois-je pas juſtifié mon caractere aux yeux d'un homme dont l'eſtime me ſembloit ſi néceſſaire à mon bonheur ?

Toutes les preuves de ma conſtante bonté pour un ingrat, ſont entre mes mains. Cette caſſette à reſſort, que M. de Sancerre mourant vous faiſoit ſigne de prendre, d'empor-

ter, dont il ne put vous apprendre la conſéquence & la deſtination, que vous trouvâtes deſignée dans ſon teſtament avec ces mots, *pour être rendue à madame* ****; cette caſſette, objet de ſes dernieres attentions, renferme le ſecret de ſon cœur & du mien.

Ce *madame* ſans nom, ſans titre, ces mots *être rendue*, & l'abſence d'un de ſes gens, vous jeterent dans l'erreur. Vous crûtes ſon valet de chambre; il vous aſſura que cette caſſette venoit de moi; je l'avois en effet donnée à M..de Sancerre, mais une autre devoit la recevoir après ſa mort. Vous me la remîtes, ſa vue me fit jeter des cris douloureux; ils vous ſurprirent, je l'ouvris en votre préſence : mon premier mouvement fut de vous laiſſer parcourir les papiers dont elle étoit remplie; un ſentiment plus réfléchi, plus raiſonnable s'y oppoſa. A ma priere, vous conſentîtes à ne la point faire inventorier. Les petits bijoux qui s'y trouvoient ne vous parurent pas d'un prix à mériter les attentions des héritiers de M. de Sancerre.

Celle que mon mari avoit deſſein de rendre maîtreſſe de cette caſſette, n'oſa la réclamer. J'ai joui pendant deux ans de ſon inquiétude, de ſes craintes, des alarmes continuelles qui devoient agiter ſon eſprit; mais j'en ai joui ſeule. Une ſingularité remarquable, attachée à moi, aux événements de ma vie, m'a toujours contrainte à renfermer mes ſentiments dans le profond ſecret de moi-même. J'éprouve encore cette bi-

zarrerie de mon deſtin : entourée d'amis tendres & ſinceres, je n'ai point de confident ; des motifs cachés ne m'ont jamais permis de goûter les charmes d'une douce confiance. Ah! vous devez bien le croire, puiſque mon cœur ne vous eſt pas entiérement ouvert.

Si, après ce que je vous dis, vous perſiſtez à vouloir être inſtruit, je ſuis déterminée à vous contenter. Mais, mon cher comte, ſi je vous dévoile une triſte vérité, ſi j'attaque les mœurs d'une perſonne à laquelle le ſang & l'amitié vous lioient, ſi je détruis une flatteuſe illuſion dont vous fûtes long-temps charmé, ne me reprochez rien, accuſez ſeulement votre propre obſtination, ſongez que vous m'aurez forcée à rompre le ſilence.

C'eſt demain un heureux jour pour Termes. Madame de Mirande eſt ſi belle, ſi douce, ſi aimable!... Tout le monde envie le ſort de madame de Mirande. La maréchale fait les honneurs de cette maiſon avec une magnificence ſurprenante. Je m'y amuſerois aſſurément, ſi depuis un peu de temps je ne ſais quelle langueur, quel ennui ne ſe mêloient à tous mes ſentiments; le dégoût & l'inſipidité répandent un ſombre nuage autour de moi. Je crains cet état. Quoi! la joie de madame de Mirande ne peut m'en tirer? Quoi! je ne partage pas vivement le bonheur d'une amie ſi chere à mon cœur? Eſt-ce que je deviendrois miſanthrope?

LETTRE XVI.

A la Fere.

Vous le voulez, je cede à vos inſtances, j'y cede malgré moi, avec une extrême répugnance; mais j'y cede parce que je vous aime, parce que je ne puis vous refuſer une ſatisfaction qu'il eſt en mon pouvoir de vous donner. Liſez donc, & ſouvenez-vous que vos importunes prieres m'arrachent ce ſecret. Les preuves de la vérité ſont encore dans cette fatale caſſette, remiſe par vous-même entre mes mains. A votre retour vous ſerez le maître de les voir & de les examiner.

Motifs de la conduite d'Adélaïde de Dammartin, avec le comte de Sancerre.

Si un autre que vous parcouroit ce cahier, il s'étonneroit de me voir entrer dans des détails qu'un ami ſi intime ne devroit pas ignorer. Vos égards pour moi, & ſans doute la certitude que j'avois tort, vous ont engagé à ne jamais m'interroger ſur ma conduite avec M. de Sancerre. Les trois années que vous paſſâtes à Malte, vous firent perdre de vue votre ami: quand, après la mort de votre frere, vous revîntes ici, vous trouvâtes M. de Sancerre marié, ſa femme éloignée de lui. On vous la peignit

triſte & fâcheuſe ; on vous aſſura qu'elle haïſſoit ſon mari ; mes parents, comme ceux de M. de Sancerre, répandoient par-tout que mon antipathie pour lui étoit une ſorte d'aliénation d'eſprit. Ses empreſſements, ſes careſſes, ſes diſcours paſſionnés, toutes les preuves de ſa tendreſſe me jetoient, diſoit-on, dans une eſpece de frénéſie : on vous le répétoit, pourquoi en auriez-vous douté ? vous ne me connoiſſiez pas. Si depuis, mon caractere & mes ſentiments vous ont inſpiré de l'eſtime, de l'amitié ; ſi vous m'avez toujours vu ſoumiſe à la raiſon, attachée à mes devoirs, *incapable d'exercer un dur empire ſur ceux qui dépendent de moi*, combien de fois vous ſerez-vous dit avec ſurpriſe : *que cette femme eſt changée !* Et pourtant, mon ami, j'étois à ſeize ans ce que je ſuis à vingt-ſix ; mais liſez, & jugez-moi.

Peu de temps après la mort de M. d'Eſtelan & le retour de ma mere à Mondelis, le maréchal de Tende y vint, conduiſant avec lui M. de Sancerre. En me le préſentant, il me pria de prendre pour ce neveu chéri les ſentiments d'une tendre ſœur. La figure du comte me charma, ſon eſprit me ſéduiſit, & ſes ſoins me toucherent. Inſtruit des projets de mon oncle, il mit toute ſon étude à me plaire, à me perſuader qu'il m'aimoit. J'ignorois qu'on pût feindre ou tromper ; mon cœur fut aiſément ſurpris par un art que je ne connoiſſois pas.

Rien ne s'oppoſant à notre union, le ma-

réchal la preſſa; de concert avec ma mere, il en dirigea les articles, & nous ſépara de biens. Pendant la lecture de ces articles, M. de Sancerre ne put cacher ſa ſurpriſe. Il s'attendoit à ſe voir avantagé par ſon oncle, & penſoit s'affranchir, en ſe mariant, de la dépendance où il avoit toujours été. Son ſilence & ſa rougeur prouvoient ſon mécontentement ſecret; cependant il alloit ſigner, quand le maréchal l'arrêta. Monſieur, lui dit-il, en lui montrant un paquet cacheté, ſous cette enveloppe ſont deux teſtaments que j'ai faits: l'un vous nomme mon légataire univerſel, l'autre appelle votre femme à ma ſucceſſion, & vous en exclut pour jamais; la conduite que vous tiendrez pendant ma vie, rendra valable un de ces deux actes. Votre pere porta la douleur & la mort dans le ſein de ma ſœur: cet affligeant ſouvenir, toujours préſent à mon eſprit, m'engage à vous ôter la dangereuſe facilité de ruiner votre compagne, & de mettre vos enfants dans la triſte ſituation où vous-même fûtes laiſſé. Je vous donne une femme jeune, belle, noble, modeſte, aimable & riche; elle réunit en elle tout ce qui peut exciter les deſirs & fixer un cœur. Son pere étoit mon parent; le ſang & l'amitié m'attachent à la fille du comte de Dammartin: je deſire ardemment ſon bonheur; c'eſt à vous à le faire. Ma fortune ſera la récompenſe du ſoin que vous prendrez de répandre l'agrément ſur ſes jours: qu'Adelaïde, tranquille, contente, heureuſe, me remer-

cie ſans ceſſe d'avoir formé les nœuds qui vont vous lier ; alors vous trouverez en moi un parent attentif, un ſolide ami, un tendre pere. Mais ſongez-y ; ſi votre femme en pleurs vient me reprocher ces mêmes nœuds, ſi vous l'affligez, ſi vous lui donnez de juſtes ſujets de plaintes, elle deviendra l'unique objet de mon affection ; je ferai tout pour elle ; pour vous, rien. Vous perdrez à la fois mon eſtime, ma tendreſſe & mon héritage. Il en eſt temps encore, ajouta-t-il, ne vous engagez point, ſi ces conditions vous effraient. M. de Sancerre ne répondit que par une profonde inclination, & prenant la plume, il ſigna.

On nous maria ſans pompe & ſans éclat. Ma mere me trouvant délicate & peu formée, obtint du comte qu'il ne me traiteroit point comme ſa femme pendant le cours de l'année, & me laiſſeroit à Mondelis. Elle promit de me mener à Paris au commencement de l'hiver ſuivant, & de recevoir M. de Sancerre dans l'hôtel où mon pere habitoit autrefois ; elle venoit de l'acheter du marquis de Thoré, & par ſes ordres on travailloit à l'agrandir & à l'orner.

M. de Sancerre parut conſentir avec peine à cet arrangement ; il ne pouvoit, diſoit-il, ſe ſoumettre à des loix ſi dures, qu'en s'ôtant la facilité de les enfreindre. Peu de jours après notre union il partit de Mondelis. Son éloignement m'affligea, je pleurai beaucoup ; la préſence, les ſoins careſſants, les diſcours paſſionnés du comte m'avoient fait ſentir ces

émotions délicieuſes, ſi naturellement excitées par l'amour dans une ame où il s'introduit ſans que le doute ou la crainte alterent ſes charmes flatteurs.

M. de Sancerre m'écrivoit ſouvent, ſes lettres portoient une douce joie au fond de mon cœur. Les peines de l'abſence tendrement exprimées, le deſir de vivre près de moi, de me voir toute à lui; deſir dont il me répétoit que j'ignorois toute la force & l'étendue; des ſoins ardents de pouvoir avancer l'inſtant de ſon bonheur, du mien, augmentoient chaque jour la vivacité de mes ſentiments. Simple dans mes idées, ce bonheur dont il m'entretenoit, me paroiſſoit attaché au ſeul plaiſir de le regarder, de l'entendre parler, de l'aimer, de lui plaire, d'être l'objet le plus cher à ſon cœur. Sans poſſéder ce bien, j'en ai joui; mais que ma félicité dura peu! Pour la goûter long-temps, il falloit toujours ignorer que M. de Sancerre ſe jouoit de ma crédulité.

Il venoit de ſe rendre en Allemagne, où nos troupes s'aſſembloient, quand ma mere tomba dangereuſement malade. Elle ne ſe trompa point aux premiers ſymptomes de ſon mal, & craignit pour moi la malignité de ſa fievre; à ſa priere, madame du Lugei, alors à Mondelis, me fit enlever de ſa chambre par ſes femmes & les miennes: malgré mes cris & ma réſiſtance, on me porta dans une voiture. Madame du Lugei me conduiſit à l'abbaye du Martrai, & me confia aux ſoins de l'abbeſſe. Après ſept jours

paſſés à craindre, à eſpérer, j'appris la mort de mon aimable mere, de ma tendre, de ma reſpectable amie; perte irréparable, vivement ſentie, & dont le temps n'effacera jamais le ſouvenir douloureux.

Je ne pouvois retourner à Mondelis, y vivre ſeule; ma ſœur étoit à Bagnieres, où le marquis de Thoré prenoit les eaux. Madame du Lugei, après un peu de ſéjour à l'abbaye, rappellée à Paris par la ſaiſon, me preſſa de l'y accompagner, & m'offrit un appartement chez elle. Le maréchal de Tende, exécuteur teſtamentaire de ma mere, vint à Mondelis; il me conſeilla d'accepter les offres de ma parente, en attendant le retour de M. de Sancerre. Je me déterminai à quitter le couvent, & partis avec le maréchal & madame du Lugei.

Je paſſai un mois à Paris, malade, languiſſante & preſque inconſolable; je ne m'apperçevois point de la ſingularité de madame du Lugei. Cette femme accoutumée à n'agir que pour être remarquée, officieuſe, empreſſée, mal-adroitement obligeante, petite, faſtueuſe, mettant de l'importance à tout; voulant être connue, nommée, vantée; aſpirant à la célébrité, n'y pouvant atteindre & s'attirant ſeulement le ridicule d'y prétendre; cette femme active, *inquiete*, mêla tant d'affectation aux ſoins qu'elle daignoit prendre de ma conduite, qu'enfin la ſienne me frappa, me déplut, & bientôt me révolta.

Mon deuil, ma jeuneſſe & ma profonde douleur ne me permettoient pas de me répan-

dre dans le monde, & je ne deſirois point une diſſipation dont je n'avois jamais connu le beſoin; mais entendant répéter ſans ceſſe à madame du Lugei qu'elle fermeroit ſa porte pendant mon ſéjour chez elle, qu'elle n'expoſeroit point une femme de mon âge à la *ſéduction* d'un *monde corrompu*, je me ſentis gênée, même offenſée de ſes attentions, & je crus devoir lui rendre la liberté de voir ce monde, qu'en vérité elle eſt bien éloignée de haïr. Je priai le maréchal de Tende de me permettre d'aller attendre à Treſnel la fin de la campagne. Prompt à ſatisfaire mes deſirs, il m'y fit meubler un appartement; je me hâtai d'en prendre poſſeſſion, & madame du Lugei perdit dès ce moment ma confiance & mon amitié.

Vers le milieu d'Octobre, M. de Sancerre arriva; il ne voulut pas loger chez ma ſœur. On travailloit encore à l'hôtel où je loge à préſent; le maréchal nous céda ſon petit pavillon d'été. Le jour que ma ſœur vint me prendre à Treſnel pour me conduire à l'hôtel de Tende, fut célébré par une fête magnifique. J'y paſſai quatre mois, ſi ſatisfaite de mon ſort, ſi ſenſible à la tendreſſe de M. de Sancerre, aux ſoins paternels du maréchal, que le bonheur dont je jouiſſois, me paroiſſoit le bien ſuprême. Paiſible ignorance, flatteuſe erreur, douces illuſions! eſt-ce donc vous ſeules qui nous rendez heureux? Ah! mon ami, mon cœur s'émeut encore au ſouvenir d'un temps où, trompée, trahie, ſacrifiée, je me croyois au comble de la félicité.

M. de Sancerre, gêné par l'attention de ſon oncle ſur toutes ſes démarches, ayant fait pluſieurs épreuves de ma diſcrétion, & s'en étant aſſuré, me confia qu'il aimoit paſſionnément le jeu, ſur-tout le lanſquenet, & n'oſoit ſe livrer à cet amuſement déteſté du maréchal. Il m'apprit auſſi qu'on paſſoit une partie des nuits à y jouer chez une femme dont la maiſon touchoit au derriere de l'hôtel; il me laiſſa voir un deſir extrême de profiter quelquefois de cette commodité. Crédule & complaiſante, moi-même, une bougie à la main, j'aidois mon mari à traverſer la galerie, à gagner le petit eſcalier, à le deſcendre ſans être entendu des gens du maréchal ou des miens. Inſenſée que j'étois! je m'applaudiſſois de me voir ſeule dans la confidence de M. de Sancerre. Combien il s'amuſoit de ma ſimplicité! A quel indigne uſage il employoit mon innocente affection! Combien il priſoit le vil avantage que l'expérience & la fauſſeté lui donnoient ſur moi!

Je ſentis un chagrin véritable en m'apprêtant à quitter la maiſon du maréchal; il me chériſſoit, je l'aimois, je le reſpectois. Le ſoir que je devois ſortir de l'hôtel de Tende, pour habiter ma nouvelle demeure, ce tendre parent me fit préſent d'une riche caſſette. Le bois rare & précieux dont elle étoit formée, paroiſſoit à peine au dehors: des lames d'or croiſées la couvroient preſque toute; elle ſervoit d'écrin, de cave & d'écritoire; on l'avoit remplie de bijoux à

mon usage, de parfums & de mille bagatelles agréables. Le maréchal s'amusa beaucoup à me voir chercher en vain le ressort caché qui l'ouvroit; lui-même fut obligé de me le montrer.

M. de Sancerre admira la subtilité du secret: il parut si charmé de cette jolie cassolette, que, n'osant la lui donner, je me hâtai d'employer un habile ouvrier à l'imiter. Il ne put trouver le même bois; mais les grumes d'or un peu plus pressées, ne laissèrent point appercevoir cette légère différence. Je la garnis de tout ce que j'imaginai pouvoir plaire à M. de Sancerre. Je me fis une affaire du choix, du secret, & je sentis un plaisir véritable à placer moi-même cette cassette dans son cabinet. Hélas! je ne prévoyois pas que ce don fatal m'éclaireroit sur le caractere d'un homme qu'il m'étoit si important d'estimer.

Soigneux de ménager la faveur du maréchal, en cessant de vivre sous ses yeux, M. de Sancerre ne parut pas changer de conduite; il en changea pourtant; mais je pus seule le remarquer. Il continua de montrer une extrême passion pour moi, de vanter hautement les graces de ma personne, mes talents, mon esprit, l'égalité de mon humeur; de parler à tous moments de la douceur qu'il goûtoit à inspirer, à partager de semblables sentiments. En m'accompagnant [illegible] conservoit la réputation d'un homme [illegible] capable de mépriser de ridicules usages, & d'avoir un attachement raisonnable.

ble. J'entendois répéter autour de moi les louanges de mon mari, on envioit mon ſort; j'offrois aux regards l'image d'une femme heureuſe; l'éclat m'environnoit, l'or & les pierreries brilloient ſur moi; on admiroit mes bijoux, mes voitures, mes attelages; tout étoit choiſi par M. de Sancerre; ſon goût & ſa magnificence ſurprenoient; mais il me refuſoit des bagatelles qui excitoient mes deſirs, il me demandoit compte de la petite ſomme deſtinée à mes amuſements, il obligeoit mes femmes à lui en dire l'emploi; ſouvent il le blâmoit; mon naturel bienfaiſant m'attiroit des reproches ou des railleries. Un même appartement ne nous aſſujettiſſant plus à nous voir à tous moments, il venoit rarement dans le mien aux heures où j'y étois ſeule. Careſſée en public, négligée en particulier, mes yeux ne s'ouvroient point; je n'attachois pas le bonheur aux preuves de tendreſſe que mon mari ceſſoit peu à peu de me donner, mais à celles qu'il me prodiguoit encore. Il me ſuivoit en tous lieux, me tenoit un langage flatteur; je me croyois aimée, & l'eſpece de froideur dont une autre ſe ſeroit peut-être alarmée, ne détruiſoit pas cette douce erreur. Pourquoi n'ai-je pu la conſerver toujours? Pourquoi le haſard me l'enleva-t-il? Oh, mon ami, elle me rendoit ſi heureuſe!

Un ſoir que M. de Sancerre venoit de partir pour Verſailles, le feu prit au parquet de ſon cabinet; mes gens effrayés ſe

allaient se renfermer dans mon appartement les meubles les plus précieux. En revenant de chez ma sœur où j'avois soupé, je trouvai tout en confusion : heureusement le feu avoit cessé, & le danger cessé ; mais comme il fallut travailler au parquet & aux lambris du cabinet de M. de Sancerre, je fis laisser dans le mien plusieurs petits meubles que les ouvriers pouvaient endommager en les déplaçant.

J'allois me mettre au lit, quand je vis sur ma cheminée un billet cachetté : le désordre de mes gens leur avoit fait oublier de m'en parler ; il étoit de madame de Cézanes ; je le lus, elle me prioit de lui prêter deux fleurs de diamans qu'elle vouloit faire imiter. Je demandai ma cassette ; on me l'apporta, je l'ouvris, & dis à Pauline, une de mes femmes, de prendre ces fleurs & de les envoyer le lendemain matin à madame de Cézanes. Pauline chercha long-temps, renversa quantité de papiers, ôta tous les tiroirs, & s'écria qu'elle ne trouvoit point mes pierreries. Je m'approchai, vis sa méprise, & reconnus d'abord la cassette de M. de Sancerre. Je passai dans mon cabinet, pris ces fleurs, & les lui donnai. Comme elle les recevoit de ma main, sa pâleur & son accablement me frappèrent ; encore effrayée de l'accident du jour, elle paroissoit fatiguée & malade. Je me sentois peu disposée à dormir ; mais ne voulant pas faire veiller Pauline, je la renvoyai. Avant de prendre un livre, je crus devoir rassembler les papiers

de M. de Sancerre ; j'allois refermer ſa caſſette, quand ſur le pli d'une lettre ces mots écrits & ſoulignés s'offrant à mes regards, exciterent ma curioſité : *Je vous ai permis d'épouſer Adélaïde.*

Me voici à l'endroit de mon récit, qui m'a fait éviter ſi long-temps de vous ouvrir mon cœur. Oſerai-je, mon cher comte, vous envoyer la copie de cette lettre, vous découvrir un myſtere odieux, un ſecret dont la confiance va vous mortifier? Quelle flatteuſe prévention je vais détruire ! Vous nommerai-je cette femme, dont l'art étonnant ſut ménager tant d'intérêts divers, fixer des amants heureux, enchaîner ceux qu'elle ſacrifioit à ſa vanité, jouir de leur eſtime, de la vénération d'un époux trompé, & ſous le voile de la décence, de la modeſtie, de la religion même, ſe livrer à une paſſion effrénée, exprimée ſans pudeur & ſatisfaite aux dépens de l'honneur & de l'humanité? Ce n'étoit point aſſez pour cette femme cruelle de me fermer le cœur de M. de Sancerre ; mon bonheur apparent excitoit ſa jalouſie ; elle deſiroit, elle exigeoit que mon mari me donnât des marques de haine, de mépris.... Mon ami, mon indiſcret ami, pourquoi me forcez-vous à vous dire que madame de Cézanes, votre parente, celle dont pendant pluſieurs années vous avez cru *poſſéder les innocentes affections*, dont vous chériſſez la mémoire, dont le ſouvenir vous attendrit encore, étoit la plus fauſſe, la plus baſſe & la plus mépriſable de toutes les créatures ?

Pardonnez, mon cher comte, pardonnez-moi ces dures épithetes ; le reſſentiment ne me les dicte pas. Le temps, d'autres idées ont effacé les mouvements de haine que madame de Cézanes éleva dans mon ame. J'ai pu me venger d'elle, & je me ſuis contentée de lui inſpirer de la crainte. Après ſa mort, pourquoi lui aurois-je enlevé une réputation acquiſe & conſervée par tant d'artifices ? Pourquoi aurois-je fait rougir ſon mari, ſes freres, affligé ſes amis? J'ai réſiſté au deſir de juſtifier mon caractere, parce qu'il m'étoit impoſſible de le faire ſans chagriner ceux qui tenoient à cette femme. Les parents de M. de Sancerre, ſes amis, lui-même, & madame de Cézanes n'ont oſé attaquer que mon *humeur difficile, inflexible.* A mon retour dans le monde, c'eût été une petiteſſe, une véritable enfance de rappeller le paſſé. Les autres s'en ſouviennent à peine, & tous les jours il s'efface de ma mémoire. Il s'en efface trop peut-être ! Adieu. Ce paquet eſt fort gros, le premier courier portera le reſte.

Suite.

Je voyois ſouvent madame de Cézanes, je la voyois ſans plaiſir, même avec une ſorte de répugnance que ſa feinte auſtérité devoit naturellement inſpirer à une femme de mon âge. M. de Sancerre m'obligeoit à cultiver une connoiſſance qu'il m'avoit donnée, & ſon intime liaiſon avec le mar-

quis de Cézanes m'engageoit à cacher le peu de goût que je me trouvois pour une ſociété fort grave & fort ennuyeuſe.

Je reconnus l'écriture de madame de Cézanes; & la ſingularité de cette expreſſion, *je vous ai permis d'épouſer Adélaïde*, me fit deſirer de lire la lettre que je tenois. En voici l'exacte copie.

Lettre de la marquiſe de Cézanes, à M. de Sancerre.

" Je ne veux ni vous voir ni vous entendre; combien de fois faut-il vous le redire? Vous ne pouvez vous juſtifier; vos menſonges hardis ne m'en impoſent plus. Vous me trompez; je le ſais, j'en ſuis ſûre. Vous êtes un perfide; je vous hais, je vous mépriſe, je renonce à vous, je vous laiſſe pour jamais. Toutes vos excuſes ſont révoltantes; *je vous ai permis d'épouſer Adélaïde*, vous me répétez que je vous l'ai *permis?* Ah, combien d'ingratitude dans cette eſpece de reproche! Quoi! votre oncle n'exigeoit-il pas ce fatal mariage? Sacrifier à vos intérêts le bonheur de vous poſſéder ſeule, immoler toute la douceur de ma vie à votre fortune, eſt-ce donc vous donner le droit de me trahir, de vous livrer à la folle paſſion qu'un enfant vous inſpire, d'abuſer de mes bontés, de ma condeſcendance, de manquer à vos ſerments, de me ravir un bien acheté ſi cher, de m'abandonner aux fureurs de

„ la jalousie ; enfin, de m'exposer à perdre
„ en un moment, dans la violence de mes
„ transports, cette réputation acquise par
„ tant de contrainte, par tant de priva-
„ tions, ce respect que peut-être je méritois
„ d'exciter avant qu'un ingrat eût égaré
„ ma raison & triomphé de tous mes prin-
„ cipes.

„ *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde !*
„ Mais vous ai-je permis de lui donner un
„ cœur dont je me croyois sûre ? Vous
„ *n'aimez pas madame de Sancerre*, vous
„ ne *l'aimez pas*, dites-vous. Eh, pourquoi
„ donc la suivre par-tout, en parler sans
„ cesse, oser répéter devant moi qu'elle est
„ *belle*, *aimable*, *touchante ?*... Infidele !
„ Adélaïde est donc ma rivale ? Elle partage
„ donc un cœur... Mais ce seroit peu de le
„ partager ; elle le remplit... Ah ! puis-je
„ vivre & penser qu'une autre vous plaît,
„ vous attire, vous *touche* ? Quoi ! près de
„ moi, dans mes bras peut-être... Mais
„ écartons ce doute, il est cruel & déses-
„ pérant.

„ Eh, qu'a-t-elle donc de si *touchant*,
„ cette jeune & timide personne ? Est-ce sa
„ modestie provinciale qui vous enchante ?
„ des traits *réguliers*, *délicats*, que rien
„ n'anime ? une *fraîcheur* qu'elle doit en
„ partie à l'inaction de son esprit ? de *grands*
„ *yeux*, où le desir de plaire ne se peint ja-
„ mais, une *douceur* enfantine, une *bonté*
„ peut-être *foible*, une ennuyeuse *égalité d'hu-*
„ *meur ?* Voilà les graces *naïves*, les *char-*

„ *mes décevants* qui vous ſéduiſent, qui
„ vous entraînent ſur les pas de madame
„ de Sancerre, la font paroître *touchante* à
„ vos regards. Eh ! depuis quand la froi-
„ deur & la ſimplicité ont-elles l'art de vous
„ toucher ?

„ En conſentant à votre mariage, je
„ croyois vous lier autant par la reconnoiſ-
„ ſance, que vous l'étiez alors par l'amour.
„ Combien de larmes il m'a fait répandre !
„ Pendant ce long ſéjour chez le maréchal de
„ Tende, que n'ai-je point ſouffert ! de
„ quelles douleurs mon ame s'eſt ſenti pé-
„ nétrer ! Mais je fermois les yeux ſur vo-
„ tre conduite, ſur une aſſiduité néceſſaire ;
„ je ne me plaignois pas, je me contentois
„ des courts inſtants qu'Adélaïde trompée
„ vous aidoit à me donner : mais à préſent,
„ qui vous oblige à paſſer les jours & les
„ nuits auprès d'elle ?.... Oui, les nuits !
„ Avec quelle audace vous oſiez hier me
„ nier chez mon frere.... Vous ſortez, ma-
„ dame de Sancerre reſte ; perſuadée de vo-
„ tre impoſture, furieuſe, hors de moi-mê-
„ me, je l'interroge, elle rougit : j'inſiſte,
„ elle baiſſe les yeux, ſa confuſion vous dé-
„ ment. Je m'obſtine à lui arracher cette
„ confidence ; elle rougit encore, ſe décon-
„ certe, héſite, convient, avoue.... Vous
„ m'êtes odieux ! Je vous déteſte ! Votre
„ caractere eſt faux, votre eſprit léger, vo-
„ tre cœur inconſtant ; je le répete, je ne
„ veux plus vous voir. Je romprai tous les
„ liens qui m'attachent à un ingrat. Ne ve-

„ nez pas ce ſoir; non, ne venez pas, ne
„ venez jamais.
„ *P. S.* Je change d'idée ſans changer de
„ réſolution. Plus d'une raiſon me portent
„ à vous parler encore une fois. Je vous
„ donnerai un moment, un ſeul moment.
„ Venez à minuit. „

Pendant cette lecture, ma ſurpriſe, mon trouble, la violente émotion de mes ſens, & le ſerrement de mon cœur étoient inexprimables: je me croyois agitée par un ſonge révoltant & pénible. Tremblante, je confrontai le billet de madame de Cézanes avec cette lettre; je vis le même caractere; la date m'apprit qu'on l'avoit écrite peu de temps après ma ſortie de l'hôtel de Tende. Je me rappellai les queſtions hardies de madame de Cézanes, je me ſouvins de ſon obſtination à m'interroger chez ſon frere; une ſuite d'obſervations me conduiſit à penſer que depuis ce jour mes réponſes, moins embarraſſantes pour moi, euſſent ſans doute été moins choquantes pour elle.

Je repouſſai cette fatale caſſette, je m'en éloignai; un inſtant après je m'en rapprochai. Un mouvement vif & peu réfléchi me fit prendre une autre lettre, & me força de les parcourir toutes.

Vous m'accuſerez d'imprudence; mais ce mouvement indéterminé, preſſant, qui nous porte à pénétrer des ſecrets affligeants, à vouloir approfondir, tout voir, tout connoître, ne s'éleve peut-être pas, comme on le

croit, d'une curioſité ardente, indiſcrette, mais d'une foible eſpérance cachée au fond de notre cœur; eſpérance que le doute nourrit, ſoutient, anime. Eh! qui deſire une triſte certitude, une accablante conviction? Il me ſembloit pouvoir perdre la mienne en pourſuivant mes recherches; j'imaginois qu'une de ces lettres alloit détruire la cruelle impreſſion que la premiere m'avoit faite.

Le dépit, la jalouſie, une paſſion intéreſſée, exigeante, l'ardeur la moins réprimée ſe peignoient tour-à-tour dans ces lettres hardies, emportées: j'y étois ſouvent nommée, toujours avec dédain, toujours avec mépris: heureuſe d'être aſſez favoriſée de la nature pour que les railleries de madame de Cézanes tombaſſent ſeulement ſur ma jeuneſſe, mon peu d'expérience & ma crédulité!

Parmi pluſieurs boîtes qui renfermoient des portraits de madame de Cézanes, j'en reconnus une; je l'avois donnée à M. de Sancerre, & ſur ſa parole je la croyois perdue. Sa vue me fit treſſaillir; je l'ouvris avec crainte, avec effroi; cependant je me flattois d'y retrouver mon image: celle de madame de Cézanes s'offrant à mes regards, pénétra mon cœur du trait le plus douloureux. Avant cet inſtant, ma ſurpriſe, le trouble de mon eſprit ſuſpendoient encore mes réflexions; je n'appercevois pas tout mon malheur; mes idées ſe réuniſſoient, ſe fixoient ſur madame de Cézanes. L'impérieuſe maîtreſſe de mon mari me ſembloit exciter ſeule les mouve-

ments terribles dont je me ſentois agitée. Mon portrait ôté de cette boîte, ramena toutes mes penſées ſur M. de Sancerre. Je me vis ſacrifiée, haïe, mépriſée; mes larmes commencerent à couler, à baigner les triſtes témoignages de l'intelligence de deux perfides. Renverſée ſur un ſiege, les mains jointes, la tête baiſſée, je m'abandonnois à toute l'amertume de mes ſentiments, quand ma porte s'ouvrant bruſquement, M. de Sancerre entre d'un pas précipité. A ſon aſpect, je jette un grand cri, il approche, voit ſa caſſette en déſordre, ſes papiers épars autour de moi, ſon ſecret découvert. Il frémit; la fureur ſe peint ſur ſon front, dans ſes regards menaçants; je tremble, un froid mortel glace mes ſens; je fais un effort, je veux fuir, mon cœur ſe ſerre, je tombe ſans connoiſſance aux pieds de M. de Sancerre.

Revenue d'un long évanouiſſement, le premier objet qui s'offre à ma vue eſt le maréchal de Tende. Aſſis près de moi, encore pénétré de la crainte de me voir ſuccomber à des foibleſſes qui ſe ſont, dit-il, ſuccédées depuis le milieu de la nuit juſqu'à la moitié du jour, il gémit de mon état, il tient mes mains entre les ſiennes, il les ſerre tendrement. Eh, ma fille! s'écrie ce bon, ce vénérable vieillard, eh, quel étrange accident! qui a pu le cauſer? Votre pâleur, votre abattement, l'air dont vous m'écoutez, vos ſoupirs, vos larmes, le nom de votre mari triſtement répété pen-

dant les courts intervalles de vos foibleſſes, m'annoncent un myſtere, je veux le dévoiler. Ordonnant alors à mes femmes de ſortir, il m'interroge, il me conjure de lui répondre. Sancerre fait-il couler vos pleurs? Eſt-ce lui qui vous afflige à cet excès? Parlez, dit-il, parlez, ma chere niece, ne me cachez rien; vous devez de la confiance au ſentiment qui m'engage à vous en demander.

La bonté du maréchal, ſes careſſes, la certitude d'être aimée de lui, ouvroient mon cœur à ce deſir ſi naturel de ſe plaindre, d'exciter une tendre compaſſion par le récit de ſes peines. Je me jetai dans les bras de cet ami ſenſible & reſpectable; j'inondai ſon viſage de mes larmes. Je voulois parler; mes cris, mes gémiſſements étouffoient ma voix: M. de Sancerre! Eh bien, qu'a-t-il fait? demanda le maréchal avec vivacité: en vous uniſſant à lui, j'ai promis, j'ai juré de veiller à vos intérêts, à votre bonheur; de vous protéger contre lui. Manque-t-il aux égards qu'il vous doit à tant de titres? vous néglige-t-il? vous offenſe-t-il? Vous pleurez; vous vous taiſez, madame. Eh quoi, n'oſez-vous être ſincere avec un parent, avec un ami dont l'attachement & l'équité vous ſont connus? Ne vous ſouvient-il plus que je me ſuis réſervé le droit de punir le comte de Sancerre, s'il vous donnoit de juſtes ſujets de vous plaindre de ſa conduite?

Ces dernieres expreſſions du maréchal rappellerent à ma mémoire ce qu'il avoit dit à ſon neveu au moment de la ſignature de

l'acte qui nous lioit. Je me ſouvins de ces deux teſtaments; dont un me rendoit l'héritiere du maréchal; en lui parlant, j'allois le révolter contre M. de Sancerre, attirer ſes faveurs ſur moi ſeule, réduire mon mari à dépendre d'une femme qu'il n'aimoit pas; plus il ſeroit en mon pouvoir de l'obliger, plus il me haïroit peut-être? Cette réflexion bleſſa mon ame; elle m'enlevoit la conſolation de répandre mes chagrins dans le ſein de mon unique ami, de mon généreux protecteur; elle m'arracha un cri de douleur; de triſtes exclamations, de longs ſoupirs furent les ſeules expreſſions de mon cœur. En me ſubſtituant aux droits de mon mari, on m'avoit pour jamais ôté le pouvoir de l'accuſer ou de me plaindre de lui.

Le maréchal continuoit à me preſſer de lui montrer plus de confiance, quand, ſuivant ſes ordres, on vint l'avertir que ſon neveu arrivoit de Verſailles. Il ſe levoit pour aller le trouver, mais le comte de Sancerre le prévint; il parut à la porte de ma chambre; pâle, interdit, il s'avançoit lentement; ſes regards erroient ſur ſon oncle & ſur moi. Il cherchoit à lire dans nos yeux l'accueil qu'il devoit attendre. Enhardi par les premiers mots du maréchal, ſûr qu'il ignoroit encore l'aventure de la nuit, il ſe jeta à genoux devant mon lit, prit mes mains, les baiſa mille fois, demanda mes femmes, ſe fit raconter toutes les particularités de mon accident, en interrompit le court récit par les marques du plus grand attendriſſement.

Pauline lui dit que le bruit de ma ſonnette l'ayant éveillée, elle étoit-accourue & m'avoit trouvé froide, inanimée, mon viſage & mon ſein inondés de pleurs. M. de Sancerre pouvoit l'interroger ſans craindre ſes réponſes. Sorti de ma chambre avant qu'elle y entrât, ſa précaution le mettoit à l'abri du ſoupçon.

Le haſard ne l'amenoit point dans cette chambre à trois heures du matin. Un valet de madame de Cézanes, en apportant ſon billet chez moi, avoit vu le cabinet de M. de Sancerre en feu; le comte, parti de Verſailles après le coucher du roi, arrivé chez ſa maîtreſſe, apprit d'elle cet accident. Inquiet de ſes papiers, il ſe hâta de venir à l'hôtel; trouvant ſon cabinet à demi démeublé, ſachant ſa caſſette dans le mien, il prit le parti d'entrer doucement, de traverſer ma chambre ſans m'éveiller, & de reprendre cette importante caſſette; mais prêtant l'oreille à ma porte, m'entendant pleurer & gémir, il l'ouvrit comme je vous l'ai dit. Il me laiſſa mourante, ſonna mes femmes, emporta ſa caſſette, ſortit de l'hôtel, & défendit à ſes gens de dire jamais qu'il y eût paru cette nuit. Il fut exactement obéi, & je n'ai ſu ce détail que long-temps après ſa mort.

L'air pénétré qu'affectoit M. de Sancerre, en me demandant la cauſe d'une révolution ſi ſurprenante, ſes careſſes, l'ingénuité de ſes queſtions, l'audace de les répéter, me porterent inſenſiblement à me recueillir en moi-même, pour m'aſſurer ſi je ne me trompois

point, ſi un ſonge fantaſtique ne troubloit pas mon imagination, ſi l'homme qui me donnoit tant de preuves de tendreſſe, étoit l'amant de madame de Cézanes, ou l'époux paſſionné dont l'ardeur paroiſſoit ſi naturelle & ſi vive.

La feinte de M. de Sancerre réuſſit; il répéta pluſieurs fois que mon évanouiſſement pouvoit être l'effet d'un mouvement de frayeur excité par le déſordre de mes gens, par un récit exagéré du danger. Le maréchal le crut, & me quitta, perſuadé que ſon neveu n'avoit aucune part à l'état dont on venoit de me tirer. M. de Sancerre l'accompagna; mais rentrant auſſi-tôt, changeant de maintien & de ton: Madame, me dit-il, mon imprudence & votre indiſcrette curioſité mettent entre vos mains la réputation d'une femme reſpectée, & la fortune d'un homme dont vous pouvez vous plaindre. Vous avez dû vous croire aimée, vous venez de découvrir qu'une liaiſon formée avant de vous connoître, ſans fermer mes yeux ſur vos agréments, ne m'a pas permis de vous donner un cœur prévenu. On m'impoſa la loi d'être à vous; cette contrainte me rendit mes premiers nœuds plus chers. Je ne vous flatterai point d'un ſacrifice que je n'ai pas deſſein de vous faire; je ne m'abaiſſerai point à vous prier, à vous demander le ſecret: vous promettriez en vain de le garder; des intérêts trop puiſſants vous engagent à le révéler. Une femme réſiſta-t-elle jamais à la douceur de ſe venger?

Parlez, madame, parlez; irritez le maréchal, perdez madame de Cézanes, envahiſſez mon héritage; mais en cauſant mon malheur, ſoyez ſûre de faire le vôtre. Attendez-vous de ma part à tout ce que le dédain, la haine & le reſſentiment firent jamais éprouver de plus ſenſible. Je répandrai l'amertume ſur tous les inſtants de votre vie. Les procédés de M. de Cézanes régleront tous les miens à votre égard; tout ce qu'il oſera contre ſa femme, je l'oſerai contre vous. Eh! qu'aurois-je à ménager? Frémiſſez, jeune imprudente, tremblez, redoutez pour vous-même le ſort que vous préparez à celle qui m'eſt chere. Il ſera le vôtre, je le jure par tout ce qui eſt ſacré, par tout ce qu'on révere. En finiſſant de parler, il ſe leva, il s'avança du côté de la porte. J'étendis mes bras vers lui, je l'appellai d'un ton foible, mais tendre. Ah! ne me fuyez pas, monſieur, ne me fuyez pas, m'écriai-je, ne me haïſſez point; je me tairai, je reſpecterai ce funeſte ſecret; jamais, non jamais ma bouche ne s'ouvrira pour vous nuire ou pour vous affliger. Il ne m'écouta point, & ſortit ſans me répondre.

A peine quittoit-il ma chambre, qu'une de mes femmes me préſenta des papiers tombés de mon ſein pendant qu'on me déshabilloit. Je vis avec ſurpriſe cette lettre de madame de Cézanes, dont vous venez de lire la copie; elle ſe trouvoit enveloppée dans le billet qui m'avoit ſervi à vérifier l'écriture. Mon premier mouvement fut d'envoyer chercher M. de

Sancerre, de la remettre entre ſes mains; mais intimidée par la crainte d'exciter encore ſa colere, de l'entendre me menacer, me parler avec cette dureté qui venoit de bleſſer ſi douloureuſement mon cœur, je n'oſai le faire appeller. Je ſerrai ces papiers. Combien de fois depuis j'ai relu cette lettre! Combien de fois mes larmes ont coulé en répétant ces cruelles expreſſions, *vous n'aimez point madame de Sancerre! vous ne l'aimez point, dites-vous!*

On s'apperçut le ſoir que j'avois une fievre ardente; des tranſports violents & continuels m'ôterent pendant pluſieurs jours la connoiſſance de moi-même. Quand je commençai à diſtinguer les objets, je vis ma ſœur, le maréchal de Tende, madame de Flers ſa parente, & M. de Sancerre. Ils paroiſſoient fort empreſſés autour de moi; je les regardois en ſilence, mes idées confuſes encore ne s'arrêtoient ſur rien; j'étois triſte, ſans être occupée du ſujet de ma triſteſſe. La vue de ceux dont je me croyois aimée, m'attendriſſoit; leurs moindres careſſes me touchoient, celles de M. de Sancerre me cauſoient la joie la plus vive; je répétois avec émotion tout ce qu'il me diſoit de doux & de conſolant; le ſon de ſa voix m'enchantoit; s'il prenoit ma main, je ſaiſiſſois la ſienne, je la plaçois ſur mon front, ſur mes levres, je l'approchois de mon ſein, je la preſſois contre mon cœur. Mes yeux ſuivoient tous ſes mouvements; & dès qu'il en faiſoit un pour s'éloigner de moi, ils ſe rempliſſoient de larmes.

Pendant cette eſpece d'enfance, j'étois toujours frappée de crainte. Quand une femme entroit dans ma chambre, je donnois des marques de terreur, je cachois mon viſage, je ne pouvois conſentir à la regarder avant qu'elle eût parlé. En l'écoutant, je l'examinois d'un air ſtupide, effrayé; ſa préſence me gênoit, m'inquiétoit. Avec quel art, quelle noire malice M. de Sancerre oſa dans la ſuite rappeller au maréchal cet effet d'un eſprit préoccupé, d'une imagination vive, d'un cœur profondément bleſſé! Combien il ſut tirer avantage de ces mouvements dont la cauſe lui étoit ſi bien connue!

Il partit pour l'armée avant mon rétabliſſement. Ma convaleſcence fut longue & fâcheuſe. A meſure que mes idées devenoient plus diſtinctes, ma triſteſſe augmentoit. L'aſſurance de n'être point aimée, nul eſpoir de toucher un cœur prévenu pour une autre, à jamais fermé pour moi; une jalouſie déchirante, toujours égale, dont le tourment n'étoit pas même varié par le doute ou l'inquiete incertitude; la néceſſité de cacher mes peines, d'en taire le ſujet; tout rendoit mon état cruel & mes réflexions ameres. Le naturel intéreſſé de ma ſœur ne me permettoit pas de chercher de la conſolation dans ſon amitié; la découverte du ſecret de M. de Sancerre pouvoit doubler ma fortune, laiſſer entrevoir à madame de Thoré une réverſion conſidérable pour ſes enfants, perſpective trop capable de l'engager à trahir ma confiance. Livrée aux ſeules inſpirations

de mon ame, je cherchois dans mes principes, dans ma raiſon, dans l'indulgence que je devois à M. de Sancerre, des moyens de ſoumettre mon cœur, d'oublier mes droits, d'immoler ma tendreſſe, tous mes ſentiments, à la douceur de convaincre un ingrat de la force de ces mêmes ſentiments que je voulois lui ſacrifier. Qu'il m'étoit cher alors! O mon ami! l'amour offenſé conſerve long-temps toute ſon ardeur; il ſemble ſe ranimer à chaque trait dont on le bleſſe : la douleur ne ralentit point ſon activité; & dans une ame ſenſible, mais noble, généreuſe, c'eſt le mépris ſeul qui peut l'affoiblir & l'éteindre.

Pendant ma maladie, madame de Cézanes avoit fait un voyage en Provence. On l'attendoit à Paris vers le milieu de l'automne. Décidée à ne jamais la revoir, mais ſoigneuſe de ne point marquer une rupture entr'elle & moi, je réſolus de ne recevoir perſonne. J'annonçai le deſſein de m'appliquer à des études commencées, dont le grand monde pouvoit me diſtraire, & ma porte ceſſa d'être ouverte, excepté à mes parents & à ceux de M. de Sancerre.

Madame de Cézanes ignoroit la découverte de ſon intrigue; je reçus pluſieurs lettres d'elle, je n'y répondis point. Revenue à Paris, elle ſe préſenta pour me voir, & ne fut point diſtinguée des autres; elle s'en plaignit aigrement à M. de Sancerre. Loin de me ſavoir gré de ma modération, il partagea le reſſentiment de ſa maîtreſſe; ſon

ingratitude & ſon injuſtice me révolterent enfin, & cauſerent cette ſéparation dont on a tant & ſi diverſement parlé.

La fin de la campagne ramena M. de Sancerre à Paris. Il reparut à mes yeux avec un air libre, ouvert; il ne blâma point ma retraite, il ne s'informa point de ſes motifs. Dans les premiers jours, on eût dit que rien n'avoit troublé notre intelligence : ſa conduite devint la regle de la mienne; il ne lui échappoit aucune expreſſion capable de rappeller un événement qui devoit nous être ſi préſent à tous deux; je ſemblois l'avoir oublié. Bientôt M. de Sancerre me montra plus de froideur; une pénible attention ſur moi-même me fit retenir les mouvements qui pouvoient déceler ma tendreſſe & la rendre importune. Peu à peu je me regardai dans ma propre maiſon comme une étrangere, traitée avec indifférence, mais avec politeſſe. Le temps, la réſignation & l'habitude adouciſſent enfin nos peines, ou diminuent notre ſenſibilité : peut-être me ſerois-je accoutumée à mon malheur. Mais M. de Sancerre devint trop exigeant; il me força de lui prouver que, ſi je pouvois contraindre un juſte reſſentiment, conſerver par mon ſilence la réputation d'une femme indigne de mes égards, garder un ſecret utile aux intérêts de l'homme dont j'avois tant à me plaindre, cette bonté réfléchie, compatible avec l'honneur, ne me rendoit pas capable d'une baſſe condeſcendance. Ces diſtinctions délicates ne frappent pas tous les

eſprits ; mon mari croyoit m'inſpirer de la crainte, devoir mon ſilence à ſes menaces : eh, comment m'auroit-il cru généreuſe ! connoiſſoit-il la bonté ! Mon ami, je me permettrai de le dire, ſon cœur ne pouvoit juger du mien.

Dès ſa plus tendre jeuneſſe, M. de Sancerre s'étoit étudié à déguiſer ſes penchants, à paroître différent de lui-même. Sans principes, ſans ame, intéreſſé, faux, ingrat, la diſſimulation & la fineſſe furent les ſeules qualités qu'il jugea néceſſaires d'acquérir & de perfectionner. Obſtiné dans ſes fantaiſies, conſtant dans ſes vices, myſtérieux dans ſes démarches, il aimoit à nuire, à brouiller des amis, des parents, des époux ; à pénétrer des intrigues cachées, à les rendre publiques. Faſtueux & pourtant avare, il ſe montroit libéral & magnifique quand mille témoins éclairoient ſes actions ; mais jamais ſes mains ne s'ouvrirent en ſecret pour le ſoulagement d'un malheureux. Incapable d'un fort attachement, s'il aima long-temps madame de Cézanes, ce fut avec plus de foibleſſe que de véritable paſſion ; il ne ſacrifia rien à ſon amour, ou du moins il y ſacrifia ſeulement mon bonheur & ſes devoirs. Ce portrait vous étonne peut-être ? Soyez ſûr qu'il eſt fidele ; je me reprocherois d'en altérer les traits ; la mort de M. de Sancerre, le temps, mes ſentiments actuels m'ont rendu capable de la plus grande impartialité ſur ſon caractere.

Deux mois s'étoient écoulés depuis ſon

retour, quand une bien légere cauſe anima contre moi madame de Cézanes, excita ſon dépit, éleva ſa fureur, & porta M. de Sancerre à me ravir cruellement l'eſtime & l'amitié du maréchal de Tende, la ſeule douceur de ma vie, l'unique conſolation de mon cœur affligé.

En ſortant un matin de mon appartement, je rencontrai le marquis de Cézanes qui alloit chez M. de Sancerre. Je ne pus me diſpenſer de m'arrêter un moment avec lui. Cet homme honnête & reſpectable me fit des plaintes de ma longue retraite, de ma froideur pour la marquiſe, dont il me vanta l'amitié; il s'étendit ſur la bonté de ſon caractere, ſur ſon mérite reconnu; comment avois-je pû renoncer à la voir, lui fermer ma porte?

Pendant qu'il parloit, je cachois avec peine une violente émotion; ce mari ſi prévenu, ſi baſſement trompé, m'inſpiroit la plus tendre compaſſion; peut-être un retour ſur moi-même la rendoit-elle plus vive. Je ſoupirai, des larmes m'échapperent; il en fut ſurpris, il en fut touché. M. de Sancerre venant au devant de lui, laiſſa paroître du trouble & de l'inquiétude. Je m'en apperçus; & pour le raſſurer, je me hâtai de dire au marquis que ſi je me rendois jamais à la ſociété, madame de Cézanes ſeroit la premiere perſonne dont je cultiverois l'amitié: à préſent, ajoutai-je, les diſpoſitions de mon eſprit me portent à chérir ma retraite; à goûter les amuſe-

ments qu'elle me procure, & je dois fuir un monde où j'introduirois peut-être la triſteſſe & l'ennui qu'il m'inſpire.

Mes expreſſions rendues à madame de Cézanes, éleverent d'étranges ſoupçons dans le cœur inquiet & paſſionné de cette femme. *Je chériſſois ma retraite, j'y goûtois des plaiſirs!* Et quels amuſements pouvoit-elle me procurer, ſi M. de Sancerre ne me les donnoit pas? Elle l'obſerva, il lui parut moins empreſſé, moins ardent; elle s'étonna de n'avoir pas remarqué plutôt ſon refroidiſſement. Elle penſa qu'il étoit changé pour elle depuis ſon voyage & ma longue maladie. En me voyant mourante, le cœur de mon mari n'avoit-il pu s'ouvrir à la compaſſion, au repentir, peut-être même à l'amour? Oui, ſans doute, il m'aimoit, il m'adoroit; il me forçoit à vivre pour lui ſeul; un ſentiment jaloux l'engageoit à me ſouſtraire à tous les regards. Un *infidele* l'éloignoit de ſa maiſon, évitoit ſes *juſtes reproches*; il ſe déroboit aux plaintes d'une femme *trahie*, *ſacrifiée*, à la *honte d'avouer le ridicule penchant* où il s'abandonnoit. Vous pourrez lire vingt lettres de madame de Cézanes, où ces mêmes expreſſions, & de plus fortes encore, ſont répétées cent fois.

Avec un naturel plus honnête, M. de Sancerre eût préféré l'aveu de la vérité à tant de bas détours où il s'embarraſſa pour continuer de cacher à madame de Cézanes que leur intrigue m'étoit connue. Déterminé à

calmer ſon cœur, à détruire ſes ſoupçons, il prit une route plus difficile & moins ſûre. Il lui jura de me forcer à reparoître dans le monde, à la revoir, à lui rendre la liberté d'éclairer ſa conduite & la mienne.

Mais comment m'amener à cette complaiſance? Il ne pouvoit l'exiger ſans s'expoſer à de longues conteſtations, ſans riſquer de laſſer ma douceur, d'irriter mon eſprit, de s'expoſer à un éclat, capable de lui faire perdre le fruit de ſa contrainte & de ſa diſſimulation; mon extrême docilité pour les moindres avis du maréchal de Tende, lui perſuada d'employer ſa médiation : mais de quels vils artifices il ſe ſervit! Mon ami, j'entre avec regret dans ces détails; j'ai peine à me retracer la baſſeſſe d'un homme qui fut ſi cher à mon cœur.

M. de Sancerre affecta de la triſteſſe en préſence de ſon oncle. Il ſe montroit rêveur, inquiet, paroiſſoit dévoré d'un chagrin ſecret. Bientôt le maréchal s'intéreſſa au changement de ſon humeur; il voulut en connoître la cauſe, il le preſſa de lui ouvrir ſon cœur. Cédant peu à peu à ſes inſtances, excitant ſa curioſité par des diſcours adroits, M. de Sancerre eut enfin l'audace de m'accuſer d'être l'objet de toutes ſes peines, de toutes les amertumes de ſa vie. Il lui dévoila ce qu'il appelloit le myſtere de ma conduite; elle fut repréſentée comme l'effet d'un caprice inſupportable ; il ſe plaignit de mon humeur, d'une aigreur de caractere naturelle, rien ne pouvoit l'adoucir, ſes

complaiſances l'augmentoient ; il me peignit ſoupçonneuſe, défiante, haïſſant les femmes, les évitant, les fuyant, voulant les bannir de chez moi ; toutes m'étoient ſuſpectes, toutes me paroiſſoient des rivales dangereuſes. Parmi celles qui excitoient mes craintes, il oſa nommer madame de Cézanes; il eut la hardieſſe d'appuyer ſes odieuſes imputations ſur le ridicule d'une jalouſie ſi mal fondée. Ma maladie, cet effroi que la préſence d'une femme m'inſpiroit, mes larmes, mon obſtination à reſter ſeule au fond de mon appartement, ma continuelle langueur, tout fut attribué à cette dévorante inquiétude; elle empoiſonnoit mon bonheur, elle faiſoit le ſupplice d'un *cœur tendre*, dont *j'étois paſſionnément aimée.*

Une ſuite de tracaſſeries, de querelles, d'aventures imaginées, en impoſa au maréchal, & lui perſuaderent que je rendois ſon neveu très-malheureux. Il le croyoit ſincere, ſenſible, généreux; comment auroit-il douté de ſes diſcours ? Il obſerva que, depuis le retour de M. de Sancerre, ma triſteſſe n'étoit pas diminuée. Je lui parlois moins; ſa préſence ne répandoit plus dans mes yeux ni l'intérêt ni le plaiſir; s'il m'abordoit d'un air careſſant, s'il m'adreſſoit un langage flatteur, mes mouvements portoient plutôt le caractere de la ſurpriſe que celui de la reconnoiſſance ou de l'amitié. M. de Sancerre ajouta pluſieurs particula-
-és à ces remarques du maréchal; & pour
ire ſa compaſſion plus vive, il feignit
de

de ſe reprocher un aveu capable d'affliger un parent ſi tendre. Il devoit ſe taire, diſoit-il, ne jamais lui donner le déplaiſir d'apprendre qu'une femme reçue de ſa main avec tant de confiance dans ſon choix, d'eſpérance d'être heureux par elle, loin de remplir ſa juſte attente, ſembloit deſtinée à troubler ſon repos, à le tourmenter ſans ceſſe, à le priver de tous les agréments de la vie, enfin à lui ravir le plus grand des biens, le pouvoir de faire & de partager ſon bonheur.

Le maréchal, trop vrai pour n'être pas crédule, ſe ſentit pénétré du chagrin de ſon neveu. Le ſilence que je gardois ſur la cauſe de ma triſteſſe, donnoit de l'apparence aux accuſations de M. de Sancerre; la jalouſie, paſſion active & ſombre, ſouvent mépriſée, toujours haïe, eſt un ſentiment que la crainte & la honte accompagnent; on s'offenſe de l'inſpirer, on rougit de le reſſentir. Si tout autre ſujet eût fait couler mes larmes, me ſerois-je refuſé la douceur de me plaindre?

Le maréchal aſſura M. de Sancerre d'un profond ſecret ſur ſa confidence; il lui promit de m'arracher à cette vie retirée, peu convenable à mon âge; je reverrois, à ſa priere, toutes celles qu'un malheureux caprice me portoit à fuir; lui-même me conduiroit chez madame de Cézanes; une femme ſi *reſpectable* méritoit les plus grands égards. Ma douceur, mon attachement à mes devoirs, ma tendre amitié pour celui que je nommois mon pere, me rendroient bientôt

au monde & à moi-même. Il le penſoit. Ah! mon cher comte, il avoit bien raiſon de le croire. Pourquoi me vis-je dans la dure néceſſité de tromper ſon attente, de bleſſer ſon cœur par mes refus, de paroître manquer au reſpect, à la vénération qu'il m'inſpiroit? Combien j'ai gémi d'une déſobéiſſance ſi révoltante à ſes yeux!

Ce fut d'abord avec tous les ménagements de l'amitié que le maréchal entreprit de ramener mon eſprit. Comme je ne comprenois rien à ſes premieres inſinuations, je n'y répondois pas. Ses inſtances pour me faire changer de conduite ne me déterminant point, il devint preſſant; le peu de ſuccès de ſes ſollicitations l'irrita; il avoit cette vivacité, cette eſpece de bruſquerie qui caractériſe aſſez ordinairement l'extrême franchiſe; ſon impatience, ſa colere lui firent un jour oublier le ſecret promis à M. de Sancerre. Ses plaintes, ſes reproches me découvrirent le mépriſable artifice de mon mari.

La fauſſeté de M. de Sancerre, ſon ingratitude, ſa baſſeſſe révolterent mon cœur. Dans mon indignation, je me levai précipitamment, je fis deux pas vers mon cabinet, tentée, fortement tentée de livrer au maréchal la lettre de madame de Cézanes, de cette *amie* dont il oſoit me vanter les vertus, qu'il me preſſoit de revoir, d'aimer. Ma foibleſſe pour un ingrat, la réflexion modérerent ce premier mouvement.

En me donnant de nouveaux ſujets de plaintes, M. de Sancerre abuſoit de ma bon-

tê; mais en détruiſoit-il le principe? Nê me repentirois-je point d'avoir parlé? Un cœur noble goûte-t-il long-temps le plaiſir de la vengeance? En rompant le ſilence, je ramenerois le maréchal vers moi; il puniroit le comte, il me rendroit ſa confiance, ſon amitié : mais me rendroit-il ma premiere poſition, les douceurs de mon premier état? me rendroit-il le cœur de mon mari? Ah! quand il le forceroit d'abandonner ſa maîtreſſe, de me traiter avec plus d'égards, ſon retour feint ou véritable feroit-il mon bonheur? J'avois trop examiné M. de Sancerre, je le connoiſſois trop, pour eſpérer d'être heureuſe avec lui, ni par lui.

Pendant que ces idées m'occupoient, muette, interdite, confuſe, mon déſordre & ma rougeur me perdoient dans l'eſprit du maréchal, confirmoient ſon erreur, donnoient de la force aux accuſations de M. de Sancerre; il alloit me retirer ſa tendreſſe, quelle conſolation me reſteroit-il? O mon cher comte! le moment le plus douloureux de la vie eſt celui où l'on regarde autour de ſoi, ſans eſpoir de rencontrer les yeux d'un ami.

Je me taiſois, je ſoupirois, mes larmes couloient abondamment. La prévention du maréchal ferma ſon cœur à la pitié; il exigea la plus prompte obéiſſance, & m'ordonna de nommer le jour où je conſentirois à l'accompagner chez madame de Cézanes. Ah! jamais, jamais, m'écriai-je, ma vie dépendît-elle de cette honteuſe démar-

che, je ne la ferois pas. Ce refus formel m'attira les plus dures épithetes. d'insensée, de visionnaire, de femme traitée glée par une folle passion, qu'un tuteur veu- odieux enlevoit à la société, rendoit in- portable à ses parents, au plus complaisant des maris, j'éprouvai combien la raison & la bonté peuvent être altérées par la colere. Le maréchal sortit furieux de ma chambre: mais revenant sur ses pas, madame, me dit-il, ou vous ouvrirez votre maison à ceux que leur rang & leurs mœurs doivent y admettre, ou vous irez dans un couvent vous livrer en liberté à toutes les extravagantes imaginations dont votre esprit égaré se plaît à se remplir. Je vous donne un mois pour déterminer le choix que vous voudrez faire.

Une querelle si vive, des expressions si peu ménagées, une alternative si choquante, porterent mes chagrins à l'excès, & m'devint la force de les dissimuler. On ne me vit plus qu'abattue & pleurante; je devins incapable de reparoître dans ce monde où l'on vouloit m'engager à vivre. La plus légere marque d'intérêt, une simple question sur le sujet de ma langueur, de ma tristesse, me faisoient répandre des larmes ameres. L'horrible fausseté de M. de Sancerre révoltoit continuellement mon ame. Toujours empressé, toujours caressant en présence du peu de personnes qui nous voyoient ensemble, comment l'auroit-on soupçonné d'être l'auteur de mes peines? Il s'y montroit si sensible! Le dédain & le mépris qu'il

m'inſpiroit, éclatoient dans mes yeux, ſouvent dans mes expreſſions : on commença à dire que je le haïſſois ; on le plaignit, on me blâma ; une ſemblable averſion n'étoit pas naturelle, on en chercha la cauſe ; bientôt on crut ma raiſon altérée ; une triſteſſe ſi profonde, une haine ſi injuſte ne pouvoient naître que de l'égarement de mon eſprit.

Sans conſeils, ſans amis, livrée à mes ſeules réflexions, je voyois écouler le temps fixé pour déclarer mon choix. J'aurois voulu contenter le maréchal, peut-être même M. de Sancerre, par tous les ſacrifices que mon cœur ne ſe ſeroit point reprochés. Je pouvois conſentir à me nuire, à m'affliger ; mais devois-je m'avilir, céder ſur un point où la décence, où l'honneur étoient intéreſſés ? Le couvent dont on me menaçoit, devint inſenſiblement l'objet de mes plus conſolantes penſées. En perdant l'eſpérance du bonheur, on s'attache naturellement à celle du repos : mais cette retraite ne paroîtroit-elle point forcée ? Quoi ! laiſſerois-je penſer que M. de Sancerre me banniſſoit de ſa maiſon ? Peu à peu toutes mes idées ſe tournerent vers Mondelis. Ces lieux, où j'avois paſſé mes premieres années dans une ſi douce tranquillité, ſe peignirent à mon imagination comme le ſéjour de la paix ; je me flattai d'y voir renaître le calme de mon eſprit & l'indifférence de mon cœur. Mon ami, je me trompois ; cette indifférence eſt un bien dont on ne peut jouir deux fois, jamais on ne le recouvre dans toute ſon étendue.

Quand on a aimé, un ſentiment douloureux, inquiet, je ne ſais quel regret ſe mêlent à la certitude de n'aimer plus, & livrent notre ame au danger d'aimer encore.

Uniquement occupée du deſir d'aller à Mendes, d'y fixer ma demeure, j'oſai m'arrêter au ſeul moyen qui pouvoit engager M. de Sancerre à remplir ce deſir ardent; je me crus permis d'employer une fois l'artifice, de faire ſervir la lettre de madame de Cézanes à me tirer de la malheureuſe ſituation où cette femme hardie ſe plaiſoit à me réduire. J'étois bien éloignée de méditer une vengeance baſſe & cruelle; mais mon mari me connoiſſoit-il aſſez pour ne pas me craindre? Peut-être en le menaçant, en me montrant prête à repouſſer l'inſulte, parviendrois-je à m'affranchir de l'oppreſſion & de la tyrannie.

Après une mûre délibération, je lui écrivis, & je renfermai dans ma lettre une copie de celle de madame de Cézanes. Pour ne pas lui laiſſer l'eſpoir de m'obliger par la force à lui remettre cette preuve de leur intelligence, j'allai de grand matin à Treſnel, déterminée à n'en point ſortir ſi la réponſe de M. de Sancerre ne rempliſſoit pas mon attente. Voici ma lettre.

Lettre de madame de Sancerre, à ſon mari.

« L'art & la fineſſe ne guident pas toujours ſûrement, monſieur : votre con-
» duite me l'apprend ; vous riſquez trop en

„ abuſant de ma douceur ; & quand je puis
„ vous nuire, me venger, vous devriez
„ penſer qu'il eſt un point où la généroſité
„ cede à la néceſſité d'une juſte défenſe,
„ un moment où l'on ceſſe de s'immoler
„ ſoi-même à l'intérêt d'un homme capable
„ de jouir des plus grands ſacrifices, ſans
„ les apprécier ni les reconnoître.

„ Vous m'avez ôté le ſeul ami dont la
„ tendreſſe ſoutenoit mon cœur abattu ;
„ vous avez prévenu ſon eſprit ; vous m'avez
„ ravi ſon eſtime, ſa protection ; vous vous
„ êtes flatté qu'il n'écouteroit plus mes
„ plaintes, qu'il ne ſeroit plus ſenſible à mes
„ larmes ; vous vous repoſez ſur vos artifi-
„ ces ; vous ne me craignez point ; vous vou-
„ lez m'aſſujettir à de dures loix, donner
„ à madame de Cézanes le plaiſir cruel de
„ me contempler dans l'humiliation, dans
„ la douleur, dans l'aviliſſement. Votre con-
„ fiance vous trompe. Irritée de ſon impu-
„ dence & de votre hardieſſe, maîtreſſe de
„ ſa réputation & de votre fortune, je puis
„ couvrir cette femme de confuſion, & vous
„ faire perdre le prix que vous attendez
„ d'une longue feinte & de la plus baſſe
„ diſſimulation.

„ Trop vraie pour vous cacher l'extrême
„ mépris que m'inſpire votre caractere, je
„ vais m'exprimer ſans détour. Je ne veux
„ plus vivre avec vous, monſieur ; la fille
„ du comte de Dammartin n'eſt pas née
„ pour être votre eſclave, pour ſe ſoumettre
„ à de lâches complaiſances : jouiſſez des

„ avantanges qui vous firent obtenir de ma-
„ dame de Cézanes *la permiſſion de m'é-*
„ *pouſer* : diſpoſez de ma fortune ; le revenu
„ de Mondelis & la ſomme deſtinée à mes
„ amuſements, ſuffiront à ma dépenſe. Tous
„ mes vœux ſe bornent à paſſer le reſte de
„ mes jours dans ma terre. Si vous me l'ac-
„ cordez, monſieur, j'oublierai qu'un lien
„ fatal nous unit. Sans curioſité, ſans inté-
„ rêt ſur vos démarches, je ſerai à votre
„ égard comme ſi je n'exiſtois plus.

„ Pour donner de la force à ma priere, je
„ joins ici la copie d'une lettre de madame
„ de Cézanes. L'original vous manque, vos
„ recherches peuvent vous en convaincre.
„ Dépoſé par moi-même en des mains ſûres,
„ votre refus, ou votre condeſcendance dé-
„ cideront de l'uſage qu'on en doit faire. Si
„ vous héſitez à remplir mes deſirs, ſi vous
„ n'accordez pas ma demande aujourd'hui,
„ demain M. de Cézanes recevra de ma
„ part cette preuve de la fidélité de ſa fem-
„ me, & le maréchal de Tende ſaura qui de
„ vous ou de moi peut ſe plaindre avec juſtice.

„ Maître d'éviter un éclat ſi fâcheux,
„ vous le ſerez auſſi d'inventer des raiſons
„ plauſibles de mon ſéjour à Mondelis ; un
„ éternel ſilence ſur vous, ſur madame de
„ Cézanes, vous permettra de m'accuſer de
„ la bizarrerie de cette ſéparation ; je vous
„ engage ma foi de ne jamais démentir vos
„ plus fauſſes imputations, en ſuppoſant
„ pourtant qu'elles n'attaqueront point mes
„ mœurs. J'attends votre réponſe, elle ré-

„ glera ma conduite. Je ne ſortirai point de
„ cette maiſon, ſans être inſtruite de vos in-
„ tentions, prête à confirmer mes ordres ſur
„ la lettre de madame de Cézanes, ou à les
„ révoquer ſi ma demande eſt accordée.

„ Pour ne vous laiſſer, monſieur, aucune
„ objection, je vous fais part des meſures
„ que j'ai déja priſes. Dès ce ſoir une con-
„ ſultation ſur le foible état de ma ſanté, me
„ preſcrira d'aller reſpirer mon air natal;
„ madame de Flers quittera Treſnel pour
„ m'accompagner à Mondelis. En vivant
„ ſous les yeux de votre plus proche paren-
„ te, d'une femme reſpectable, chere au
„ maréchal de Tende, diſtinguée de toute
„ votre maiſon, je paroîtrai toujours dépen-
„ dre de vous, monſieur, & mon ſéjour chez
„ moi ſera regardé ſeulement comme la ſuite
„ du dégoût que le monde m'inſpire depuis
„ ſi long-temps. „

Après avoir envoyé cette lettre, mon agitation fut extrême pendant trois heures d'attente. Je commençois à me repentir de cette démarche hardie; des craintes vagues, une triſte inquiétude s'emparoient de mon cœur, troubloient mon imagination, quand on m'apporta ce billet de M. de Sancerre.

" Vous ſerez toujours maîtreſſe de vos dé-
„ marches, madame; vos bontés, vos vertus,
„ l'attachement que vous méritez, mon reſ-
„ pect doivent vous faire tout attendre de
„ ma complaiſance. Déſeſpéré de vous être

„ odieux, affligé du parti que vous prenez, „ je n'oſe m'oppoſer à vos deſirs ; je ne me „ priverois jamais de la douceur de vous „ voir, ſi vous ne m'aſſuriez poſitivement „ que vous ſouhaitez de me quitter. En tout „ temps, madame, en toute occaſion, j'ap- „ prouverai ce que vous jugerez convena- „ ble, ce qui pourra contribuer au repos, à „ l'agrément de votre vie, & vous avez la li- „ berté de ſuivre les arrangements dont vous „ venez de me faire part. „

Ce conſentement ſi deſiré adoucit l'amertume de mes chagrins. Je hâtai les préparatifs de mon voyage ; je regardois mon départ comme la fin de mes peines, d'une paſſion ſi tendre & ſi malheureuſe ; je croyois perdre à Mondelis le ſentiment qui me forçoit à m'y retirer. J'éprouvai dans ma ſolitude, que ſi l'éloignement affoiblit la haine, il rend ſouvent à l'amour toute ſa vivacité.

M. de Sancerre partoit pour ſe rendre à l'armée. Son abſence me permettoit de paſſer pluſieurs mois à Mondelis ſans élever des ſoupçons dans l'eſprit du maréchal de Tende ; rien ne pouvoit lui faire enviſager ce voyage comme le commencement d'une éternelle ſéparation entre ſon neveu & moi ; il en eſpéroit le retour de ma ſanté & le calme de mon eſprit. Je m'abandonnai à la plus vive douleur, en lui diſant adieu ; je ne le verrai plus, me répétois-je en pleurant, je l'embraſſe pour la derniere fois ! L'idée que je lui laiſſois de mon caractere, celle qu'il

en prendroit dans la ſuite, pénétroit mon cœur. Ah! ne me haïſſez pas, mon pere, ne me haïſſez jamais, lui criai-je, en baignant ſes mains de mes larmes, je vous aimerai, je vous reſpecterai toujours! Avec quelle peine je m'en ſéparai! Je ne me rappellerai jamais ſans amertume que j'ai pu l'affliger. Pour éviter à M. de Sancerre de feints regrets & d'inutiles démonſtrations de triſteſſe, je devançai l'heure fixée par moi-même, & partis ſans le voir.

Pendant la route, je conſervai l'eſpérance de me trouver heureuſe en arrivant à Mondelis. Mon attente fut cruellement trompée; ces lieux, ſi chers à mon enfance, n'offrirent à mes regards qu'un vaſte déſert. Ils rappellerent douloureuſement à ma mémoire cette mere ſi tendre, dont les ſoins & les bontés m'en rendoient autrefois le ſéjour ſi agréable. O mon cher comte, que ſa prudence, que ſes conſeils m'euſſent été néceſſaires! Dans une ſituation fâcheuſe, embarraſſante, combien il eſt conſolant de ſuivre les inſpirations d'une amie éclairée, intéreſſée à nous guider ſûrement, à nous faire éviter les écueils que la paſſion nous cache! Quel malheur d'être livrée trop jeune à ſoi-même, de douter, d'héſiter ſans ceſſe, de craindre de s'égarer en ſuivant ſes propres mouvements, d'ignorer s'ils s'élevent de l'orgueil ou d'un ſentiment naturel & raiſonnable! N'oſant conſulter perſonne, n'écoutant que mon cœur, mon reſſentiment, j'avois cru pouvoir m'armer contre Mad. de Sancerre de cette lettre que le

d laiſſa dans mes mains ; en gardant le
:e ſur ſon intrigue, ſur la baſſeſſe de ſon
ière, je croyois remplir à ſon égard tous
engagements. Peut-être lui devois-je da-
ıge. Le lien qui nous uniſſoit, exigeoit
être un entier renoncement à moi-mê-
à mes deſirs, à ma volonté, une ſou-
ın plus aveugle. Peut-être n'étois-je pas
ori de tout reproche; mais, mon ami,
e loi dans la nature, dans la ſimple
é, peut obliger un ſexe à ſupporter, à
mais s'affranchir d'un joug cruel? Eh,
nent & pourquoi la même chaîne s'é-
oit-elle, deviendroit-elle légere pour
quand elle ſe reſſerre & s'appeſantit
l'autre?

termine ici, & ce qui me reſte à vous
eſt peu intéreſſant ; je vous l'écrirai
ant. Adieu.

LETTRE XVII.

reçu vos deux lettres : elles ont diſ-
ion inquiétude. Je ſuis charmée de n'a-
oint bleſſé votre cœur par un récit
e craignois tant de vous faire : mais
aveu, mon cher comte! combien de
ons il éleve dans mon eſprit! Quoi!
ſeté de madame de Cézanes, l'indé-
le ſes penchants vous étoient connues,
ıs l'aimiez? & ſa mort vous arracha
upirs, vous fit répandre des larmes
, & vous m'en parliez avec attendriſ-

ſement, avec douleur? Eh, bon dieu, ſi les pleurs d'un honnête homme honorent la mémoire d'une femme mépriſable, quel prix obtiendra donc la vertu? quel eſpoir la ſoutiendra dans ſes efforts? quels hommages rendra-t-on à la modeſtie, à la candeur? Excepté M. de Sancerre, dont l'intrigue ſe lia pendant votre ſéjour à Malte, vous avez, dites-vous, connu tous les amants *heureux* de madame de Cézanes. Vous fûtes du nombre, ſans doute. Mon ami, je voudrois que vous euſſiez moins regretté cette femme; vous ne deviez pas la pleurer; non, en vérité, vous ne le deviez pas: mais je veux réſiſter au deſir de vous faire une querelle, & continuer ce que vous appellez *mon hiſtoire.*

Je ne vous fatiguerai point du détail de ma vie ſolitaire, ni des perſécutions que j'éprouvai pendant long-temps. Vous le ſavez, le maréchal de Tende, ma ſœur, tous ceux qui s'étoient cru du pouvoir ſur mon eſprit, tenterent vainement de me ramener à Paris. Conſtante dans mes refus, rien ne put vaincre ma réſiſtance. M. de Sancerre affecta la douleur la plus vive, il ſe plaignit par-tout d'être haï d'une femme qu'il adoroit; on partagea ſes chagrins, le maréchal voulut le dédommager d'une union ſi mal aſſortie, par le don de toute ſa fortune. Six mois après lui avoir aſſuré ſon héritage, il mourut, & peut-être ne fut ſincérement regretté que de celle dont la déſobéiſſance excitoit ſa colere & ſa haine.

Comme les événements les plus extraordinaires occupent peu de temps un monde avide de nouveautés, après un an de séjour à Mondelis, je me vis oubliée des parents de M. de Sancerre, abandonnée des miens, & réduite à la seule amitié de madame de Flers. En compatissant aux peines de mon cœur, elle en respecta le secret. Si ma conduite à l'égard de M. de Sancerre ne lui parut pas répondre aux sentiments qu'elle me connoissoit, aussi discrete que sensible, elle ne s'efforça point de pénétrer ce mystere. C'est d'elle que j'appris l'histoire cachée des amours de madame de Cézanes; la comtesse de Flers possédoit un détail fort étendu de ses intrigues. Un de ses neveux, favorisé & trompé par la marquise, s'étoit plu long-temps à suivre ses démarches, à gagner ses femmes, à rechercher l'amitié de ses amants, leur confiance, à s'assurer des lieux où elle se trouvoit avec eux. Spirituel & vindicatif, il avoit rédigé ses observations en un petit mémoire, à dessein d'en répandre des copies parmi ses amis. Madame de Flers le détourna d'une vengeance si noire, & s'empara de l'ouvrage. Vous y étiez nommé, mais on n'y parloit point de M. de Sancerre.

L'uniformité de ma vie, le soin d'embellir ma retraite, le temps, le mépris qu'm'inspiroit le caractere de mon mari, l'éloignement de tous les objets capables de retenir un penchant dont je rougissois, les amusements simples & variés de la cam-

gne, calmoient déja les agitations de mon cœur, quand madame de Martigues vint mêler les charmes de ſon agréable gaïeté, à ces heureux commencements d'une paix ſi vainement recherchée au milieu du monde. Mon ami, croyez-m'en, on n'en goûte à Paris que l'apparence; non, je ne ſuis point ici comme j'étois à Mondelis.

Le comte de Martigues, retiré de la cour & du ſervice, établit alors ſa réſidence à Monfernai, terre contiguë à la mienne. Marié depuis deux mois, il ſe hâtoit de dérober à tous les yeux la jeune & charmante compagne qu'il s'étoit donnée. M. de Méri, oncle de madame de Mirande, & tuteur de mademoiſelle de Marſei, en aſſurant la fortune de ſa pupille, crut aſſurer ſon bonheur. Il venoit de l'unir à l'homme du monde dont le caractere convenoit le moins à l'enjouement & à la vivacité du ſien. Avec des qualités eſtimables, des vertus ſolides, un mérite réel, M. de Martigues ne plaiſoit à perſonne. La gravité de ſa contenance, l'auſtérité de ſes principes, cette juſtice exacte, mais dure, qui traite la clémence de foibleſſe, un air ſombre, un ton impérieux, aſſez d'aigreur dans la diſpute, prévenoient contre lui, & portoient plutôt à l'éviter qu'à l'examiner aſſez pour connoître la bonté de ſon cœur & l'honnêteté de ſes ſentiments.

Vous imaginez combien l'eſprit & le feu de madame de Martigues s'accordoient mal avec le ſérieux de ſon mari. Privée de tous

les amusemens où elle aimoit. entraînée dans le monde, dans les mondains plaisirs, alloit-elle commencer à faire l'expérience de l'inconstance pour de nouvelles chaînes? Le comte de Bienne veut en vain la retirer encore du danger d'un second engagement; l'adresse & un mot le plus souvent semblable à son nom ne l'ôte pas à la légèreté dont on l'accuse. c'est la première expérience, qui la rend si difficile à persuader.

Madame de Martigues, élevée dans la même abbaye où la comtesse de Fiers avoit depuis fait veuvage, vint la voir à Mondelis. elle me croyoit une personne fort extraordinaire, elle fut étonnée de ne trouver en moi qu'une femme triste & triste. Peu à peu nous nous liâmes d'une amitié très-tendre. M. de Martigues me visitoit souvent; quand il faisoit de petits voyages autour de sa demeure, il alloit la comtesse à Mondelis; la mort me toucha, elle arriva deux ans avant celle de M. de Sancerre. Madame de Martigues, riche & libre, courut à Paris. Je n'espérois pas la revoir; mais plus solide en amitié que je ne le pensois, elle reparut bientôt à Mondelis, conduisant avec elle madame de Mirande qu'elle venoit d'enlever du couvent, & vouloit soustraire aux recherches & à l'autorité de M. de Méri. Veuve à dix-huit ans, bornée à un douaire modique & mal assuré, sans autre appui que la tendresse de son oncle, madame de Mirande déja sensible pour Termes, refusoit un riche parti

& s'expoſoit à être déshéritée, par la démarche imprudente que madame de Martigues lui avoit conſeillée.

La ſituation de cette jeune & jolie perſonne la rendoit auſſi intéreſſante, que ſon naturel doux & l'agrément de ſon eſprit prévenoient en ſa faveur. Pupille de ſon oncle, élevée avec elle, madame de Martigues l'aimoit depuis ſon enfance : je me trouvai heureuſe qu'elle eût choiſi Mondelis pour ſervir d'aſyle à ſon amie. Vous ſavez que depuis nous ne nous ſommes jamais ſéparées. Madame de Martigues alloit & venoit ſans ceſſe de Paris à Mondelis : les plaiſirs qu'elle étoit avide de goûter furent ſouvent ſacrifiés à la douceur de nous prouver ſa ſincere amitié ; mais madame de Mirande ne quitta ma retraite qu'avec moi.

Que vous dirai-je encore, mon cher comte? Après la mort de M. de Sancerre vous vîntes à Mondelis ; des arrangements néceſſaires me rappellerent à Paris ; je reparus dans le monde, on ſembla m'y revoir avec plaiſir. Comme je n'avois que vingt-deux ans, madame de Flers conſentit à en paſſer trois avec moi ; depuis ſix mois elle a deſiré de rentrer au couvent, pour s'y livrer toute entiere à de pieux exercices. Vous ſavez avec quel regret je me ſuis ſéparée d'elle ; je la vois ſouvent. Mon ami, le calme de ſon cœur, ſa vie tranquille, excitent quelquefois mon envie ; il eſt des moments où je ſuis prête à tout quitter, à me renfermer avec elle. N'eſt-on pas heureuſe quand on

t paiſible? Vous m'allez dire : eh, ne l'a-s-vous pas *paiſible?* Mais non, non, en vente. Je ne ſais quelle inquietude, quel ennui - - - Adieu ; brûlez tout ce que vous m'avez forcé d'écrire.

LETTRE XVIII.

Paris.

Vous avez reçu la lettre de l'aimable comteſſe de Termes, celle de ſon heureux mari. Madame de Martigues vous conte tous les amuſements, toutes les magnificences de la Fere ; je ne vous dirai donc rien d'une fête ſi long-temps deſirée ; quand vous reviendrez on en parlera ſans doute encore. Le caractere des deux époux m'aſſure qu'ils ſentiront toujours du plaiſir à ſe la rappeller.

Nous arrivâmes chez madame de Comminges ; le marquis de Montalais nous y attendoit. M. de Comminges, venu le premier, trouva plaiſant de ſe cacher, de demander la permiſſion de nous preſenter un provincial, ſon parent, bon homme, un peu épais, même aſſez ennuyeux ; on ſe regardoit, on s'inclinoit de mauvaiſe grace. Madame de Martigues bâilloit deja ; en apperçevant le marquis, elle pouſſa des cris de joie. Le ſouper fut tres-gai ; nous devions nous retirer avant minuit ; trois heures ſonnoient quand on s'avisa de regarder s'il n'étoit pas un peu tard.

La fin de votre derniere lettre pourroit s'interpréter ſinguliérement. J'imagine qu'elle eſt écrite ſans attention & ſans deſſein, cependant plus je la relis... Quelles expreſſions ſont échappées à votre plume! Vous n'en avez pas ſenti la force : il ſeroit ridicule de vous ſuppoſer des idées... Je ne ſais; mais vous m'alarmeriez ſur l'état de mon ame, ſi j'étois moins ſûre... *Troublée*, *agitée!* Eſt-il vrai? Quoi, je vous parois *troublée?* Moi! j'éprouve comme une autre des dégoûts paſſagers, un ennui momentané; cela mérite-t-il *de ſérieuſes réflexions?* Mon ami, je ne veux plus réfléchir; plus on penſe, plus on s'attriſte.

Vos propos m'inquietent : mon ſtyle eſt plus *grave*, mon humeur eſt *changée; l'inégalité de mon eſprit* vous porte à *douter de la paix de mon cœur.* Je vous ai défendu, *poſitivement défendu* de m'interroger ſur *l'objet de ma ſincere eſtime?* Quoi, comment, que voulez-vous me faire entendre? Eh, dans quel temps cette défenſe ſi *poſitive?* Je ne m'en ſouviens point du tout.

Deux lignes après, vous me demandez ce que je penſe de M. de Montalais. Ou vous êtes diſtrait, ou vous ne liſez pas mes lettres : je vous ai dit ſur le marquis tout ce qu'il m'eſt poſſible de vous dire : mes ſentiments à ſon égard ne peuvent varier. Je ne veux point croire cette tournure maligne; je hais la fineſſe, je me reprocherois d'en ſoupçonner un ami.

Madame de Termes eſt accablée de viſi-

tes ; elle envoie à tous moments me prier de paſſer dans ſon appartement ; je vais lui aider à recevoir & à congédier une foule d'importuns. Adieu. Je ſuis un peu fâchée contre vous ; mais je ne vous en aime pas moins.

LETTRE XIX.

ON a raiſon de le penſer, de le dire : oui, madame de Martigues eſt inconſidérée, imprudente ; elle a des idées ſi bizarres, des projets ſi extravagants ! Je ſuis en colere contre elle, contre un autre, contre moi peut-être !

Hier je vais chez madame de Martigues ; je la trouve ſeule. Après un inſtant de converſation, elle me donne un billet de M. de Montalais. Je viens de le recevoir, dit-elle, liſez, & voyez s'il eſt poſſible de s'exprimer mieux. Je le prends, le parcours, l'approuve & le remets ſur la cheminée. Madame de Martigues me regarde fixement. *Cela eſt bien écrit, convenez-en.* Très-bien. *Un ſtyle aiſé. Oui. Je ne ſais quoi de tendre, d'intéreſſant. Je l'interromps, je paſſe à un autre ſujet. Si indifférente, madame !* Et moi de m'étonner. Quoi, à quel propos, que ſignifie... *Vous ne voulez rien voir dans ce billet ? Qu'y verrois-je ? Que le marquis eſt paſſionnément amoureux, & mérite au moins d'être plaint. Amoureux, lui ! Eh, de qui donc ? De vous ſans doute ? Bon ! De madame de Termes ? Point du tout. De mada-*

me de Thémines? *Non.* Ah! c'eſt de madame de Thianges? *Eh non.* De madame de Comminges? *Eh mon dieu, non.*

Laſſe de me tromper, je ceſſe de chercher, j'appelle ſon chien, le careſſe, me mets à jouer avec lui. Elle s'impatiente, murmure, me querelle. *Un homme ſi charmant n'inſpirer rien, pas même de la curioſité! c'eſt porter l'inſenſibilité à un excès condamnable.* Mais, lui dis-je doucement, car elle s'animoit, eſt-il fort important pour votre ami, que je ſois inſtruite des mouvements de ſon cœur? Pourquoi voudrois-je connoître l'objet de ſa tendreſſe? Si c'eſt là ce ſecret caché ſi long-temps... *Vous ne l'avez pas découvert ce ſecret?* Non. *Ah, comme vous mentez!* Y ſongez-vous? *Comment! n'auriez-vous pas lu dans ſon cœur? C'eſt vous qu'il aime.* Moi? *Vous.*

Je ſuis reſtée muette, interdite, confondue de cette confidence bruſque & indiſcrette. J'ai ſenti mon viſage brûler; j'ai baiſſé les yeux; mon cœur palpitoit avec violence; la ſurpriſe & la colere me cauſoient la plus grande agitation... Oui, la colere. J'étois outrée contre madame de Martigues. Pourquoi trahir la confiance de ſon ami? Pourquoi m'embarraſſer par cet imprudent aveu?

Mon ſilence lui a donné de l'humeur; elle a parlé, s'eſt répondu, m'a grondée, eſt revenue à ce ton doux, enfantin, qui lui ſied ſi bien. Prenant mes deux mains dans une des ſiennes, de l'autre me forçant à lever la

tête : *çà, ma chere amie, parlons ſans nous fâcher : la figure de M. de Montalais n'eſt-elle pas charmante?* Je ne dis pas le contraire. *N'a-t-il pas de l'eſprit?* Beaucoup. *Des talents!* Oui. *Des ſentiments nobles, élevés?* Je vous l'accorde. *Une conduite ſage?* On le dit. *Une ſincérité rare?* Je le crois. *Ne jouit-il pas de l'eſtime de tout le monde?* Aſſurément. *De la vôtre?* Je l'avoue. *Eh bien, madame, pourquoi ſa tendreſſe vous offenſeroit-elle? Pourquoi vous refuſeriez-vous l'idée flatteuſe de la partager un jour? de rendre heureux un homme ſi digne de votre cœur, de votre main? Les partis qu'on vous preſſe d'accepter, approchent-ils de celui-là?*

Partager ſa tendreſſe, me ſuis-je écriée! Oubliez-vous qu'il eſt... *Marié, voulez-vous dire? Plaiſant obſtacle que ſa femme!* Comment? *Premiérement on l'a forcé de l'épouſer.* Eſt-ce une raiſon?... *Elle eſt boiteuſe.* Qu'importe? *Aigre, ſavante & ſotte...* Mais... *Laide, tracaſſiere & boudeuſe...* Mais elle eſt... *Ennuyeuſe, mauſſade, une bégueule, avec qui je ſuis brouillée...* Mais elle eſt ſa femme? *Oh comme çà.* Qu'appellez-vous comme çà? *Oui, pour un peu de temps, cela finira.* Quelle idée! *Idée, madame!* reprend-elle gravement; je ne parle point au haſard : cette femme a la manie d'avoir des héritiers, c'eſt en elle une paſſion; elle doit périr au troiſieme, elle en eſt avertie. Le pauvre marquis la conjuroit de ſe conſerver; elle a rejeté ſes prieres, mépriſé la menace. Dans ſix mois nous en ſe-

rons débarraſſées; ſa maigreur eſt extrême, elle touſſe, ne peut ſe ſoutenir; elle mourra, je le ſais, j'en ſuis ſûre; mon médecin me l'a dit, il eſt le ſien; elle n'en reviendra pas, j'en réponds.

Quelle légéreté! quelle inconſéquence! Peut-on être plus étourdie, réfléchir moins, voir plus mal! Elle exigeoit ma parole, une promeſſe poſitive; & ſi madame de Thianges ne fût entrée, nous allions nous quereller. Quoi! ſur la foi du médecin de madame de Martigues, j'accoutumerois mon cœur à s'occuper d'un avenir qui peut-être ne ſera point pour moi? Je promettrois, je m'engagerois? Le malheur d'une femme dont je n'eus jamais à me plaindre, ſeroit le point où mes idées de bonheur ſe réuniroient? Je me croirois injuſte & cruelle, je me mépriſerois, ſi j'étois capable de m'abandonner à des eſpérances que je ne dois ni concevoir, ni nourrir. Adieu, mon ami. Je vous ai répété cette longue & ridicule converſation, au riſque de vous ennuyer; mais en vérité, j'en ai l'eſprit ſi rempli, qu'il m'eût été impoſſible de ſuivre un autre ſujet.

A une heure du matin.

M. de Montalais a ſoupé ici; je l'ai obſervé avec aſſez d'attention: où madame de Martigues prend-elle qu'il eſt amoureux, *paſſionnément amoureux!* Je n'ai point apperçu dans ſes yeux cette langueur qui caractériſe la tendreſſe; j'y ai vu de la vivaci-

té, du feu, de la joie ; cela reſſemble-t-il au ſentiment? Mon ami, l'amour eſt triſte, il ferme notre cœur à tous les plaiſirs qu'il ne donne pas.

LETTRE XX.

QUOI, deux couriers ſans une lettre de vous! Seriez-vous malade, boudez-vous, cherchez-vous à m'inquiéter, me chagrinez-vous auſſi? Eh, mon dieu, que votre abſence eſt longue! qu'elle m'afflige! Vous ne ſavez pas combien je vous ſouhaite, combien mon cœur auroit beſoin de ſe répandre dans le vôtre. Je forme cent projets, j'ai mille fantaiſies : ſouvent je ſuis tentée de quitter Paris ; le monde me laſſe, m'étourdit, & ne m'amuſe point. Je voudrois aller à Mondelis : oui, je le voudrois ; eh, qu'eſt-ce donc qui me retient? Mon voyage paroîtra peut-être extraordinaire dans une ſaiſon aſſez rigoureuſe ; n'importe : je partirai, je crois.

En vérité, mon cher comte, je ſens un deſir preſſant de revoir cette paiſible demeure, de me retrouver au milieu de ces bois dont la ſolitude eſt néceſſaire au repos de mon eſprit. Depuis un peu de temps tout m'importune, je ne goûte plus les amuſements d'une ſociété qui me plaiſoit tant. Ma ſœur recommence à me fatiguer de ſes ennuyeux éloges du marquis de Limeuil; elle le vante, le protege, l'encourage à me perſécuter ; je n'entends parler que d'alliances,

liances, de titres, d'établissements. Madame de Comminges appuie les propositions du comte de Roye ; la maréchale de Termes me fait la cour en faveur du chevalier : une grande fortune éleve bien des projets contre la liberté d'une femme. Madame de Martigues ne me marie-t-elle pas aussi? A la vérité, c'est dans l'éloignement.

Elle devoit bien se taire, ne jamais s'ouvrir avec moi sur cette folle imagination. Je n'ajoute pas une foi entiere à ses discours ; elle peut se tromper, prendre un goût de préférence pour de l'amour, une amitié vive pour de la passion. Non, je ne la crois point, je ne veux pas la croire. Mais pourquoi me parler? L'imprudente! savez-vous bien que depuis ce moment la présence du marquis m'embarrasse, me gêne, me contraint ; je crains de l'entendre, je crains de lui répondre. Madame de Martigues a détruit tout le plaisir que je sentois à le voir. Adieu ; écrivez-moi donc : pouvez-vous négliger la plus tendre de vos amies? & dans quel temps la négligez-vous!

LETTRE XXI.

VOTRE ami vient de dissiper mon inquiétude ; j'ai été charmée d'apprendre qu'un voyage imprévu avoit seul interrompu notre commerce ; je l'ai reçu comme un homme que vous aimez, je le mene ce soir souper chez madame de Martigues.

Je vous demande un conſeil, mon cher comte, & je vous le demande avec deſſein de le ſuivre. Donnez-le-moi dans la ſincérité de votre cœur : il naît un ſcrupule au fond du mien, peut-être s'éleve-t-il de trop de délicateſſe, peut-être eſt-il juſte & raiſonnable ; examinez ma poſition, & déterminez la conduite que je dois tenir.

Me convient-il de recevoir chez moi, de voir aſſidument chez les autres, un homme ſoupçonné d'un ſentiment que les circonſtances rendroient très-offenſant? Le marquis de Montalais a-t-il confié ſon ſecret? l'a-t-on deviné? Si madame de Martigues a pu le pénétrer, les autres ſeront-ils moins clair-voyants? M'aimer! lui! Eh, quel eſpoir me l'attacheroit? Si je continue à vivre dans une ſociété intime avec lui, n'aurai-je rien à me reprocher? Eh, mon dieu! ce qui m'arriva hier, ſemble me prouver le contraire.

J'étois chez madame de Comminges, on annonça la marquiſe de Montalais. En l'entendant nommer, je ſentis une ſecrete émotion ; ſa vue l'augmenta ; je me rappellai les propos de madame de Martigues, mille mouvements confus me troublerent ; il me ſembloit avoir tort avec cette femme, négligée peut-être, & négligée pour moi. En parlant, elle éleva dans mon cœur une tendre compaſſion, un vif intérêt ; je me trouvai portée à la plaindre, à la ſervir, à l'aimer.

Elle n'a rien d'abſolument choquant ; ſon état lui ôte un agrément, celui d'une taille

fine & peut-être gracieuſe. Elle a l'air très-noble, un peu froid; elle n'eſt point décidément laide, un inſtant accoutume à ſa phyſionomie; ſes dents ſont blanches; & quand elle rit, tout ſon viſage s'embellit. Elle dit à madame de Comminges qu'elle ſe ſentoit fort incommodée, qu'elle verroit peu de monde, & ne ſortiroit pas du reſte de l'hiver. Elle me regarda beaucoup, m'adreſſa un compliment flatteur; je ne ſais ſi j'y répondis, je n'étois point à moi-même.

Avec quelle légéreté madame de Martigues parle de cette femme malade & infortunée, oui, infortunée! Elle adore ſon mari, elle n'en eſt point aimée, ſa tendreſſe l'importune peut-être. Elle eſt bien malheureuſe! M. de Montalais la traite avec de grands égards; mais qu'eſt-ce que des égards pour un cœur ſenſible, pour une ame tendre! Mon ami, il eſt bien peu de femmes dont on puiſſe envier le ſort.

Adieu; répondez préciſément & ſans détour au commencement de ma lettre; dites-moi votre avis. J'ai bien envie d'aller à Mondelis; mais quitter tous mes amis! Faut-il ne ſonger qu'à ſoi? ne doit-on rien aux autres?

LETTRE XXII.

UNE confidence, dites-vous? Je vous ai fait une confidence, moi! Eſt-il vrai? Eh, quand donc? Sur quoi donc? Vous l'atten-

diez depuis *long-temps*, vous la defiriez *entiere*, vous me parleriez ſans *détour*, vous *n'oſez* encore *haſarder des conſeils dictés par la plus tendre amitié*; la connoiſſance de mon *heureux naturel* vous raſſure à peine ſur la *délicateſſe du ſujet*, ſur la crainte de montrer un zele qui peut me paroître *officieux*, *indiſcret*. Eh bon dieu, vous m'effrayez! Ce *prenez garde, madame, prenez garde!* m'a cauſé la plus grande terreur. En vérité, le cœur m'a battu, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le précipice où j'étois prête à tomber. Peut-on épouvanter ainſi ſa meilleure amie? & ſe taire enſuite, & terminer une lettre ſi interrompue, ſi ſinguliere, ſi étrange, par des réflexions énigmatiques, par une inutile apologie *du motif qui vous engage, qui vous porte?* ... A quoi vous engage-t-il? Eſt-il raiſonnable de finir ſi bruſquement? Je ne ſaurois vous pardonner ce *reſpect* déplacé, cette plainte *frivole*: pour la premiere fois vous m'avez fait ſentir qu'il vous étoit poſſible de me déſobliger.

PARTIE II.

LETTRE XXIII.

J'AI reçu vos deux lettres enſemble. En les parcourant, mon premier mouvement a été de me fâcher contre vous; je les ai laiſſées, repriſes, rejetées, & puis examinées. En réfléchiſſant ſur vos expreſſions les plus choquantes, j'ai penſé qu'un ami ſi tendre n'avoit pas deſſein de m'affliger, encore moins de m'offenſer. La vérité révolte ſouvent une ame vive, mais elle perſuade toujours un eſprit juſte. J'ai ſuivi votre conſeil; *la ſonde à la main*, je ſuis deſcendue dans le profond ſecret de moi-même, j'ai interrogé mon cœur. Hélas! mon cher comte .... il eſt trop vrai.... Puis-je le redire, l'avouer! mon cœur m'a parlé... il m'a parlé comme vous.

Après avoir refuſé des partis ſi diſtingués, après avoir annoncé tant d'amour pour ma liberté, après avoir réſiſté à des ſoins ſi preſſants, évité des pieges ſi dangereux, j'ai donc trouvé le point fatal où ma raiſon devoit m'abandonner, où mon bonheur devoit ſe détruire, où devoit s'arrêter cette confiance orgueilleuſe que j'oſois mettre dans mes propres forces!

M. de Montalais *me plaît* ou *me plaira*, dites-vous? Ah, que ce doute n'eſt-il encore au fond de mon cœur! M. de Montalais me plaît, je vous l'avoue ſans détour; quand j'ai rougi devant moi, je ne crains pas de rougir devant un autre.

Ma ſituation eſt triſte, elle eſt cruelle! Que puis-je attendre d'une paſſion inutile, d'un penchant condamnable, d'un ſentiment que l'amertume accompagnera ſans ceſſe? Un reproche ſecret, de vains deſirs, de la honte, des remords, peut-être un jour une injuſte jalouſie; voilà les mouvements que l'amour doit naturellement exciter dans le cœur de votre foible amie. Ah, s'il changeoit mon caractere! S'il me conduiſoit à penſer comme madame de Cézanes! Si, mépriſable à mes propres yeux, j'oſois m'égarer, enviſager comme un bien.... Ecartons cette horrible idée.

Il falloit fuir d'abord? Eh mon dieu, je l'ai voulu; mais de légers obſtacles s'oppoſoient à ce deſſein, mille petites bienſéances me retenoient: peut-être me ſuis-je plu à les étendre; peut-être me ſuis-je caché le plaiſir que je ſentois à reſter. *Il falloit éviter le marquis?* Eh, comment l'aurois-je évité? Lié avec toutes mes amies, il me trouvoit chez elles; ſous quel prétexte fermer ma porte à un homme de ce rang, de ce mérite, à un parent ſi proche du comte de Piennes, de madame de Comminges; à l'ami intime de madame de Martigues?

Vous dirai-je tout? de flatteuſes illuſions

ſe ſont mêlées ſouvent au trouble inquiet de mon cœur. Souvent je me ſuis accuſée de trop de ſévérité; mon ame déja ſéduite s'eſt attachée à de nouvelles réflexions; j'ai jeté des regards de complaiſance ſur ceux dont j'étois environnée; j'ai vu que l'amour animoit tout, que tout ſembloit heureux par l'amour! Eh, pourquoi me faire un ſujet d'effroi d'un ſentiment ſi naturel, me demandois-je, d'une paſſion ſi douce? Conduit-elle toujours à l'aviliſſement? Ne peut-on la ſentir ſans s'y livrer avec indécence, ſans paſſer les bornes que l'honneur preſcrit? Une juſte préférence, qu'on accorde à un homme eſtimable, entraîne-t-elle néceſſairement vers cet excès vicieux?.... Dites-moi, mon cher comte, dans une ame comme celle du marquis, croyez-vous qu'il fût impoſſible de trouver cette pureté d'affection, cet amour diſcret, déſintéreſſé?... Ah, n'en raillez pas! je ne ſuis ni folle ni romaneſque. Supposer à un honnête homme ma façon de penſer, de ſentir, eſt-ce aller trop loin? Si vous oſez l'avouer, renoncez donc à la prétendue ſupériorité de votre être.

Il eſt bien ſûr au moins qu'un eſpoir téméraire n'attire pas le marquis près de moi; il ne me confond point avec ces femmes imprudentes.... Hélas! que ſais-je? ma prévention eſt ſon ſeul garant; elle lui prête des qualités, des vertus ... Mais non, ſon ſilence, ſon reſpect, ſa continuelle attention à retenir, à cacher les mouvements de ſon cœur.... Cependant il n'eſt pas libre, il m'aime, il

oſe le dire à madame de Martigues; peut-être avec le temps oſera-t-il davantage; ſes regards trop expreſſifs me parlent déja.... Ah, pourquoi madame de Martigues a-t-elle arraché le voile que j'aimois à laiſſer ſur mes yeux! pourquoi m'a-t-elle dit?... Mon ami, je ſuivrai vos avis. Je dois éviter M. de Montalais, il faut le fuir, il faut partir: ah! oui, il le faut.

Partir! le quitter! ne plus le chercher, n'eſpérer plus de le rencontrer, renoncer à la douceur de le voir, au plaiſir de l'entendre!... Eh, quel ſujet m'a-t-il donné de le craindre, de le fuir? Que m'a-t-il dit? quel eſt ſon crime? Que la raiſon eſt dure! qu'elle eſt impérieuſe & peu forte! Elle conſeille & ne détermine point; elle fixe nos idées ſur de triſtes objets; elle exige le ſacrifice de tout ce qui nous eſt agréable; je la hais, je veux lui céder pourtant. Mon cher comte, je le veux, mais je gémis d'être forcée à le vouloir. Je vois la néceſſité de m'éloigner, & je pleure parce que je la vois abſolue. Ah! l'amour m'avoit cauſé tant de peines, faut-il qu'il *me* faſſe répandre de honteuſes larmes!

Je ſuis foible & malheureuſe, voilà l'aveu que vous deſiriez: il me coûte, il m'humilie; mais je le dois à l'amitié, à l'intérêt vif & ſincere que vous me montrez. Suis-je encore digne de cette eſtime ſi flatteuſe? Oui, car ma premiere lettre ſera datée de Mondidis. Mon eſprit eſt décidé, mon départ réſolu. Je veux tout immoler à mon devoir; *mais* je ne puis promettre de ne point m'affliger.

Mon ami, laiſſez-moi pleurer; point de vos conſolations ſtoïques; contraindre ſon cœur à tous les efforts que l'honneur exige, c'eſt être noble, c'eſt être fort. Mais diſſimuler la douleur où livre trop ſouvent cette contrainte, c'eſt une orgueilleuſe fauſſeté; pour être ſenſible en eſt-on moins généreux? Adieu; aimez-moi, eſtimez-moi toujours.

LETTRE XXIV.

Ne me ſoupçonnez point d'une vile complaiſance pour moi-même, ne m'accuſez pas de foibleſſe; ma ſœur me retient ſeule à Paris, elle eſt malade & fort inquiete; je ne puis l'abandonner dans une ſituation où ma préſence lui eſt agréable, où mes ſoins lui ſont néceſſaires; mon départ dépend à préſent de ſa convaleſcence.

En vérité, mon cher comte, quand je réfléchis ſur la démarche que je vais faire, elle m'étonne, elle m'effraie. Comment la juſtifier aux yeux de mes amis, de ma ſociété, du monde? Si l'on en pénétroit le motif, ſi madame de Martigues devinoit; ſi M. de Montalais penſoit.... Partir au milieu de l'hiver, ſans aucun prétexte apparent, ſans prévenir d'intimes amis ſur ce voyage! M'en aller comme une folle, comme une femme qui ne tient à rien, n'a d'égards pour perſonne! Que diront ma ſœur, ſon mari, mes connoiſſances? Ne pas confier la raiſon d'une conduite ſi extraordinaire

à madame de Termes, à madame de Martigues? Elles me croiront bizarre, capricieuſe, inſenſée. On ſe rappellera ma premiere réputation; on ſe dira, *elle eſt retombée dans ſon ancienne aliénation d'eſprit.* Autrefois j'étois peu ſenſible à l'idée qu'on pouvoit prendre de mon caractere, perſonne ne m'intéreſſoit. Sûre de n'avoir rien à me reprocher, je m'inquiétois peu ſi l'on me jugeoit favorablement. Je n'ai plus cette indifférence, la fauſſe opinion d'un ſeul m'affligeroit, je ne me conſolerois point d'en être moins eſtimée. Eh, mon dieu! que dira t-on? Et Termes, que je viens d'engager à loger chez moi, qu'imaginera-t-il? Quel embarras! Que je ſuis malheureuſe! Riſquer d'offenſer tous mes amis, de les perdre, & pourquoi? Pour *éviter*, pour *fuir*, qui? l'objet des plus tendres affections de mon cœur. Adieu.

LETTRE XXV.

Non, je ne ſuis point partie, mais je partirai, ſoyez-en ſûr. Eh, je ne ſaurois reſter! *Que je vous diſe tout?* Hélas! je vous ai tout dit. Ma poſition eſt la même, ma réſolution ne peut changer; plus j'examine M. de Montalais, plus je ſens la néceſſité de m'éloigner. Je le vois trop, on m'entretient trop de lui. A chaque inſtant on me répete, *il eſt aimable, il eſt charmant, rien ne l'égale!* Je le regarde, je l'écoute, & je

trouve difficile de le louer aſſez pour lui rendre juſtice.

Je paſſe tout le jour auprès de ma ſœur; le ſoir madame de Martigues vient me prendre, elle me contraint de ſouper chez elle, ou chez Comminges; M. de Montalais y eſt aſſidu. Depuis un peu de temps il paroît ſérieux, ſombre même : il ſoupire tout bas, ſa triſteſſe émeut mon cœur : je m'efforce en vain de cacher la mienne; il la voit, elle l'intéreſſe, il ſemble vouloir m'en demander la cauſe; il parle, s'interrompt, baiſſe les yeux, ſe tait : que tous ſes mouvements m'agitent! Pourquoi m'a-t-on appris à les interpréter? Mes ſentiments pouvoient me rendre heureuſe, ſi on ne m'eût jamais inſtruite des ſiens, ſi on n'eût pas élevé dans mon ame cette crainte inquiete de me laiſſer pénétrer. Il eſt tard; je vous écris ſeulement pour vous dire que je ſuis encore à Paris. Je me ſens peſante, accablée, j'ai mal à la tête; je vais eſſayer de trouver un repos dont mon eſprit a beſoin. Je le fatigue ſans ceſſe en cherchant des moyens d'excuſer mon départ, de rendre moins révoltant ce voyage ſi *néceſſaire* & ſi fâcheux. Je n'en apperçois aucun. Cherchez auſſi, mon cher comte; faites-moi part de vos idées, & tâchez de fixer les miennes.

LETTRE XXVI.

OUI, *encore à Paris.* Je ne ſaurois répondre à ce que vous me dites, je ne ſaurois m'en occuper à préſent; une petite aventure me cauſe la plus grande agitation, m'inquiete, m'embarraſſe, trouble toutes mes idées : le croiriez-vous? je ſuis brouillée, oui, preſque brouillée avec M. de Montalais. Dans la diſpoſition actuelle de mon eſprit, je ſerois partie ce matin avec moins de regret. Cet homme ſi *parfait* a de la ſingularité : ſon caractere eſt inconcevable : ſouvent il voit mal : il a des défauts, je crois.

Samedi j'étois chez madame de Comminges : après ſouper on s'aviſa de faire des vers; on les écrivoit ſur des cartes; plus on les trouvoit mauvais, plus on s'en amuſoit. Madame de Martigues les liſoit; & vous ſavez quelle grace elle donne à la moindre plaiſanterie. Le marquis a pris ſa place auprès de moi, Thémines eſt venu lui parler : il s'eſt levé; en écoutant il avoit l'air diſtrait; nos regards ſe ſont rencontrés : jamais les ſiens ne me parurent plus dangereux. Mon dieu, qu'il étoit bien! En l'examinant, je me diſois tous bas : ſes amis ont raiſon, il eſt *charmant*, *rien ne l'égale.*

Thémines l'a laiſſé, il s'eſt aſſis : on liſoit alors. Un trait ſur l'amitié, adreſſé à madame de Termes, lui a fait connoître la carte où je venois d'écrire; il l'a demandée avec vivacité, madame de Martigues la lui

a jetée. Il l'a lue, m'a conſidérée un moment en ſilence, enſuite il a écrit ſur le revers de la carte. Madame de Thémines, debout en ce moment, curieuſe, & preſqu'auſſi étourdie que madame de Martigues, s'eſt adroitement ſaiſie de la carte. Le marquis a pouſſé un cri, s'eſt levé avec précipitation; elle a fui, il l'a ſuivie : tout en courant elle m'a confié ſon larcin. Dépoſitaire infidelle, j'ai caché l'écrit : ſubſtituant une autre carte à la place de celle du marquis, je l'ai brûlée. Il m'a remerciée, madame de Thémines m'a grondée, & puis on n'y a plus penſé.

Rentrée chez moi, mon premier ſoin a été de lire ce que le marquis craignoit de laiſſer voir à madame de Thémines. J'ai trouvé ces vers :

Douce amitié, ſentiment plein d'attraits,
Voilez toujours ma tendreſſe inquiete.
Ah, ſi l'amour, careſſé ſous vos traits,
Faiſoit entendre une voix indiſcrete!
Belle Thémire, attaché ſur tes pas,
Ardent, timide, il veut paroître, héſite;
Il fuit tes yeux, les cherche, les évite!
Eh, que craint-il? tu ne le connois pas.

Vous le voyez, mon cher comte; M. de Montalais eſt dans l'erreur commune. *Tu ne le connois pas!* Il me croit donc inſenſible? Ah, que ne le ſuis-je! Je crains d'avoir élevé d'autres idées dans ſon eſprit : à préſent il penſe peut-être..... Je voudrois avoir été moins curieuſe.

Ce matin, pendant qu'on me coëffoit, j'ai relu ces vers; il m'a pris envie d'en faire. Vîte je quitte ma toilette, renvoie mes femmes, & me voilà devant mon feu, les cheveux épars, une petite table à côté de moi, un gros livre ſur mes genoux, la carte précieuſe ſur le livre; bientôt il eſt couvert de papiers raturés, chiffonnés, déchirés: j'eſſaie ſans ceſſe, je ne ſuis contente de rien; enfin il me vient une idée, je commence à l'exprimer: on m'annonce, qui? M. de Montalais!

Peignez-vous ma ſurpriſe, mon déſordre: je veux tout cacher, je me leve, la table ſe renverſe, le livre m'échappe, la carte vole, tombe, va brûler; je crie, me baiſſe, la reprends au milieu des flammes, & toute noire, à peine éteinte, je la mets dans mon ſein. Le marquis voit mon action, elle l'étonne: je ſuis rouge, embarraſſée; lui, muet, interdit: il me préſente des roſes que madame de Martigues l'a chargé de m'apporter. Je les reçois: il s'aſſied, nous ne ſavons que nous dire. Les lieux communs viennent à notre aide, s'épuiſent, ſe tariſſent; la converſation languit; le marquis rêve, je me tais: il fait deux ou trois queſtions; je dis *oui: non: je ne ſais: croyez-vous?* En parlant il ne me regarde point; ſes yeux ſont fixés ſur ces petits papiers ſemés autour de nous. *Vous étiez occupée, ma[illegible]; il paroît.... J'ai bien mal choiſi l'heure pour voir; je le ſens, je.... je vous gêne; vous gêne aſſurément!*

Il répete encore cette expreſſion, elle me fâche. Je me demande tout bas, à qui croit-il donc que j'écrivois? Eh quoi, une femme accoutumée à paſſer une partie du jour avec lui, pourroit-elle *s'occuper* d'un autre? Dans cet inſtant je lui aurois plutôt pardonné de la vanité que de l'inquiétude : il devoit deviner... Lui! former des doutes, me croire ſenſible, & ne pas voir..... Hélas! il a trop vu peut-être... Cette idée m'eſt inſupportable.

Il s'eſt levé, m'a ſaluée d'un air froid, m'a demandé mes ordres, eſt ſorti bruſquement, même impoliment, ſans s'appercevoir que je le rappellois par une queſtion. Oh! je ſuis bien mécontente de lui, de moi, de tout le monde. Madame de Thémines avoit bien affaire... Mais auſſi quelle ſottiſe à moi de cacher ce que j'écrivois! Auroit-il regardé?... Je ſuis quelquefois bien imbécille!

Mon ami, je ne voudrois pas qu'il joignît au malheur d'aimer ſans eſpérance, le malheur plus grand d'être jaloux, d'aimer avec douleur : il me ſeroit affreux d'exciter dans ſon cœur des mouvements pénibles, cruels, déchirants! Que ne ſuis-je partie! Adieu.

LETTRE XXVII.

FEREZ VOUS toujours la même queſtion? Si je *partirai*, ſi je *ſacrifierai de vaines conſidérations*? Il le faut bien. Je n'ai point

l'art de feindre : j'ai négligé, j'ai dédaigné cet art trop utile dans la ſociété. Mes yeux expriment tous les mouvements de mon cœur, de mon ame : M. de Montalais pénétreroit le ſecret qu'il m'eſt important de lui cacher.

Qu'aura-t-il penſé ce matin de mon embarras? Pourquoi n'ai-je pu parler? Comment va-t-il interpréter mon trouble, ma rougeur, le ſtupide ſilence qu'il m'a été impoſſible de rompre?

Ma ſœur commence à ſe lever. Madame de Thémines étoit chez elle quand j'y ſuis arrivée. J'ai vu entrer le carroſſe de madame du Lugei : le deſir d'éviter cette ennuyeuſe femme, un beau ſoleil, l'air aſſez doux m'ont fait propoſer à madame de Thémines d'aller aux Tuileries. Nous ſommes ſorties par l'appartement de M. de Thoré. En entrant ſur la terraſſe, la premiere perſonne qui s'eſt offerte à mes regards a été le marquis de Montalais. J'ai eu peine de retenir un cri : ſa préſence m'a cauſé autant de ſurpriſe que ſi, après une bien longue abſence, je l'avois rencontré inopinément dans une terre étrangere. Il m'a félicitée ſur la convaleſcence de ma ſœur. Hélas, elle va nous ſéparer pour long-temps, peut-être pour toujours! O mon ami, que cette idée eſt affligeante!

Madame de martigues & madame de Thianges ſont venues, Termes, ſa femme, ſon frere. Je commençois à me raſſurer au [illegible]n de ce petit cercle, quand madame de [illegible]nes s'eſt arrêtée avec madame de

Thianges. Ce n'étoit rien encore ; mais l'inconſidérée, l'étourdie madame de Martigues s'eſt aviſée d'entraîner madame de Termes, de m'en ſéparer, de la mener vîte, vîte, regarder je ne ſais quelle femme, au bas de la terraſſe. Elles ſont deſcendues. Termes a couru ſur leurs pas ; ſon frere, appellé par un vieux parent, n'a pu ſe défendre d'aller lui parler. Je ſuis reſtée ſeule avec le marquis.

Pour augmenter mon chagrin, j'ai apperçu de loin M. de Limeuil ; il accouroit à nous ; par un mouvement habituel, j'ai voulu l'éviter : je me ſuis tournée, & revenant ſur mes pas j'ai marché fort vîte. Que Limeuil eſt à plaindre, s'eſt écrié le marquis ! aimer, déplaire ; & baiſſant les yeux & la voix, on peut être plus à plaindre encore, a-t-il ajouté. Mon cœur s'eſt violemment ému, je n'ai rien dit. Ah ! madame, a-t-il continué, aimer, le dire, faire éclater ſes ſentiments, eſpérer, ſe flatter d'obtenir enfin du retour, c'eſt un ſort bien doux, comparé à celui d'un malheureux qui n'oſe même demander de la pitié, ni former le deſir d'en exciter.

Je ne ſais comment je me rappelle ſes paroles : que j'étois troublée en l'écoutant ! Malgré moi j'ai ralenti ma marche : le marquis a voulu parler encore, le ſon de ſa voix déceloit l'agitation de ſes ſens ; je ne pouvois me ſoutenir, je ne pouvois reſpirer. Madame de Martigues eſt revenue, les autres ſe ſont rapprochés ; je me ſuis plainte du froid, on s'eſt récrié ; je me ſuis obſtinée à trouver l'air glacé, à vouloir me

retirer. Monſieur de Montalais m'a conduite à mon carroſſe; il gardoit le ſilence, mais ſes regards parloient, & j'entendois trop bien leur langage. Il s'eſt profondément incliné, ne m'a rien dit; mais j'ai vu des larmes dans ſes yeux.... Qu'elles m'ont émue! Eh, pourquoi cet aimable Montalais n'eſt-il pas libre? Pourquoi ſuis-je deſtinée au malheur de l'affliger? Hélas! il ſouffre; il ſouffre plus que moi peut-être. Il eſt d'un ſexe ſi ardent, ſi impétueux! On nous accoutume à réprimer nos mouvements: l'habitude de les contraindre, affoiblit leur force... Oh non! En le perdant de vue, j'ai pleuré, j'ai gémi.... On m'interrompt. Adieu.

LETTRE XXVIII.

Eh, mon dieu! que vous êtes preſſant, inquiet, prompt à *craindre*, à *ſoupçonner*, à *prévoir!* Ai-je deſſein de reſter? Eſt-ce ma faute ſi mon départ eſt retardé, différé de peu de jours? Je *groſſis les difficultés?* Mais non, elles naiſſent malgré moi. Il y auroit eu de l'inhumanité à quitter ma ſœur. Ne pas être dure, eſt-ce *ſaiſir des prétextes!* Un *cœur tendre en trouve toujours.* Mon ami, je n'en cherche pas, ſoyez ſûr: mais ce voyage eſt aſſez déplacé; il paroîtra aſſez ridicule, ſans y ajouter des circonſtances propres à le rendre plus étrange encore.

Vos reproches me fâchent; ils me trou-

blent, m'attriſtent : continuez-les pourtant. Ma foibleſſe eſt grande, je l'avoue ; pardonnez-la-moi : qu'elle vous anime, & ne vous révolte pas. Mettez de la douceur, de l'indulgence dans vos conſeils ; ſupportez mes ennuyeux détails, mon indéciſion, mes chagrins, mon humeur ! Suis-je à moi-même ? Ne vous rebutez pas ; ne m'abandonnez point à l'égarement de mon eſprit, à la ſéduction de mes ſens. C'eſt dans l'humiliation, dans la douleur, dans la ſenſible amertume de mon cœur, que je vous crie : aidez-moi, ſoutenez-moi, défendez-moi. Ah ! mon ami, je pleure, je me ſens... Je ne puis écrire... Que ma ſituation eſt fâcheuſe ! ſi paiſible quand vous partîtes, à préſent ſi cruellement agitée ! Eh ! qu'eſt-ce donc que tous les biens de la vie, ſi un ſeul deſir peut nous rendre leur poſſeſſion inutile ? Libre, eſtimée, aimée, riche, maîtreſſe de mes volontés, de ma fortune, l'avenir m'offroit une ſi riante perſpective ! Un ſombre rideau s'eſt baiſſé devant mes yeux ; il me cache tous les avantages de mon état, je vois ſeulement le marquis de Montalais : cet objet fixe mes regards, mes ſouhaits, mes vœux ! Eh, je dois le fuir ! L'eſpace va m'en éloigner, des obſtacles nous ſéparent, une mer agitée ſemble s'élever entre nous. Eh quoi, cet homme aimable eſt *un écueil où je puis échouer* ? Un coup de vent va me ſauver du naufrage ; mais, mon cher comte, il me conduira au port, bien fatiguée de l'orage. Adieu. Que vous ai-je écrit ? Je n'en ſais rien.

LETTRE XXIX.

Mes ordres ſont donnés, mes relais diſpoſés; je pars lundi. Voilà ma réponſe à vos vives, à vos raiſonnables exhortations; mais ne prenez point une fauſſe idée du cœur de votre amie. Non, mon cher comte, non, je ne recouvrerai pas à Mondelis la paix que vous m'y promettez. Ah! je ne deſire point de la recouvrer. Je fuis le danger de laiſſer appercevoir un penchant trop tendre; mais j'emporte le trait dont mon ame eſt bleſſée; je ne veux pas, je ne voudrai jamais l'en arracher. Au milieu de ma ſolitude, je me livrerai ſans rougir à mes ſentiments; en ceſſant de les craindre, je ceſſerai de les combattre. L'idée de M. de Montalais, à préſent ſi inquiétante, qui éleve des mouvements ſi tumultueux dans mon cœur, n'y excitera plus que de douces émotions: j'oſerai me dire, il m'aime; j'oſerai me dire, je l'aime: il ſera toujours préſent à ma penſée. Qui, moi, *j'éloignerois ſon ſouvenir!* Pourquoi dites-vous que je l'oublierai? Pourquoi paroiſſez-vous le ſouhaiter?

Ne prenez point ce ton rigide, n'empruntez jamais le langage de madame du Lugei. Mon ami, l'auſtérité eſt le faſte de la vertu. Indulgents pour les autres, ſachons l'être pour nous-mêmes. Attachée à mes devoirs, je veux les remplir ſans m'impoſer des loix plus ſéveres: étendre trop

un lien, c'eſt riſquer de le rompre Eh! pourquoi ne me pardonnerois-je pas une foibleſſe qui ne nuit à perſonne?

Je ne puis vous rien dire ſur madame de Valencé; je ne l'ai pas vue, & je voudrois bien ne pas la voir. J'eſpere pourtant qu'elle ne me parlera pas de ſon neveu. Je vous écrirai bientôt de Mondelis... De Mondelis! Hélas! j'y vais donc? Il eſt donc vrai que je pars? Ah! vous n'attendrez pas mes lettres, craignez d'en être accablé. Combien je vous répéterai les mêmes expreſſions! Quel ſoulagement pour mon cœur de s'épancher dans le vôtre! Mais ne me querellez point, traitez-moi avec douceur. En m'arrachant mon ſecret, vous avez contracté l'obligation d'être patient: ſongez que je ſuis triſte, que je me trouve très-malheureuſe: Vous me devez des égards, de la complaiſance; traitez-moi comme un enfant: Sa demande eſt injuſte, on le ſait; mais, ſenſible à ſes pleurs, on le flatte, on l'appaiſe après l'avoir grondé, on lui donne un peu de ce qu'il vouloit tout entier.

Eh, mon dieu! que vais-je faire à Mondelis? Vous écrire, pleurer, rêver, m'affliger: voilà les occupations que va m'offrir cette retraite *paiſible* où vous me deſirez, où la raiſon me conduit, où le regret & la douleur m'attendent. Adieu. Je fais un effort pénible; laiſſez-moi le ſentir, le dire: eſt-ce le temps d'exiger que je m'en applaudiſſe?

LETTRE XXX.

ECOUTEZ-MOI, ne vous emportez point, je ne ſuis pas partie ; mais ſi l'apparence eſt contre moi, je puis aiſément me juſtifier ; l'oncle de madame de Termes mourut ſubitement hier. Elle étoit chez lui, il s'entretenoit avec elle ; il lui tend la main, baiſſe la tête, expire à l'inſtant. On ne peut être ni plus affligée, ni plus effrayée de ce terrible événement. M'eſt-il poſſible de la quitter, quand elle pleure, gémit, s'enferme, voit ſeulement madame de Martigues & moi? Ne lui dois-je pas de la conſolation? Eſt-ce le temps de m'éloigner? Mon cher comte, traiterez-vous de *prétextes* mes égards pour une amie ſi chere?

Termes eſt fort touché de ce funeſte accident. Il eſtimoit, il aimoit cet honnête, ce vénérable vieillard; il lui montroit la tendreſſe d'un proche parent, ſe faiſoit un devoir de l'accompagner par-tout, s'honoroit de l'alliance d'un homme vertueux.

Vous ſavez combien le comte de Termes a de droiture dans le cœur & de juſteſſe dans l'eſprit : il ne tira jamais vanité de deſcendre d'une longue ſuite d'aïeux ; je l'ai ſouvent entendu ſouhaiter que la nobleſſe ne tînt pas à la naiſſance, qu'elle fût le prix des actions. En ſuppoſant cette loi établie, que de titres honoreroient le tombeau de M. de Méri! Que de familles relevées par

ſes dons, entretenus par ſes bienfaits, enrichiroient ſon écuſſon des marques de leur reconnoiſſance ! Eh, qu'importe à ceux dont il faiſoit le bonheur, dont les larmes, dont les tendres bénédictions, dont les cris douloureux retentiſſent autour de ſon cercueil ; que leur importe, ſi ſes peres s'occupoient paiſiblement du ſoin de procurer l'abondance à leur patrie, d'y amener les richeſſes des autres contrées, ou s'ils portoient en troupe le ravage & la mort ſur leurs pas ? Nous avons de ridicules préjugés, nous les connoiſſons, la raiſon les condamne, les rejette ; l'habitude & l'orgueil les entretiennent & les rendront toujours dominants.

Je me ſuis échappée un inſtant pour vous écrire, je retourne auprès de madame de Termes. Oh, mon ami, qu'elle eſt heureuſe madame de Termes ! Elle aime, elle eſt aimée, elle le dit. Elle pleure, en ce moment ; mais une main chérie eſſuie ſes larmes, un cœur tout à elle partage ſa douleur. Elle paſſera, cette douleur, le temps en effacera les traces, le plaiſir renaîtra dans l'ame ſenſible de mon amie. Et moi, mon cher comte, j'irai à Mondelis ; j'y pleurerai ſeule, perſonne ne s'appercevra peut-être de mon abſence. M. de Montalais m'oubliera peut-être... Eh, pourquoi ne m'oublieroit-il pas ?

J'ai vu madame de Valancé, elle m'a préſenté ſon neveu ; hier ils ſouperent tous deux ici. Le jeune comte eſt d'une figure agréable, je lui crois beaucoup de douceur dans le caractere. Votre amie n'eſt pas prudente,

elle tint des propos un peu légers & très-propres à perſuader que j'approuvois ſes projets. M. de Montalais aſſis près d'elle, lui parla deux ou trois fois aſſez bas; j'ignore ce qu'ils ſe diſoient, mais il fut triſte tout le ſoir. Adieu, mon cher comte; aimez-moi toujours.

LETTRE XXXI.

Toujours Paris.

CETTE date vous révolte, ſans doute; mais que puis-je faire? Un mauvais génie s'oppoſe à mes deſſeins, renverſe mes projets. Rien ne me retenoit plus, je partois; l'obſtacle le moins prévu m'arrête, me fixe à Paris; mon voyage devient impoſſible; d'un mois, de deux peut-être, il n'y faut pas ſonger. Après tout, c'eſt tant mieux; la ſaiſon s'avancera, & mon départ ſera moins étrange à l'approche du printemps qu'au milieu de février.

Occupée de ce cruel départ, ſeule hier avec madame de Termes, prête à la quitter & pour ſi long-temps, mon cœur s'eſt ému: un mouvement triſte & tendre m'a fait jeter mes bras autour d'elle; je l'ai preſſée contre mon ſein, j'allois lui parler, lui confier mes ſentiments, mes craintes, lui ouvrir mon ame toute entiere; le comte de Piennes arrive, ouvre bruſquement la porte, entre comme un fou: félicitez-moi, mes charmantes amies, félicitez-moi, s'écrie-t-il; madame de Martigues

tigues veut bien, elle conſent, elle daigne... Oh! pouvois-je trop acheter le plaiſir que je ſens? ... Je l'épouſe; je ſuis le plus heureux des hommes!

Madame de Termes s'étonne, leve les mains, l'oblige à répéter ce qu'il vient de dire. Je lui demande s'il ne ſe trompe point. Il nous montre le portrait de madame de Martigues : voilà, dit-il, le gage précieux de notre prochaine union. Ah, j'étois bien éloigné hier d'eſpérer ce bonheur! Non, elle n'eſt point légere, elle n'eſt point inſenſible, comme on a l'injuſtice de le croire; elle eſt capable de tendreſſe, de bonté, de condeſcendance. Eh bien, elle m'éprouvoit; n'avoit-elle pas raiſon? Eſt-ce que je la mérite? Ne me fait-elle pas grace en ſe donnant à moi? Quoi, je l'obtiens; elle ſe donne à moi; elle, madame de Martigues! Oh, mes belles, mes cheres amies, partagez ma joie, mon cœur la contient à peine, je ne puis reſpirer!

Il s'aſſied, ſe leve, baiſe ce portrait, nous embraſſe, marche, s'arrête, ſe jette ſur un ſiege; il ne ſait ce qu'il dit, ce qu'il fait; il eſt tranſporté. Vous n'avez jamais vu une paſſion ſi vive, ſi folle, & pourtant ſi naturelle, ſi vraie, ſi touchante. Il eſt d'heureux moments dans la vie, ils nous développent rapidement tout l'avantage de notre ſenſibilité. Ah! la froide, la réfléchiſſante raiſon amene-t-elle jamais ces moments délicieux?

Madame de Martigues eſt arrivée, plus

jolie, plus gaie, plus charmante que je ne puis vous la peindre. *Vous a-t-il dit? Savez-vous? Je ſuis bonne, n'eſt-ce pas?* Madame de Termes & moi nous l'avons fort applaudie, fort careſſée; le comte exprimoit ſa reconnoiſſance par des larmes, par des cris de joie: elle lui a confirmé ſa promeſſe, & nous a priſes à témoins de ſes engagements. M. de Montalais a la gloire d'avoir enfin déterminé l'eſprit le plus indécis ſur ce ſeul objet; c'eſt à ſes vives ſollicitations que le comte devra ſon bonheur. Le temps en eſt fixé au dix du mois prochain; c'eſt un parti pris, irrévocablement décidé. Madame de Martigues ſera comteſſe de Piennes.

Je me ſuis hâtée de vous apprendre cette nouvelle, elle doit excuſer à vos yeux un retard que la bienſéance exige. Adieu, mon cher comte; je ſuis un peu moins ſombre, un peu moins accablée ce matin; c'eſt un grand bonheur de s'intéreſſer vivement à ſes amis; les événements qui les touchent, partagent notre ſenſibilité. Si ces événements ſont heureux, ils nous font appercevoir que notre cœur abattu par la triſteſſe, peut encore ſe ranimer & s'ouvrir aux doux tranſports de la joie.

LETTRE XXXII.

VOTRE lettre ſeroit très-propre à m'inquiéter, ſi je n'avois pas des raiſons de me raſſurer. Tant que je ſuis à Paris vous me

voyez, dites-vous, *ſuſpendue par un cheveu à cent pieds d'élévation*; un ſouffle *peut me précipiter.* Quelle idée! *Un regard, un ſoupir, mon embarras, mon ſilence même, me trahiront.* Perdez cette crainte : ah, la mienne eſt bien diminuée! M. de Montalais me montre à préſent beaucoup de froideur... De la froideur? Non, ce n'en eſt pas; c'eſt de l'humeur, du chagrin, une ſorte de dépit: ſes diſcours ont le ton du reproche, de la plainte; il m'obſerve ſoigneuſement, il ſuit mes regards, répete mes expreſſions; il paroît perſuadé qu'elles renferment un ſens caché; en nous voyant enſemble, on diroit que, liés intimement autrefois, un des deux a donné à l'autre un ſujet de défiance ou de mécontentement. Notre commerce eſt fort extraordinaire, je vous l'aſſure; un peu moins de contrainte le rendroit fâcheux peut-être : ſi nous n'étions pas mutuellement en garde contre nos mouvements, nous nous querellerions, je crois.

Un billet de madame de Comminges m'apprend à l'inſtant que la marquiſe de Montalais eſt dans la plus grande affliction. Elle vient de perdre ſon fils, âgé de cinq ans, enfant aimable & précieux; ſa vie aſſuroit la fortune de ſon pere. Ainſi, de ces trois héritiers que madame de Martigues reprochoit à cette pauvre marquiſe, il reſte uniquement celui dont la naiſſance peut lui devenir ſi funeſte.

Mon ami, ſavez-vous bien que nous ſommes trop légers, trop portés à rire de tout?

Le tour badin de nos conversations est souvent cruel, il nous accoutume à jeter du ridicule sur les objets les moins susceptibles d'une maligne observation. Madame de Montalais expose sa vie pour donner des héritiers à son mari ; madame de Martigues trouve cela *très-plaisant*, s'égaie sur le sacrifice, & ne songe pas à l'intention. Cependant la marquise est une femme sensible & généreuse ; elle s'immole courageusement aux avantages d'un homme qui lui est cher. Si elle mouroit à présent, de tant de riches possessions, il resteroit seulement au marquis une terre de douze mille livres de rente. Son pere, en le forçant à se marier, fit trop peu d'attention aux articles, & les laissa diriger à un tuteur adroit, qui entre ses deux pupilles favorisoit le comte de Roye ; au défaut d'enfants, il rentre dans tous les biens de sa cousine.

Je m'applaudis en vérité de ma résistance : si j'avois écouté madame de Comminges, madame de Thianges, vous & tant d'autres, je serois depuis deux ans comtesse de Roye ; j'aurois le sensible déplaisir de penser que je pourrois un jour profiter du malheur de M. de Montalais. Ah, ce seroit pour moi la plus triste perspective ! La seule douceur de ma vie est d'être libre. Ne vous trompez pas à cette expression, croyez-la simple, gardez-vous d'étendre mes idées ; mon imagination ne s'égare point : me permettrois-je des souhaits cruels ! Non, mon cher comte, ma foiblesse n'altérera jamais mes principes. Je

deſire que madame de Montalais vive; qu'elle ſoit heureuſe. Ah, bon dieu! je me mépriſerois, ſi je ne le ſouhaitois pas ſincérement. Adieu.

P. S. Le jeune Valancé n'a point réuſſi chez madame de Martigues; on l'a trouvé froid & grave : ſa tante déplaît beaucoup à M. de Montalais, & le comte de Piennes ne peut la ſupporter; elle eſt actuellement très-ſûre que je ne ſerai jamais ſa niece.

LETTRE XXXIII.

VOTRE lettre m'a fort attendrie; je l'ai lue pluſieurs fois, je me ſuis répété avec plaiſir vos flatteuſes expreſſions : j'aime à vous voir bien penſer de votre amie, à vous entendre me dire, *je ne vous ſoupçonne point de foibleſſe, mes conſeils tendoient ſeulement à vous faire éviter des combats pénibles.* Eh bien, mon cher comte, votre bonne opinion m'encourage, & votre confiance ranime la mienne. Oui, vous avez raiſon, je ſuis *ſenſible*, mais je ne ſuis pas *foible;* j'oſe l'eſpérer, *je ne ſerai jamais imprudente.*

Quand la bienſéance & l'amitié ne m'obligeroient point à reſter, à ne pas quitter madame de Martigues, mon voyage ſeroit inutile à préſent. Je voulois m'éloigner de M. de Montalais : hélas! il s'éloigne lui-même. La marquiſe s'eſt perſuadée que l'air de Paris lui faiſoit mal; elle attribue à ſon

épaiſſeur l'oppreſſion dont elle ſe plaint ſans ceſſe. Son état ne lui permet pas de s'expoſer à la fatigue d'une longue route ; & comme elle ne peut aller dans ſes terres, le comte de Roye lui prête celle qu'il vient d'acheter un peu au deſſus de Corbeil. Elle part demain, ſon mari la ſuit, il reſtera à la campagne tout le temps qu'elle y voudra demeurer.

Il m'a cauſé ce matin le plus grand embarras en prenant congé de moi. Il m'a paru triſte, inquiet, abattu ; j'étois troublée, émue, chagrine ; je laiſſois parler madame de Termes, je ne trouvois rien à dire : ſa ſituation m'afflige, elle eſt fâcheuſe ; il vient de perdre un enfant chéri ; & quand ſes amis s'empreſſent à le conſoler, quand leurs ſoins pourroient adoucir ſa douleur, on l'entraîne à la campagne, on l'arrache à toutes les diſſipations... Mais la pauvre marquiſe eſt triſte, elle eſt malade, il lui montre une tendre compaſſion, il ſuit un devoir indiſpenſable. Je l'approuve, je l'admire, je le plains... Ah, pourquoi, pourquoi cet aimable Montalais a-t-il des peines, des chagrins? Pourquoi n'eſt-il pas heureux? Il eſt ſi digne de l'être!

En commençant à écrire, je voulois répondre à tous les articles de votre lettre, à toutes vos obligeantes aſſurances d'eſtime, d'amitié ; mais je ne me ſens pas bien. Ma tête eſt brûlante ; depuis pluſieurs jours une extrême peſanteur m'accable ; toujours aſſoupie, je ne ſaurois dormir, j'ai peine à

tenir ma plume : eh, mon dieu, qu'ai-je donc? La ſaiſon peut-être, cet adieu qui m'a touchée... Je m'interromps... Je vous laiſſe. Si je ſuis mieux dans une heure, j'acheverai ma lettre.

LETTRE XXXIV.

De madame de Termes au même.

QUE je ſuis affligée, monſieur, de ne pouvoir vous tirer de l'inquiétude où vous jette le ſilence de madame de Sancerre, ſans vous faire partager mes vives alarmes! Hélas, notre charmante amie eſt malade, bien malade! Elle eſt en danger : depuis dix jours une fievre continue, de longs redoublements, une extrême foibleſſe dès qu'ils ceſſent, font trembler pour une vie ſi chere. Madame de Martigues & moi, nous ne quittons pas ſa chambre : nous paſſons les jours & les nuits auprès de la douce, de l'intéreſſante malade ; nous ne nous diſons rien, nous craignons de nous communiquer nos idées; nous nous embraſſons, nous mêlons nos ſoupirs & nos larmes... Ah! que deviendrois-je, ſi je perdois ma tendre, ma ſolide amie, ma reſpectable compagne? Que deviendroient tous ceux qui lui ſont ſi véritablement attachés? Madame de Sancerre emporteroit l'éternel regret de ſes amis; leur joie & leur bonheur s'anéantiroient avec elle.

Pardonnez-moi, monſieur, ſi je fais paſſer

dans votre cœur une partie de l'amertume dont le mien eſt pénétré. J'aurai ſoin de l'adoucir, ſi le ciel exauce mes vœux les plus ardents.

LETTRE XXXV.

De madame de Termes au même.

Vous n'avez pas encore reçu ma lettre: la vôtre déchire mon cœur. Hélas! monſieur, *vous tirer de peine*, je ne le puis; je n'ai pas le bonheur de le pouvoir. On m'aſſure que, ſi le quinzieme jour ſe paſſe ſans redoublement, nous n'aurons plus rien à craindre. Ce jour ne commence que demain à ſept heures du ſoir; malheureuſement le courier part le matin, il ne vous portera point la nouvelle conſolante qu'il me ſeroit ſi doux de vous apprendre.

M. de Termes me proteſte, me jure que cette cruelle fievre eſt ſans malignité; les médecins le diſent auſſi; mais on me trompe peut-être. Ah! madame de Sancerre eſt bien mal; ſa mere eſt morte d'une maladie toute ſemblable. Son tranſport m'inquiete, il la fait errer ſur un ſeul objet; elle parle ſans ceſſe de départ, de relais, de ſa terre de Mondelis; elle me dit adieu; mon cœur ſe briſe en l'écoutant. Eh! pourquoi l'eſprit de ma pauvre amie eſt-il frappé de ces idées? Pourquoi parler de départ, me répéter de triſtes adieux? Ne ſeroit-ce point un

préſage ?.. Que le ciel détourne de moi, rende vain ce funeſte preſſentiment! On eſt bien foible quand on craint. Comme la douleur abat, rend crédule! Quelquefois j'adopte les ſiniſtres augures de ſes femmes & des miennes; je penſe que les approches de la mort lui inſpirent ces étranges diſcours... Ah, mon dieu !... Mais M. de Termes me raſſure un peu; il vous conjure de ne pas vous effrayer, d'être plus raiſonnable que moi, de vous livrer à l'eſpérance. Je ſouhaite, monſieur, que vous le puiſſiez.

LETTRE XXXVI.

De madame de Termes au même.

Le jour fatal eſt paſſé, graces au ciel, il eſt heureuſement paſſé; madame de Sancerre n'a point eu de redoublement hier, la fievre s'eſt ralentie pendant la nuit; cinq heures d'un ſommeil paiſible & rafraîchiſſant font renaître nos eſpérances. Son médecin vient de nous aſſurer, d'un air riant, que nous pouvons nous y abandonner; il répond ſur ſa tête, d'une prochaine convaleſcence. Soyez tranquille, monſieur; la plus douce, la plus aimable, la plus aimée de toutes les femmes vivra; elle vivra pour répandre autour d'elle la conſolation & la joie.

Toute la maiſon eſt dans une ſorte d'ivreſſe; ſes femmes, les miennes, celles de

madame de Martigues, ſes gens, les nôtres, juſqu'aux moindres valets, paroiſſent tranſportés de plaiſir. Ils pleurent, rient, s'embraſſent, ſe parlent & ne s'entendent point. Ils ont entouré le médecin; ils baiſoient ſes mains, ſon habit; ils l'ont preſque porté dans ſa voiture, en le comblant de bénédictions, en le nommant un ange. Eh, bon dieu! s'eſt écrié l'honnête vieillard, voilà une dame bien aimée! Eſt-elle donc auſſi bienfaiſante qu'elle eſt belle? Adieu, monſieur: raſſurez-vous, ceſſez de craindre; madame de Sancerre eſt mieux, elle eſt beaucoup mieux. Le premier courier vous portera la nouvelle de ſa convaleſcence.

LETTRE XXXVII.

De madame de Martigues au même.

Eh paix, taiſez-vous. Avec vos triſtes expreſſions voulez-vous ramener ici la crainte & la douleur? Le ciel nous préſerve de douter de l'état de madame de Sancerre! Elle eſt bien, très-bien, vous dit-on; il ſera difficile de vous le perſuader. *Tendre & mélancolique*, un peu ſombre, un peu taciturne, vous aimez à vous affliger; & quand un nuage bien noir a fixé vos regards, vous le voyez encore long-temps après qu'il eſt effacé.

...te malade va ſe lever tout-... *le ſe ménage! qu'elle prenne*

garde! Oh, vraiment, on a beſoin de vos avis. Vous vous croyez une tête ſupérieure, un eſprit fort prévoyant. Eſt-ce que je ne ſuis pas auprès de madame de Sancerre? Je voudrois voir ſuivre d'autres ordres que les miens dans cette chambre! Demandez à madame de Termes ſi je ſuis une garde attentive, j'ajoute *& prudente;* ce qu'elle oublieroit peut-être de vous dire.

Le comte de Piennes m'a montré votre lettre; il eſt charmé de votre amitié & de vos félicitations. Eh mais, rien n'eſt plus ſingulier! Tout Paris dit que je l'épouſe; on le dit en Bretagne, je l'ai dit la premiere: cependant je ne m'accoutume point à entendre répéter cette nouvelle; ſouvent je ſuis tentée de parier qu'elle n'eſt pas vraie.

Pendant que vous êtes tout chagrin, faites-moi vîte un compliment de condoléance. *Sur quoi?* Sur mon mariage apparemment: eh, pourquoi non? Se marier, cela eſt ſi ſérieux, ſi triſte! On m'a tant tourmentée, tant excédée! Je ſuis ſi bonne, ſi complaiſante!.... Eſt-ce que vous ne mourez pas de vapeurs à Rennes? Eſt-ce que vous ne reviendrez jamais? Bon jour, mon pauvre comte; vous me faites une grande pitié. Etre en province, plaider, vivre en famille, cela eſt bien ennuyeux, n'eſt-ce pas?

De madame de Termes.

Madame de Martigues a raiſon de vanter ſes ſoins; jamais il n'en fut de plus aſſi-

dus, de plus tendres; on ne fait pas com-
bien ſon ame eſt ſenſible; malgré la légéreté
de ſon eſprit, elle eſt capable d'un attache-
ment ſolide, d'une amitié vi[illegible] conſtan-
te. Les ſentiments qu'elle a m[illegible]és dans
cette triſte occaſion, me la rendent plus chere
encore. Elle a déja repris ſon enjo[illegible]ent;
ſes yeux remplis de gaieté n'offrent plus de
traces des larmes qu'ils ont verſées. Le re-
proche qu'elle vous fait me conviendroit
ſez; je frémis, en ſongeant à l'état où j'
vu madame de Sancerre. Ah, monſieur, j'y
penſerai long-temps! J'ai beſoin de toute la
folie de madame de Martigues, pour ne pas
m'abandonner aux plus ſombres réflexions.

Ceſſez abſolument de vous inquiéter: ma-
dame de Sancerre eſt ſans fievre; ſa foi-
bleſſe eſt extrême, mais elle n'alarme point;
au contraire, elle raſſure entiérement; dès
que votre amie pourra ſoutenir la fatigue d'é-
crire, vous verrez cette ligne de ſa main,
néceſſaire *à vos yeux & à votre cœur.*

N'écoutez point madame de Martigues;
elle ſe marie, rien n'eſt plus certain. La ma-
ladie de madame de Sancerre a doublement
intéreſſé le comte de Piennes, elle a ſeule
retardé ſon bonheur. Ce mariage ſi deſiré ſe
fera le mois prochain, les articles ſont dreſ-
ſés. Si madame de Martigues parioit contre
la nouvelle, elle perdroit aſſurément. Adieu,
monſieur; ſoyez tout-à-fait tranquille; ma-
dame de Sancerre *vous en prie.*

LETTRE XXXVIII.

De madame de Sancerre au même.

MADAME de Termes m'a lu toutes vos lettres. Je ne doutois pas de votre amitié, mon cher comte; mais ces preuves indirectes d'un attachement ſi vif, ſi tendre, m'ont pénétrée; elles ont excité mes larmes; j'ai ſenti de la triſteſſe & du plaiſir en me répétant vos expreſſions. Pourquoi madame de Termes vous a-t-elle donné ce chagrin? pourquoi vous dire que j'étois en danger? Mais il ſeroit bien mal à moi de me plaindre d'elle. O mes deux aimables amies! comment reconnoîtrai-je tant de ſoins, d'empreſſements, de bontés? Ah! l'amitié n'eſt point un vain nom; ce ſentiment exiſte, il eſt la gloire & le bonheur de l'humanité. Ma vie importe-t-elle à la félicité de tant d'êtres indépendants de moi? Quel intérêt mes les attache, les fait craindre de me perdre? Mon ami, j'ai deſiré de vivre, j'ai ſenti de la douceur à renaître, à me ranimer; il faut être aimée, il faut ſe voir prête à exciter de douloureux regrets, pour goûter le plaiſir de ſe dire: je reſpire, je ſuis.

Eh, mon dieu! j'ai retardé le mariage du pauvre comte de Piennes; j'ai dérangé, affligé toute cette ſenſible ſociété; les plus ſimples amuſements en ont été bannis. Hélas! j'étois bien ingrate quand je voulois m'en

ſéparer, aller à Mondelis, tout immoler à ma propre tranquillité. Ne parlons plus de ce voyage, non, n'en parlons jamais.

Je ne puis écrire long-temps, ma main ſe laſſe & mes yeux ſe fatiguent. J'ai peu d'idées, peu de mémoire; un nuage épais ſemble me cacher une partie des objets. M. de Montalais eſt toujours à la campagne; il a eu, dit-on, bien du chagrin, il eſt encore fort triſte. Hélas! je le plains, je partage ſes peines; il a perdu ſon fils, s'il perdoit ſa femme!... Il ne la perdra pas, je l'eſpere, je le ſouhaite; je me ſouviens toujours que je dois le ſouhaiter. Adieu, mon cher comte, recevez mes remerciements & les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon amitié.

LETTRE XXXIX.

Vos réflexions ſur l'humeur de madame de Martigues ſont un peu trop ſéveres: eh, pourquoi doutez-vous de ſes réſolutions? Elle a pris cette fois des engagements trop forts; comment les romproit-elle? Son portrait donné, ſes intentions annoncées, un contrat prêt à ſigner.... Eh, vous n'y ſongez pas! Son billet ne ſignifie rien, c'eſt un badinage. Le comte de Piennes frémiroit, s'il liſoit cet endroit de votre lettre; il lui donneroit une véritable alarme. Madame de Thianges ne quitte plus madame de Martigues, le nom de

ſœur leur eſt déja familier; tout ſe prépare, tout s'arrange; mille ouvriers ſont en œuvre, & rien n'annonce un changement, il eſt même impoſſible d'en prévoir aucun.

On m'a permis d'abandonner un ennuyeux régime. Le plus beau temps du monde m'invite à me promener; l'air me fait du bien; mes idées deviennent plus diſtinctes : eſt-ce un avantage? je ne ſais. Il eſt une ſorte de ſtupidité douce, paiſible; elle ſuſpend les mouvements rapides de notre ame, calme les agitations de nos ſens; dans cet état tranquille, on s'ignore, on s'oublie, le temps s'écoule ſans laiſſer appercevoir ſa durée, le paſſé s'efface de notre eſprit, l'avenir ne l'occupe point; ſi cette ſituation n'a rien d'agréable, elle n'a rien de fâcheux, & j'éprouve qu'il eſt poſſible de la regretter.

Madame de Montalais eſt toujours malade, *bien malade*, dit madame de Martigues. Pourquoi ne puis-je penſer ſans émotion?... *Bien malade!* Son état me touche.... Mais j'ai été bien malade auſſi; n'a-t-on pas cru ma mort certaine? D'où vient penſerois-je?.... Mon ami, je ne deſire pas.... Elle ſera auſſi heureuſe que moi, je l'eſpere.

Je voudrois que madame de Martigues ne m'eût pas montré pluſieurs lettres du marquis; je voudrois ne pas ſavoir combien il s'intéreſſe à moi. Pendant les premiers jours de ma fievre, il envoyoit tous les matins un exprès au comte de Piennes, & chaque foir madame de Martigues lui en dépêchoit un

autre. Quelles expreſſions paſſionnées dans ſes billets !... L'indiſcrette ! Falloit-il me forcer à les entendre ? continuer à lire malgré moi ? Ah ! ces expreſſions trop tendres, trop vives, ſe ſont gravées dans mon cœur ; elles y ont ramené le trouble & l'inquiétude. Ces lettres, le danger de la marquiſe, les propos de madame de Martigues, ma propre foibleſſe.... Adieu. Mes idées ſe confondent, elles errent loin de moi, elles s'égarent, je crains de les fixer ; non, je n'oſe m'arrêter ſur la ſeule.... Je n'oſe m'arrêter ſur aucune.

LETTRE XL.

Le pari que vous offrez de faire, eſt bien déſobligeant pour madame de Martigues. Elle ne ſe mariera pas, dites-vous ? Ce propos répété me bleſſe ; il me fâche d'autant plus, que madame de Thianges me le tenoit hier. Son frere la querella ; il n'a pas le moindre doute, ni moi non plus : un amant ſe trompe-t-il aux diſpoſitions de ſa maîtreſſe ? Le jour eſt pris pour la ſignature du contrat. Madame de Martigues ſe mariera avec un peu d'humeur peut-être, mais elle ſe mariera, ſoyez-en ſûr.

J'apprends à l'inſtant que madame de Montalais eſt un peu mieux. Jamais le printemps ne fut plus riant, plus agréable : ſes douces influances agiſſent ſur tous les êtres ; puiſſent-elles ranimer la marquiſe, la rendre

aux vœux d'un mari qui ſans doute lui eſt attaché ! Un naturel tendre & généreux, l'habitude & l'aſſurance d'être aimé, forment des liens plus forts que l'on ne penſe. Mon ami, un triſte égarement n'a pas rétréci mon cœur, ne m'a point fait concentrer en moi-même toute ma ſenſibilité ; j'oſe le dire, je ſuis juſte encore, j'aime à m'aſſurer que je ne deſire point un événement... Mais pourquoi cette vaine apologie de mes ſentiments ? je ne ſais. Ma tête eſt foible encore, je crois. J'acheverai ma lettre ce ſoir.

Neuf heures du ſoir.

Madame de Thémines me quitte à l'inſtant ; elle eſt d'une colere épouvantable contre ſon mari ; elle pleure, elle crie, s'emporte ; elle ne lui pardonnera jamais, dit-elle, un défaut de complaiſance, dont à ſa place je me plaindrois peut-être auſſi. Thémines veut abſolument que la jeune marquiſe accompagne ſa mere à Bourbon, où elle va prendre les eaux : cette mere impatiente, dans la crainte de perdre des moments précieux pour ſa ſanté, s'aviſe d'avancer ſon voyage, & part préciſément le jour de la ſignature du contrat de madame de Martigues. Tout le monde s'eſt révolté contre cet arrangement ; on a preſſé Thémines d'accorder une ſemaine à ſa femme, de lui permettre d'aſſiſter au mariage de ſon amie, & qu'elle iroit enſuite retrouver ſa belle-mere.

Thémines eſt froid, exact, rigide même. Il n'a cédé ni aux pleurs de la marquiſe, ni aux prieres de madame de Martigues. Malheureuſement le comte de Piennes étoit préſent; il n'a pris aucun parti dans cette conteſtation; ſa douceur naturelle la lui rendoit très-déſagréable; il ſe taiſoit, de crainte de ranimer la querelle en s'efforçant de l'appaiſer. Son ſilence a fâché madame de Martigues, & la mauvaiſe humeur que lui donnoit Thémines, eſt fort injuſtement tombée ſur le comte. Vous aviſerez-vous, monſieur, de me donner des ordres, de me contraindre, de me traiter avec cette dureté? éprouverai-je vos caprices? lui a-t-elle demandé d'un ton fier & chagrin. Etonné de la queſtion, interdit, troublé, il n'a pas répondu aſſez vîte, aſſez bien; madame de Martigues s'eſt élancée hors du ſallon, a traverſé l'appartement comme un trait, a volé de l'eſcalier à ſon carroſſe, où elle s'eſt jetée ſans regarder Piennes qui couroit après elle. Ce pauvre comte! il eſt accouru ici; à ſa priere madame de Termes va ſouper chez madame de Martigues, pour négocier un traité de paix. Adieu, mon ami; aimez-moi toujours.

LETTRE XLI.

J'AI paſſé deux jours à Neuilli chez ma ſœur; il y avoit trop de monde. Rien ne me plaît, rien ne m'amuſe, rien ne m'atta-

che ; il me ſemble que le plaiſir habite la ſolitude ; j'aimerois un ſimple hermitage, ſitué au pied d'une montagne, à l'abri du tumulte & du bruit. Qu'y ferois-je? Ce que je fais au milieu de Paris : j'y rêverois.

Madame de Montalais eſt très-mal. On la croit ſans eſpérance. Mon dieu! comme le cœur me bat en écrivant ces mots, *ſans eſpérance*! Eh, d'où vient, eh pourquoi? La connois-je aſſez pour prendre un intérêt ſi vif à ſon ſort? Hélas! elle eſt jeune, elle étoit heureuſe; une grande fortune, une illuſtre naiſſance, un mari ſi aimable, ſi diſtingué par ſes qualités perſonnelles, capable de tant d'égards, d'attentions, de complaiſances! Elle l'adoroit : n'avoit-elle pas raiſon?.... Ah, qu'elle doit regretter la vie! Je la plains du fond du cœur.... Mais laiſſons ce ſujet, laiſſons-le bien vîte. Je ne veux pas, je ne dois pas m'en occuper à préſent.

On ſigne ce ſoir à ſix heures l'acte qui va combler les longs, les ardents deſirs du comte de Piennes. Je vous écris pendant que madame de Termes arrange ſes pierreries & les miennes ; elle eſt heureuſe de pouvoir s'amuſer de ce ſoin frivole.

Je vais donc me parer, paroître au milieu d'un cercle nombreux. Que cela me gêne & me fatigue! Il eſt des moments où la négligence & la retraite conviendroient à la ſituation de notre ame. Quel ſpectacle s'apprête pour ce ſenſible Montalais! Ah, que fait-il à préſent! Peut-être en ce moment

ſon viſage inondé de larmes.... Je ne puis retenir les miennes : eh, comment me le peindrois-je affligé, ſans partager ſa douleur!... Mais qu'entends-je! quel bruit! c'eſt Saint-Maigrin, Comminges, Thémines. Que diſent-ils?.. Ah, juſte ciel! cela ſe peut-il?

Quatre heures du ſoir.

Quelle confuſion! quel déſordre! puis-je le croire? La ſurpriſe & la colere me mettent hors de moi-même. Comment vous dire, vous exprimer... Madame de Martigues.... On ne la trouve point, on ne ſait où elle eſt. L'imprudente! manquer à ſa famille, à celle du comte de Piennes; tromper l'attente de tous ſes amis, partir!... Oui, elle eſt partie ce matin à neuf heures, au grand trot de ſix chevaux, dans ſa berline de campagne, une ſeule de ſes femmes avec elle, & trois de ſes gens courant devant ſa voiture : où ſa marche eſt dirigée, le ciel le ſait. Je ne reſpire pas; cette bizarre fuite eſt une extravagance ſi grande, ſi choquante.... Jamais, jamais on ne l'oubliera.... Ah, tout ce qu'on va dire! Eh, comment la défendre?

Six heures.

Piennes me quitte à l'inſtant, M. de Termes l'emmene; il ne l'abandonnera pas dans cette intéreſſante occaſion. Sa douleur eſt inexprimable, on ne peut le regarder ſans mêler des larmes à celles qui coulent abondamment de ſes yeux... Ah! madame

de Martigues a-t-elle un cœur? a-t-elle une ame? Eſt-il poſſible d'affliger, d'offenſer ſi ſenſiblement l'homme qu'on avoit promis de rendre heureux? La cruelle! pénétrer de triſteſſe & d'amertume ſon amant, ſes amies... On m'interrompt à chaque inſtant.

Huit heures.

Tout le monde envoie ici; tout le monde arrive ici; on accable madame de Termes de queſtions; on m'interroge; nous nous regardons triſtement, nous n'oſons lever les yeux ſur les autres.

Vingt-deux perſonnes invitées à ſouper ce ſoir à l'hôtel de Martigues, ont reçu ce matin un billet circulaire. Il les avertit ſimplement qu'une affaire importante & imprévue oblige la comteſſe à ſe priver du plaiſir de les recevoir aujourd'hui.

Madame de Thianges eſt furieuſe, voilà toute une maiſon qui ſe trouve inſultée par cet étrange procédé. On s'exhale en plaintes, on tient des diſcours fâcheux: que dire? que répondre? Ah! ſi l'on peut négliger les bienſéances, s'expoſer ſans crainte à de juſtes reproches, oublier le monde, dédaigner ſes conjectures malignes, enfreindre les loix qu'impoſe la ſociété, ne devroit-on pas être retenu par des égards plus naturels, par des liens plus intimes? Faut-il affliger ſes amis, leur ôter les moyens de juſtifier leur attachement?..... Un courier, des lettres..... C'eſt de madame de Martigues.... c'eſt de madame de Thémines....

Quoi! elles ſont enſemble.... & la vieille comteſſe de Thémines a pu ſe prêter !...

Dix heures.

Je n'ai pas la force de copier ces lettres. Le chevalier de Termes veut bien en prendre la peine. Vous les aurez de ſa main. L'inconſéquente femme! Elle n'imagine pas le chagrin qu'elle cauſe. Piennes en mourra, je ne m'en conſolerai point.... Et M. de Montalais, que va-t-il penſer? Elle lui avoit tant promis... Oh, mon ami, quelle idée prendra-t-il de la compagne aſſidue d'une femme ſi légere, ſi inconſidérée, ſi étourdie? Il me croira peut-être.... Adieu. J'ai le cœur ſerré.... Et cette mauſſade madame du Lugei, quel triomphe pour elle!

Lettre de madame de Martigues, à madame de Sancerre.

" Vous voilà, madame de Termes & „ vous, comme deux folles, n'eſt-il pas „ vrai? Je vous vois les mains levées, l'air „ ſurpris, vous regardant & vous répétant „ l'une à l'autre : *partie! mon dieu*, cela „ *eſt-il poſſible? partie*, elle, *madame de* „ *Martigues?* Eh bien, oui, je ſuis partie „ Le beau ſujet de ſe récrier! Vous ne vous „ accoutumez à rien, tout vous étonne „ J'ai des raiſons : ſi je vous les dis, vous „ ne les trouverez pas bonnes; j'aime à „ tant les taire : il faut laiſſer paſſer

de la comteſſe de Sancerre.

„ premiers mouvements. Je ſuis ſûre que
„ madame de Termes eſſuie en ce moment
„ les groſſes larmes de ce *pauvre comte....*
„ Sérieuſement, eſt-il bien triſte? Je ſuis
„ fâchée qu'il le ſoit; en toute autre occa-
„ ſion je partagerois ſa douleur. Je ſuis bien
„ éloignée d'être inſenſible à ſes peines.....
„ Il ne faut pas vous impatienter, il faut
„ m'écouter & me croire.

„ Si j'ai fui, c'eſt la faute de M. de Piennes. Je
„ me, c'eſt la faute de M. de Piennes. Oui, mada-
„ l'eſtime, j'aime à le voir, je me plais à
„ l'entendre, je lui connois d'heureuſes qua-
„ lités; il a ma confiance, il la mérite,
„ mais il n'eſt pas ſans défauts. Par exem-
„ ple, cette rage de vouloir m'épouſer, eſt-
„ elle excuſable? Combien de fois l'ai-je
„ prié de renoncer à cette fantaiſie! Rien
„ ne le perſuade; le titre d'ami ne ſuffit
„ point à ſes *ardents deſirs*; il s'obſtine à
„ *m'aimer, à m'adorer*, à vouloir être *mon*
„ *mari*, Voyez ſi mon fort n'eſt pas fâ-
„ cheux, bizarre! peut-être n'eſt-il dans le
„ monde qu'un ſeul homme conſtant, j'ai
„ eu le malheur de le rencontrer.

„ Ma chere madame de Termes, ne vous
„ emportez point; ma belle, ne prenez pas
„ mée madame de Sancerre: je vous le dis dans la
„ votre air grave: je vois l'idée d'un mari
„ ſincérité de mon cœur, l'univers. C'eſt
„ une créature ſi familiere, ſi exigeante, ſi
„ impérieuſe! Comment me réſoudre à don-
„ ner à un homme le droit d'entrer chez

„ moi comme chez lui, de reſter là, de
„ me gêner, de m'ennuyer, de me con-
„ trarier, de *prétendre*, de *vouloir*, enfin
„ de m'impoſer des loix? Je n'ai point ou-
„ blié M. de Martigues, ſes tons, ſa hau-
„ teur, ſes *il le faut*, *madame*, *je le de-*
„ *ſire*, *cela convient*, *je le veux*, *cela ſera* :
„ & cela étoit.

„ Je préfere le comte de Piennes à tous
„ les hommes du monde; je l'aime, oui,
„ en vérité; mais l'eſpece de ſentiment qu'il
„ m'inſpire ne me donne pas la moindre
„ envie d'être à lui, n'affoiblit point du
„ tout la répugnance qui m'éloigne d'un
„ lien aſſujettiſſant. Pourquoi donc aurois-
„ je ſigné ce ſoir, dites, pourquoi? Pour
„ ne pas cauſer un très-petit dérangement à
„ ceux qui devoient ſouper chez moi, aſ-
„ ſiſter à cette maudite ſignature, dont la
„ ſeule penſée m'a preſque fait évanouir.
„ Ah! j'aurois été de belle humeur après;
„ c'eût été un joli ſouper, bien amuſant!
„ Trente à table, la radoterie des vieux pa-
„ rents, les plates alluſions des jeunes, les
„ tendres extaſes de *l'heureux comte*.....
„ Fi, fi, de ma vie, je ne veux préſider à
„ une pareille aſſemblée.

„ Çà, quand vous aurez bien répété tou-
„ tes vos lamentables exclamations, quand
„ vous aurez bien crié, *elle eſt folle!* vous
„ reviendrez tout doucement à dire, cette
„ folle eſt ma tendre, ma ſincere, ma conſ-
„ tante amie. Je parle à madame de Ter-
„ mes. Pour vous, ma charmante comteſſe,

le

„ le ciel vous doua d'un cœur paiſible &
„ indulgent. Adieu, mes compagnes ché-
„ ries, je vous regrette déja. Je vous écri-
„ rai ſouvent, vous m'occuperez ſans ceſſe,
„ je vous aimerai toujours. „

Lettre de madame de Thémines, à madame de Sancerre.

" Je ne ſuis point complice de l'éton-
„ nante démarche de madame de Marti-
„ gues. Je vous prie de le croire, mada-
„ me, de vouloir bien en aſſurer le comte
„ de Piennes, madame de Thianges, &
„ ſur-tout M. de Thémines. J'ai été auſſi
„ ſurpriſe de voir madame de Martigues ſur
„ le chemin de Fontainebleau, que vous
„ avez dû l'être en apprenant ſon départ.
„ Elle vient à Bourbon. Je ne lui aurois pas
„ conſeillé ce voyage, mais je ne ſaurois
„ vous cacher le plaiſir que je ſens d'y aller
„ avec elle. Ma belle-mere a commencé par
„ la quereller; enſuite elle a ri. Une compa-
„ gne ſi enjouée, ſi chere à mon cœur, va
„ me rendre le ſéjour de Bourbon auſſi agréa-
„ ble que je craignois de le trouver en-
„ nuyeux. Adieu : ne nous grondez point,
„ pardonnez à la jolie fugitive ; engagez
„ madame de Termes à nous montrer la
„ même indulgence. J'aime bien M. de Thé-
„ mines, je l'aime de tout mon cœur, mais...
„ mais je ne ſaurois déſapprouver une femme
„ libre, en la voyant éviter un joug peſant.
„ Le meilleur mari eſt .... eſt un mari. „

LETTRE XLII.

De madame de Sancerre.

Le départ de madame de Martigues & le déſeſpoir du comte de Piennes m'occupent bien déſagréablement, je vous l'aſſure. Mon cœur eſt bleſſé de tout ce que j'entends dire. Madame de Termes & moi nous ne quittons pas madame de Thianges ; ſa tendre amitié la retient dans la chambre de ſon frere. Hier on le diſoit accablé, je l'ai trouvé furieux. En m'appercevant, il jeta des cris douloureux ; il n'écoute pas, il ne répond point, il pleure, il crie ; quand il parle, il erre, il extravague. Son état eſt violent ; il me touche, il m'inquiete, il m'afflige en vérité. Pendant qu'il ſe déſole, madame de Martigues s'amuſe à Bourbon ; M. de Thémines vient de m'envoyer une lettre d'elle. Il l'a lue avec humeur, ſon billet me le prouve. Puiſque vous deſirez de connoître *toutes ſes raiſons*, liſez la copie de cette lettre.

Lettre de madame de Martigues, au marquis de Thémines.

" Il ne faut pas ſoupçonner madame de
" Thémines d'une ſecrete intelligence avec
" *la coupable* : il ne faut pas bouder, monſieur, encore moins faire de durs reproches. Avec toute la raiſon, toute l'équité

„ dont vous vous vantez, vous êtes ſouvent
„ très-injuſte : vous avez de l'humeur, des
„ volontés & beaucoup d'obſtination. Si
„ le comte de Piennes ſe plaint de moi, il
„ a tort. C'eſt de vous qu'il devroit ſe plain-
„ dre, de vous ſeul, mon cher marquis. En
„ exilant votre douce, votre ſoumiſe com-
„ pagne, en lui parlant d'un ton abſolu,
„ en réſiſtant à ſes prieres, à ſes larmes,
„ vous m'éclairâtes ſur le danger où je
„ m'expoſois, vous me rappellâtes à moi-
„ même : je frémis en ſongeant que dans
„ peu de jours M. de Piennes auroit le
„ pouvoir d'exciter mes pleurs & de les
„ voir couler ſans émotion. Je vous ſuis
„ tout-à-fait obligée d'avoir été ſi inflexi-
„ ble, ſi mauſſade, ſi haut, ſi inſupportable ;
„ je vous en aime mieux ; & vous devez
„ compter ſur ma reconnoiſſance.

„ On tient à Paris de bien mauvais pro-
„ pos, n'eſt-ce pas? Dites à Saint-maigrin
„ de m'écrire des nouvelles, & de com-
„ mencer par les caquets dont je ſuis l'ob-
„ jet. La ſage madame du Lugei, la ſen-
„ tencieuſe madame de Thoré, l'imbécille
„ maréchale.... Oh, les vieilles béguèules ;
„ elles doivent bien m'aimer! Comme ma
„ petite hiſtoire va les faire courir, ſe cher-
„ cher, cauſer, mentir, tracaſſer ! Qu'elle
„ va ranimer, égayer l'inſipide cercle! Que
„ de commentaires ! Qu'elles diront de pla-
„ titudes ! Comme j'en rirai !

„ A propos, conſolez le comte de Pien-
„ nes ; aſſurez-le de mon eſtime, de ma

„ plus tendre amitié. Dans ſes premiers
„ mouvements, il vous enverra promener,
„ il n'écoutera rien. Savez-vous qu'il eſt
„ déraiſonnable, & même ingrat? Oui, in-
„ grat. Eh! je vous prie, ſi le ſoin de ſon
„ bonheur ne m'intéreſſoit pas, pourquoi
„ depuis deux ans refuſerois-je de l'épou-
„ ſer? Craindrois-je de le voir malheureux?
„ Ce pauvre comte! il ſe chagrine, il pleu-
„ re, dit-on; s'il étoit mon mari, il ſe déſeſ-
„ péreroit peut-être. Eh, mon dieu! je fais
„ tout pour le mieux, croyez-m'en. Adieu.
„ Ne vous aviſez pas de quereller madame
„ de Thémines; elle ignoroit mon deſſein,
„ je vous le proteſte. Si vous en doutez un
„ inſtant, je me brouille pour toujours
„ avec vous. „

De madame de Sancerre.

Quel ſtyle! que de légéreté! Elle ne ſonge pas combien de cœurs ſenſibles ſont intéreſſés à ſa conduite : jamais la gaieté ne fut plus déplacée... On vient de la part de madame de Comminges... Un billet d'elle, un de ſon mari..... Hélas! ils m'apprennent.... Madame de Montalais... Quelle nouvelle! Mon ami, madame de Montalais eſt morte. Oui, cette nuit, à trois heures, dans les bras de ſon mari, la tête penchée ſur lui, le comblant des plus tendres bénédictions & lui faiſant de triſtes, de déchirants adieux. Ma main ſe refuſe à vous tracer les expreſſions de Comminges... Que je ſuis touchée!

Oh, cet humain, ce ſenſible, ce généreux Montalais! Recevoir les derniers ſoupirs, entendre les derniers accents!.. De quelle amertume ſon cœur doit être pénétré! Comminges étoit avec lui, il attendoit ce moment fatal pour l'enlever de cette maiſon; il le mene au Pleſſis. Madame de Comminges part, elle va trouver ſon mari & conſoler ſon aimable parent: les droits du ſang l'autoriſent à prendre ce ſoin triſte, mais doux. Pourquoi l'amitié n'oſe-t-elle ce que l'alliance la plus éloignée rend honnête & naturel? Ah, que ne ſuis-je parente du marquis, que ne ſuis-je ſa ſœur! Je pourrois le voir, lui parler, partager ſes peines, mêler mes larmes avec les ſiennes. J'ai mille fois ſouhaité qu'il fût mon frere; vous ne le croirez pas peut-être? Eh bien, rien n'eſt plus vrai. Que je me ſerois trouvée heureuſe de pouvoir lui dire, ſans rougir de cet aveu, *vous m'êtes cher, je vous aime!*

Frappée de cette mort, attendrie, je pleure.... Un ſentiment vif s'éleve dans mon ame, je ne le connois pas, je ne puis le définir. Jamais je n'éprouvai.... Mon cher comte, eh, d'où vient, d'où vient que je pleure? Dites-moi donc pourquoi je ne puis retenir mes larmes? Elles ſont abondantes, mais elles ne ſont point ameres; je ſens une ſorte de douceur à les répandre. Peut-être la triſteſſe qu'excite en nous la compaſſion, eſt-elle ſans trouble, ſans agitation; elle ne nous emporte point loin de nous-mêmes; au contraire, elle

nous ramene. Que veux-je dire? Je ne ſais. Adieu : je voudrois vous parler.... Mais.... je ne puis plus écrire.

LETTRE XLIII.

Je pars dans un inſtant pour Bourbon. M. de Termes y vient avec moi; nous marcherons ſans nous arrêter. Le pauvre comte de Piennes eſt en danger; il a la fievre, un tranſport terrible; il refuſe tous les ſecours; il bruſque; il chaſſe tout ce qui l'approche. Sa ſœur eſt déſeſpérée : il nomme ſans ceſſe madame de Martigues; il croit la voir, lui parler; il lui fait de doux reproches, il lui demande pardon de l'avoir forcée à s'éloigner de lui, il la conjure d'oublier ſon amour, il promet de ne jamais l'en importuner. Enſuite il s'exhale en plaintes ameres; il veut courir après elle, la ramener, l'épouſer, ou ſe poignarder à ſes yeux. Quatre de ſes gens ont peine à le retenir dans ſon lit.

Son état me perce le cœur : il peut perdre l'eſprit, il peut mourir. Eh, grand dieu! ſi le plus triſte événement ſuivoit ſon imprudente fuite, quelle douleur, quels remords empoiſonneroient les jours de madame de Martigues! La bonté de ſon cœur m'eſt connue; elle eſt étourdie, mais elle n'eſt pas cruelle; je vais la chercher. Un exprès, des lettres ne lui perſuaderoient point de revenir, toute autre au-

roit moins de crédit ſur ſon eſprit. Je dois cette démarche à l'amitié... Mais on m'avertit, Termes eſt prêt, il faut vous laiſſer. Adieu.

LETTRE XLIV.

J'ARRIVAI hier aſſez tard. En rentrant chez moi, j'y trouvai un billet de M. de Montalais : c'étoit la réponſe à une politeſſe d'uſage, je n'en devois pas douter; cependant ces caracteres connus, mon nom écrit de ſa main, me cauſoient une émotion ſi grande, qu'à peine mes doigts tremblants pouvoient briſer le cachet. Liſez la copie de ce billet.

Le marquis de Montalais, à madame de Sancerre.

" La part que vous daignez prendre à
„ mon affliction, madame, eſt bien capa-
„ ble d'en adoucir l'amertume. Quelle con-
„ ſolation pour moi de recevoir des mar-
„ ques de votre ſouvenir, de vos bontés!
„ Quoi, vous me plaignez! Vous, mada-
„ me! Ah, conſervez cette généreuſe com-
„ paſſion! Depuis long-temps je mérite de
„ vous en inſpirer. Me ſera-t-il permis un
„ jour... Oſerai-je, madame?.. Non, mon
„ cœur n'oſe encore exprimer que les ſenti-
„ ments de la reconnoiſſance & du reſpect.„

[illegible]

[illegible] M. [illegible] ... Eh, [illegible] Quelle [illegible]

[illegible] ; j'ai [illegible] Semble de [illegible] arrivée, [illegible] pas hé- [illegible] la rou- [illegible] en entrant [illegible] qu'elle n'a- [illegible] amis, ni [illegible] armes, de con- [illegible] l'effet que [illegible] de la revoir [illegible] à lui-même; il ne veut pas mourir, il reçoit avidement les secours qu'il refusoit; sa fievre est conſidérablement diminuée, l'espérance le ranime, & dans peu de jours il sera conva-

leſcent. Adieu : je vais chercher un repos dont j'ai beſoin. Madame de Comminges m'écrit que le marquis de Montalais eſt très-triſte, très-ſolitaire. Il forme, dit-elle, des *projets bizarres*. Qu'entend-elle par cette expreſſion ? Adieu.

LETTRE XLV.

Je ne puis ſouffrir dans un homme raiſonnable une injuſte prévention. Vous avez une très-fauſſe idée des ſentiments de madame de Martigues ; elle aime le comte de Piennes, elle craint réellement de le rendre malheureux en ſe donnant à lui. Il m'aime depuis ſi long-temps, me diſoit-elle hier, il m'a tant deſirée, il a pris une ſi grande habitude de chercher à me plaire, de s'occuper des moyens de vaincre ma réſiſtance ; ſon imagination lui exagere ſi fort les charmes de ce triomphe, que cet amour ſi tendre, ſi paſſionné, aura peut-être le deſtin de ces ſouhaits vifs & ardents, dont l'accompliſſement paroît toujours au deſſous de l'idée qu'on s'en formoit. Eh, comment remplir le vuide que laiſſera dans ſon ame la perte de tant d'aimables illuſions ? Il ceſſera de m'aimer ; accoutumée à regner ſur ſon cœur, ſupporterai-je ſon indifférence ? Je le haïrai s'il oſe me la montrer. Nous ſerons à plaindre tous deux, l'ennui le dévorera, le dépit & la vanité me rendront une furie. Voilà le ſort que nos amis de-

ſirent pour nous ! Allons : vous ſerez tous contents; je me marierai, mais vous verrez ſi vous ne vous repentirez point de vos preſſantes ſollicitations.

Mais laiſſons madame de Martigues, parlons de moi, mon cher comte; je vais bien vous étonner. Je m'amuſe, devinez à quoi? à entretenir un homme d'affaires. Ces papiers ſi ennuyeux, qu'on ne pouvoit m'engager à lire avant de les ſigner, ſont raſſemblés autour de moi ; je me plais à calculer mes revenus; ils ſont augmentés par les ſoins & l'habileté de l'honnête Raimond, & je vous remercie de me l'avoir donné. En traitant mes fermiers avec douceur, en relâchant beaucoup de mes droits, je jouis actuellement de deux cents dix mille livres de rentes. Oh, que je deviens intéreſſée ! On ne connoît le prix des richeſſes qu'en deſirant de les répandre, de les partager, d'en faire la poſſeſſion d'un autre. Pour la premiere fois de ma vie, je me ſuis dit avec complaiſance, avec délices même : Ma fortune eſt conſidérable, elle eſt indépendante, je puis en diſpoſer.

M. de Montalais doit bientôt revenir à Paris; il eſt bien étonnant que madame de Martigues ne me parle point de lui. Ils s'écrivent pourtant, je le ſais. Elle m'en entretenoit dans un temps où le ſilence eût été plus convenable. A préſent, qui la retient ?... Mais la maladie du comte de Piennes l'occupe, cela eſt bien naturel. Mon dieu, que je ſuis émue en penſant à ce retour du mar-

quis! Quoi, je le reverrai, il me parlera, lui, Eh, que me dira-t-il? Adieu. Vous me négligez trop : deux couriers ſans vos lettres!

LETTRE XLVI.

QUE je vous parle de moi, mon cher comte? Eſt-ce que je vous parle des autres? Il eſt des temps où toutes nos idées ſont concentrées en nous-mêmes, où nous n'appercevons dans l'univers que nous, nos deſirs, leur objet. Une douce eſpérance calmoit les agitations de mon cœur, d'agréables projets m'occupoient; à préſent je ſuis inquiete. Madame de Comminges m'écrit : je ne ſais ce qu'elle veut me faire entendre, je ne comprends rien à ſa lettre, préciſément rien, & pourtant elle me trouble, cette lettre, elle m'agite. M. de Montalais eſt, dit-elle, toujours accablé, toujours rêveur & triſte, toujours *attaché à la ſingularité d'un parti qu'on le blâmeroit fort de prendre.* Elle penſeroit qu'il regrette la fortune dont la mort de ſa femme le prive, *ſi les propoſitions du comte de Roye* n'éloignoient abſolument cette idée.

Que veut dire madame de Comminges : l'héritier de la marquiſe fait des propoſitions? ... Eh, de quelle eſpece ſont-elles? Le comte de Roye a une niece très-jeune, elle eſt encore au couvent.... Voudroit-il... Seroit-ce.... Elle a hérité de la maréchale

de Roye ; on la dit charmante.... Eh mon dieu, madame de Comminges devoit bien s'expliquer, ou ſe taire.

Comme un inſtant change la ſituation de notre ame ! que les biens de la vie ſont dépendants de l'imagination ! Eh, pourquoi la mienne ſe fixoit-elle hier ſur de ſi riantes idées ? D'où s'élevoient ces mouvements flatteurs, agréables ? Comment la lettre de madame de Comminges diſſipe-t-elle la douce illuſion qui commençoit à ſéduire mon cœur, à le charmer ! Je m'applaudiſſois d'être libre, d'être riche ; n'ai-je pas encore ces avantages ? me les a-t-on ravis ? Ah ! qu'eſt-ce donc que je regrette ?

Je n'ai jamais pu ſouffrir le comte de Roye. N'êtes-vous pas comme moi ? Je hais ces naturels actifs, ces perſonnes empreſſées, officieuſes, dont le zele importun eſt moins une preuve d'attachement que l'effet de leur humeur inquiete, du beſoin qu'ils ſentent de s'occuper ; leur amitié eſt ſans ceſſe en mouvement, veut toujours paroître, toujours ſervir ; elle gêne, elle embarraſſe, ſouvent elle nuit. Que de gens prennent le plaiſir de s'intriguer pour la chaleur d'un tendre intérêt ! Mon cher comte, cette eſpece d'*amis* fit naître l'ingratitude, & mérita de l'éprouver.

Je reçois une de vos lettres ; vous me félicitez. Hélas ! de quoi ? Je ſuis aimée, dites-vous ? Je ne m'en flatte plus. J'ai cru l'être dans un temps où cette idée rempliſſoit mon ame de crainte, elle y répandroit

à préſent une ſatisfaction inexprimable; eh bien, elle s'envole, elle s'efface; plus de certitude; j'oſe à peine deſirer des éclairciſſements.

Les propoſitions du comte de Roye, la longue abſence du marquis, ſa profonde triſteſſe, le ſilence de madame de Martigues, tout m'alarme, tout m'afflige : & vous ne revenez pas? & de nouvelles affaires éloignent encore votre retour? En me le diſant, vous redoublez mes chagrins. Adieu.

LETTRE XLVII.

Il ne falloit pas rire de mes craintes, badiner ſur les *preſſentiments des cœurs ſenſibles.* Mes conjectures étoient trop vraies. Mon ſort eſt décidé; oui, mon cher comte, il l'eſt abſolument. Je ſuis née malheureuſe, je le ſerai toujours.

Le comte de Roye, l'empreſſé comte de Roye, offre ſa niece à M. de Montalais, avec la propriété des biens de ſa premiere femme, & toute la fortune de la jeune héritiere. Le procédé du comte eſt fort déſintéreſſé, fort noble; on l'admire, on le vante. Il ſemble que ſa niece ſoit la ſeule perſonne capable de réparer les pertes du marquis. On ſe récrie ſur cette *généreuſe amitié;* Comminges en eſt tout rempli, il en fatigue madame de Thianges dans une longue & ennuyeuſe lettre. Il regarde *l'offre* comme *acceptée*, dit-il, & ſans doute elle

l'eſt. Quelle raiſon porteroit à la rejeter? Et puis Comminges en parleroit-il? Annonce-t-on une affaire de cette eſpece, quand elle n'eſt pas ſûre? Un mariage dont on confie le projet, eſt un mariage arrêté.

Ah! qu'ai-je fait, mon cher comte, qu'ai-je fait! A quel fatal penchant mon cœur s'eſt-il abandonné! M. de Montalais étoit engagé : imprudente! je l'aimois, je pleurois. Il eſt libre, & je le pleure encore! De nouveaux liens vont m'enlever l'eſpoir d'être à lui, & je l'aime encore..... Ah, que ne l'ai-je fui! quels vains égards m'ont retenue! Mais ſoupçonnois-je mon cœur de tant de foibleſſe?

Avant de voir cet homme dangereux, je me croyois ſûre de conſerver mon indifférence. Ceux qui me montroient le deſir d'en triompher me paroiſſoient des ennemis connus, dont il étoit facile de déconcerter les projets; je m'armois contre eux de cette défiance née du malheur de mon premier engagement; une triſte expérience me défendoit du charme attaché à cette paſſion délicieuſe & cruelle : ſenſible à la ſeule amitié, je jouiſſois de la certitude d'en inſpirer, de la douceur d'en reſſentir; mes jours tranquilles & heureux s'écouloient dans un calme paiſible; celui qui finiſſoit me laiſſoit l'eſpérance de goûter le lendemain les plaiſirs dont je m'étois amuſée la veille. Ah, [illegible] différence de ce temps à des moments [illegible]és par le trouble, par l'agitation! On [illegible]aquoit point, je n'ai pas craint un

amant caché ſous les traits d'un ami, j'ai lu trop tard dans mon cœur.

Un *amant caché :* & ſur quoi lui donner ce titre? Madame de Martigues s'eſt trompée, il ne m'aime pas.... Ah, je voudrois être ſeule dans l'univers, ne voir perſonne, n'intéreſſer perſonne! Tout me bleſſe, tout m'importune; des regards curieux ſemblent chercher à pénétrer le douloureux ſecret de mon ame.... Je veux partir pour la plus éloignée de mes terres, j'y veux vivre ignorée; je veux renoncer à ce monde où l'on s'égare trop aiſément, où, ſous la forme attrayante du plaiſir, le regret & l'amertume ſe cachent ſans ceſſe. Mon ami, ne me détournez point de cette réſolution.... Eh, mon dieu! faut-il que nous ſoyons ſéparés? Vos tendres conſolations me ſeroient ſi néceſſaires! Adieu. Plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie.

LETTRE XLVIII.

Ah! partagez ma joie : la plus douce eſpérance renaît dans mon cœur. Vous avez raiſon, mon cher comte, je ſuis aimée, je n'en puis plus douter, je n'en veux plus douter! Aimable, généreux Montalais! il la refuſe, oui, il refuſe Mlle. de Roye. Sa jeuneſſe, ſa fortune, rien ne porte atteinte aux *tendres ſentiments qu'une autre lui inſpire.* Une *autre!* ah, mon dieu, ſi ce n'étoit pas moi!

Madame de Thianges me quitte à l'inſ-

tant; elle m'a montré une lettre de Comminges. Je l'ai lue dix fois, je ne me laſſois point de la relire. *Une paſſion ardente & ſecrete remplit*, dit-il, *le cœur du marquis. Il l'avoue ſans en nommer l'objet; refuſer une femme de ſeize ans, noble, riche & jolie, c'eſt faire un grand ſacrifice. Une ſeule perſonne me paroît digne de M. de Montalais. Des reſſemblances frappantes dans les caracteres doivent naturellement rapprocher les cœurs..... Je ſouhaite de ne me pas tromper, mais je n'oſe m'expliquer d'avantage. Montrez, je vous prie, ma lettre à madame de Sancerre. Sa pénétration me ſeroit utile. Demandez-lui ſi elle veut bien m'aider à devenir cette perſonne ſi ſecrétement, ſi véritablement aimée.*

Je ne ſaurois vous exprimer combien mon nom m'a cauſé de ſurpriſe. J'ai ſenti mon viſage brûlant; le cœur me battoit avec violence; je n'oſois lever les yeux, je craignois les queſtions de madame de Thianges; mais plus occupée des intérêts de ſon frere, qu'attentive à mes mouvements, elle m'a demandé ſi Comminges ne voulpit pas parler de madame de Martigues. Je l'ai aſſurée que je ne le croyois point. Sa curioſité ne s'eſt pas étendue plus loin.

Le marquis doit aller en Languedoc avec le comte de Roye; leurs affaires ſont preſque terminées. Avant ſon départ il viendra à Paris; après une ſi longue abſence, une ſi dure privation, qu'il me ſera doux de le revoir, de lire dans ſes regards, moins timi-

des, moins contraints, cette *paſſion* qui *remplit tout ſon cœur!* Quoi! il me parlera, j'entendrai le ſon de cette voix chérie; il me dira *je vous aime;* je l'écouterai ſans rougir; il me ſera permis de lever ſur lui des yeux attendris & ſatisfaits; je pourrai le dédommager en partie du ſacrifice généreux qu'il vient de me faire?... Bon dieu, que l'eſpérance diſſipe rapidement les nuages ſombres que forme la crainte! Comme le deſir trace promptement de riantes images!.... Ah! ne les effaçons pas; jouiſſons au moins de ces délicieuſes illuſions, laiſſons-les charmer nos ſens, elles nous trompent peut-être: eh, qu'importe, ſi elles nous donnent un plaiſir réel!

Mon ami, j'ai beſoin de toute votre indulgence: je raiſonne bien mal, n'eſt-ce pas? Vous écrire dans les moments où je ne ſuis point à moi-même, c'eſt vous donner une preuve bien décidée de ma confiance. Adieu.

LETTRE XLIX.

Tout eſt changé, tout eſt perdu. Mon eſpoir eſt anéanti, mes projets de bonheur ſe ſont évanouis, il ne me reſte que la honte d'en avoir formé, & le regret trop ſenſible de m'être livrée à ma folle paſſion.

Madame de Comminges vint hier du Pleſſis, où elle retourne demain. Elle arriva chez moi. Cet empreſſement de me voir éleva dans mon eſprit mille idées flatteuſes,

je me rappellai la lettre de Comminges; ſa femme quittoit le marquis, elle alloit me parler de lui... Ah, comme la penſée vole & s'égare! Je deſirois, je craignois une intéreſſante explication; mon attente a été bien cruellement trompée!... Mon ami, le croiriez-vous? M. de Montalais ne tient à perſonne ici; il veut ſe retirer du ſervice, s'éloigner de la cour, aller dans ſa terre, s'y renfermer, y vivre ſeul... Ah, l'ingrat, ſait-il qu'il a des amis?

On s'eſt bien mépris au caractere de cet homme trop vanté. Il n'a point la ſupériorité qu'on lui ſuppoſoit. Où eſt donc cette *grandeur d'ame*, où ſont ces *principes ſi nobles*, cette inaltérable fermeté?... Quoi, ſe ſentir humilié de la diminution de ſa fortune? Rougir de reparoître avec moins d'éclat, regretter ce vain faſte qu'il ſembloit dédaigner?.... Mais mademoiſelle de Roye lui rendoit ces avantages, ajoutoit de nouvelles poſſeſſions... Il la *refuſe*, il la *ſacrifie*, & à qui? Il aime, dit Comminges. Il eſtime bien peu l'objet de ſa tendreſſe, s'il ne veut pas lui devoir... Je n'y comprends rien. Il refuſe mademoiſelle de Roye, & va vivre à Montalais. Lui, partir, nous laiſſer, nous quitter pour jamais!... Que vouloit dire Comminges? De quelle *paſſion*, de quel *ſacrifice* parloit-il? Pourquoi me nommer?.... Et la pénétrante, la prévoyante madame de Martigues, ſi bien inſtruite, ſi ſûre des ſentiments de ſon *ſenſible ami*, où prenoit-elle ſes idées? Comment oſoit-elle

me dire, me répéter, *il vous aime, il vous adore, il eſt malheureux?* Quelle preuve en avoit-elle?.... Et moi, mon cher comte, & moi, ai-je pu m'alarmer ſi long-temps d'un amour que je n'inſpirois point! Et d'où vient prendre pour un tendre ſentiment les ſimples marques de ſon eſtime! Séduite par ma propre foibleſſe..... Je me hais. Toutes mes réflexions m'affligent & m'humilient. De qui me plaindre? Hélas! mes ſeuls deſirs m'ont trompée.

Mais qui répandoit dans les yeux de M. de Montalais cette langueur touchante, expreſſive? Pourquoi ne me parla-t-il jamais qu'avec trouble, avec émotion? D'où vient ſembloit-il me craindre? Comminges ne parle point au haſard. *Il aime*, dit-il. Eh, qui donc aime-t-il? Lui *aider à deviner cette perſonne*, moi! Serois-je liée avec cette femme? aurois-je le malheur d'être ſon amie?.... Mais s'il aimoit, s'éloigneroit-il?

Vous le voyez, mon cher comte, je ſuis deſtinée à ne connoître le plus doux des ſentiments que par des peines ameres. Je dois me ſoumettre à ce ſort bizarre. Heureuſe au moins d'avoir ſu cacher à tous les yeux mon indiſcrette tendreſſe! Un ingrat ne triomphera point de mes larmes; de mes regrets; il ignorera qu'il me l'eſt encore, qu'il me le ſera toujours, oui toujours! Je veux le pleurer, je ne veux pas l'oublier. Adieu. N'aigriſſez pas mes chagrins par vos repréſentations. La raiſon contrarie le cœur, & ne le perſuade pas.

LETTRE L.

VOTRE remarque eſt juſte, mon cher comte; ma poſition change à chaque inſtant. On diroit qu'un génie actif & malin ſe plaît à troubler mon ame, à la calmer, à l'agiter encore; mon cœur eſt ſans ceſſe ému par la crainte ou par l'eſpérance; la douleur & le plaiſir s'y introduiſent tour-à-tour, & quelquefois s'y font ſentir enſemble.

Madame de Martigues, madame de Thianges & le comte de Piennes ont été au Pleſſis. C'eſt en revenant de ce petit voyage qu'il a plu à madame de Martigues de rompre enfin l'étonnant ſilence qu'elle gardoit depuis la mort de la marquiſe. Elle l'a rompu préciſément pour me quereller avec toute la vivacité dont vous la connoiſſez capable.

Ses reproches & ſa colere m'ont paru très-injuſtes. En prévenant madame de Comminges & M. de Montalais ſur leur viſite, mes deux amies penſoient que je les accompagnerois au Pleſſis; le comte de Piennes m'y avoit annoncée; vous ſavez ſi je devois me permettre une pareille démarche. Madame de Martigues s'eſt abſolument fâchée de mon refus, elle eſt revenue toute boudeuſe, toute chagrine. M. de Monta- partira, dit-elle, il veut *fuir madame* terre; il la connoît *indifférente, in-*

ſenſible, fiere. La raiſon le détermine à combattre, à s'efforcer de vaincre ſon penchant, pour ne plus rencontrer l'objet d'une *tendreſſe inutile*, d'une *paſſion deſtinée* à n'être jamais *partagée*, à n'être jamais heureuſe.

Qu'elle eſt mal-adroite madame de Martigues! Il veut s'éloigner, & c'eſt moi qu'elle gronde! Quoi! ne peut-elle l'arrêter, lui donner de l'eſpérance, l'engager à ne pas nous quitter ſans s'être aſſuré?... Quoi mon ami, le marquis de Montalais me croit *inſenſible?* Celui qui m'a fait répandre tant de larmes, me croit *fiere, inflexible?* Un ſort bizarre me condamne à n'être jamais connue.

Je voulois ouvrir mon cœur à ma pétulante amie, mais quelqu'un eſt entré. Je ſuis aimée : c'eſt une douce, une conſolante certitude ; mais quelle barriere me ſépare encore du marquis! Eſt-ce à moi de la franchir? Puis-je faire un pas? Triſte condition des femmes!... Eſt-ce que madame de Martigues ne me devinera pas? Combien j'ai craint la pénétration de M. de Montalais! Que de ſoins j'ai pris pour lui cacher la tendre impreſſion!... A préſent je voudrois... Je ne ſais ce que je voudrois. Encore ſi vous étiez ici! Eh, mon dieu! que deviendrai-je, s'il part, ſi je le perds?.... Ah, je le perdrai! Je ſuis ſi malheureuſe!... Adieu. Je ne ſais plus ce que j'écris.

LETTRE LI.

O que mes ſens ſont agités! M. de Montalais eſt à Paris. Il arriva hier très-tard chez le comte Piennes; madame de Martigues me l'écrit. Son billet contient uniquement cette nouvelle. En vérité, madame de Martigues devient inſupportable.

Il eſt ici, lui! Chaque heure, chaque inſtant peut l'offrir à ma vue; ne me cherchera-t-il point? aura-t-il la bizarrerie de me fuir? Aſſurément il ne peut ſe diſpenſer de me voir, la bienſéance ne lui permet pas..... Mon cher comte, comme le cœur me bat! Le moindre bruit me cauſe une palpitation violente... Eh d'où vient, eh pourquoi cette étrange émotion? J'ai tant deſiré le retour de cet homme aimable; je me ſuis fait une image ſi délicieuſe du premier inſtant où mes yeux ſe fixeroient ſur les ſiens; à préſent je crains.... Hélas! s'il venoit me dire un éternel adieu, ſi ce moment ſouhaité devenoit le plus cruel de ma vie!... Qu'entends-je! Une voiture entre; elle eſt noire... C'eſt... c'eſt lui... Je ne reſpire pas. Me voilà comme une folle....

Neuf heures du ſoir.

Vous me croyez pénétrée de la plus douce joie, ou livrée à la plus profonde triſteſſe, n'eſt-ce pas? Point du tout, je ſuis, quoi? je ne ſaurois l'exprimer.

Que penſer de cette conduite? Paſſionné dans ſes lettres, froid dans ſes diſcours, le marquis... Il ne m'aime pas, il ne m'aime plus. L'honnêteté de ſon cœur l'a forcé long-temps à combattre ſon penchant. Il en a triomphé ſans doute. Les hommes ont un heureux naturel; ils conſervent rarement un deſir qu'ils ne peuvent ſatisfaire; & puis mon *indifférence*, ma *fierté*,.. Je voudrois ne plus l'aimer, je voudrois ne l'avoir point vu.

Que je l'ai trouvé différent de lui-même! Sérieux, embarraſſé, ſes regards erroient ſur toute ma perſonne, il ſembloit éviter de rencontrer les miens. D'obligeantes queſtions n'ont point ouvert ſon cœur à la confiance; ſi madame de Termes ne fût entrée, un morne ſilence alloit ſuccéder au plus languiſſant entretien.

Je ſoupe ce ſoir avec lui chez madame de Thianges; eſt-ce que je ne pourrois pas m'en diſpenſer? Mais qu'imaginer? quel prétexte?.. Toutes mes diſpoſitions ſont changées. Je ne deſire rien; mes ſentiments amortis, preſqu'éteints..... Oh, que j'ai d'humeur! Madame de Termes eſt là, elle lit, elle m'attend, je la mene..... Si je m'en croyois, une migraine, des vapeurs..... Allons: je ne m'en croirai point.... Je ſors. Adieu.

LETTRE LII.

M. de Montalais est incompréhensible. Je vous l'ai souvent dit, on ne le connoît pas. Il est renfermé, il se plaît à tenir les amis dans l'incertitude; personne ne sait rien encore de ses desseins, il ne parle point du parti qu'il veut prendre. Cet homme est insupportable, je ne l'aime plus, je le hais, je le crois; & madame de Martigues, toute inflexible, toute mystérieuse, qui s'avise d'être prudente, de ne se mêler des affaires de personne, elle m'impatience aussi.

Me chercher avec empressement, me voir tous les jours, & se taire, & ne me rien dire! Non, il ne me dit rien du tout. Que prétend-il? Est-ce à moi d'amener une explication entre nous? Ah! qu'il parte, qu'il demeure; sa conduite, ses projets, lui-même, tout va me devenir bien indifférent.

Se taire, se taire obstinément! Quelle peut être la raison de son silence? Pourquoi contraint-il son cœur? Oui, il le contraint. Toutes ses actions décelent une vive inquiétude. Mon ami, son ame est agitée: il me regarde, il soupire, ses levres s'entr'ouvrent, il hésite, il est prêt à parler; tout-à-coup il fait [illegible]d mouvement, s'éloigne de moi, il s'en rapproche, c'est [illegible]mporté une victoire sur [illegible]re échappé à un danger

Concevez-

Concevez-vous?..... Ah, quelle triſte penſée s'éleve dans mon eſprit! Il me craint peut-être! Un récit infidele l'aura prévenu contre mon caractere; on a cru M. de Sancerre ſi malheureux! Sans doute le marquis redoute une femme... On entre. Bon dieu! c'eſt lui.

Huit heures du ſoir.

Si émue, ſi attendrie, ſi charmée!.... pourrai-je écrire? Oui, je veux me hâter de faire paſſer dans l'ame de mon ſincere ami une partie de la joie dont la mienne eſt remplie.

Enfin il a parlé.... Ah, ſi l'amour cauſe des peines, de quelles délicieuſes ſenſations il eſt la ſource! Mon cher comte, partagez mon bonheur. Le marquis de Montalais m'aime, m'adore; il me l'a dit, répété, & je le crois, j'en ſuis ſûre.... Eſt-il vrai qu'il me l'a dit? Je ne ſais, mon trouble étoit ſi grand!... Le voir à mes pieds, ſentir mes mains doucement preſſées entre les ſiennes, lire dans ſes yeux animés tous les ſentiments que ſa bouche oſoit à peine exprimer, ſes ſoupirs, un ſilence éloquent, des larmes!.... Ah, quel moment! Mon ami, j'ai pleuré; il a paſſé un bras autour de moi, ma tête s'eſt penchée ſur mon ſein, j'ai parlé, j'ignore ce que j'ai dit. Sa reconnoiſſance, ſes tranſports m'ont appris que le ſecret de mon cœur venoit de m'échapper. Ah! je ne veux plus cacher combien je ſuis ſenſible; j'ai trop ſouffert d'une ſi pénible contrainte. Je me plais

à dire, à répéter, j'aime M. de Montalais, je vais être ſa compagne, ſon heureuſe compagne!

Eh, bon dieu! le même mouvement dont je ſuis agitée, a-t-il pu me cauſer de la triſteſſe! J'étois aimée, & je m'affligeois! Avec quelle rapidité un inſtant efface le ſouvenir des chagrins les plus vifs, les plus récents? Il me ſemble que jamais la douleur & l'idée de M. de Montalais ne ſe ſont offertes enſemble à mon imagination.

Par un diſcours que je l'ai prié d'interrompre, de ne jamais recommencer, j'ai compris la raiſon de ſon ſilence. Ma fortune éloignoit l'aveu de ſon amour. Il ne doit pas craindre d'élever des ſoupçons ſur les motifs de ſa recherche. On connoît la nobleſſe de ſon ame. Je vais donc m'unir à ce que j'aime, combler tous les vœux d'un cœur tendre, ſenſible, généreux, conſtant! O mon ami, quelle riante perſpective s'ouvre devant moi! Vous allez bien me répéter, *je le diſois, j'avois raiſon, il falloit me croire.* Eh bien, je vous crois. Adieu.

LETTRE LIII.

Des détails! Vous me demandez des détails, mon cher comte? Si je cédois à vos deſirs, je vous paroîtrois inſenſée : mon ame eſt dans cette douce ivreſſe qu'il eſt impoſſible de répandre au dehors. Et puis je vous ai long-temps ennuyé de mes chagrins, vous

fatiguerai-je à préſent de ma joie? On parle aiſément de ſes peines; la douleur eſt un ſentiment uniforme : mais qui peut peindre le plaiſir? ſes traits rapides & légers laiſſent-ils des traces? On le ſent ce plaiſir, il paſſe, ſe renouvelle, échappe à la réflexion : vouloir l'examiner, c'eſt le perdre un moment, le diminuer peut-être, trop ſouvent c'eſt l'anéantir.

Mon mariage eſt arrêté pour la fin du mois. Il ſe fera ſans éclat, la décence l'exige. Une diſpute d'intérêt penſa le rompre hier. M. de Montalais vouloit obſtinément me laiſſer l'entiere jouiſſance de ma fortune & la liberté d'en diſpoſer. Il en refuſoit la propriété. De quelle douce ſatisfaction il m'eût privée, moi qui n'euſſe jamais conſenti à lui donner ma main, ſans l'heureux avantage de cette fortune qui répare ſes pertes! Le comte de Piennes s'eſt rendu l'arbitre de ce différent : M. de Termes & lui feront dreſſer les articles ſuivant mes intentions. Je veux que M. de Montalais ſoit riche, je veux qu'il ſoit indépendant. Si le ciel le prive un jour de la femme élue par ſon cœur, ſes regrets ſeront tous pour elle.... Mais quelle ſombre idée! Madame de Martigues arrive à propos, elle va m'en diſtraire.

De madame de Martigues.

Et vous demander ſi vous n'admirez pas ſes talents pour la négociation. Oh, que j'ai eu de peine!.... Madame de Sancerre &

M. de Montalais m'ont fort impatientée : cent fois j'ai penſé laiſſer tout là. Tant de réſerve d'un côté, tant de reſpect & de timidité de l'autre ; des amants plus graves, plus triſtes, plus mauſſades ! Ils n'oſoient ſe regarder, ſe parler.... & s'il vous plaît, c'eſt qu'ils s'aimoient à la folie. Je les unis, je les rends heureux, les voilà charmés ! Pour reconnoître mes ſoins, mon amitié, deux ingrats m'entraînent à ma perte. Ils m'ont fait ſigner, par ſurpriſe, je crois, ce maudit contrat.... Allons, le ſort en eſt jeté, j'accompagnerai madame de Sancerre à l'autel. Cela vous étonne, moi auſſi ; mais cela eſt. Le comte de Piennes a l'eſprit dérangé, il veut ſe *marier* ou *mourir*. Oh, il ne mourra pas, il ſe mariera ; je le dis, je le jure, l'arrêt eſt irrévocable.... Pauvre Piennes ! il va faire une grande perte : j'étois ſon amie, je ſerai ſa femme ; quelle différence ! Il excite une tendre pitié dans mon cœur, je ne l'enviſage point comme mari ſans me livrer à la compaſſion. Au fond, je n'ai point à me reprocher de lui avoir conſeillé une ſi méchante affaire. J'ai tout tenté pour l'en détourner ; mais c'eſt la plus mauvaiſe tête !.... Adieu. Félicitez-moi du mariage de madame de Sancerre, & conſolez-moi du mien.

LETTRE LIV.

VOTRE lettre m'a fait un extrême plaiſir. Tout ce que vous me dites du marquis m'enchante. *Lui ſeul méritoit mon cœur?* J'étois *l'unique femme digne d'occuper le ſien?* Mon ami, cet éloge eſt bien grand. Etre jugée digne d'un homme eſtimable, c'eſt remporter un prix flatteur, c'eſt jouir de la récompenſe des vertus dont on nous impoſa la pratique difficile.

M. de Montalais vient de me quitter. Il part avec le comte de Roye pour prendre des arrangements néceſſaires. Comme la confiance & l'amitié les uniſſent, leurs affaires ſeront bientôt terminées. Je ſens déja un peu de triſteſſe, je ne veux pas m'y livrer; & pour diſſiper ce nuage, je vais vous conter la plus ſotte hiſtoire, & vous communiquer la plus impertinente lettre dont vous ayez jamais entendu parler.

J'allai hier avec madame de Martigues, chez mon marchand, voir des étoffes nouvellement arrivées. Un étranger, aſſez remarquable par la richeſſe & l'aſſortiment de ſa parure, ſe faiſoit montrer des draps d'or, les trouvoit minces, rejetoit tout, parloit beaucoup, n'achetoit rien, & déſoloit la maîtreſſe du magaſin.

Peignez-vous un homme âgé d'environ trente ans, d'une taille un peu giganteſque, les traits marqués, le teint brun, hâlé même,

les cheveux bizarrement arrangés, la phyſionomie ouverte, aſſez belle; l'air gauche, parlant haut, d'un ton bruſque; ſe tenant mal, s'exprimant avec dureté, & mêlant des termes peu polis à des phraſes fort embrouillées.

Madame de Martigues s'amuſoit à l'écouter, le trouvoit plaiſant, rioit de ſes propos & de l'embarras de la marchande, empreſſée, ennuyée, fatiguée, voulant venir à nous, & ſe plaignant d'être *retenue par ce monſieur*. Elle nous nomma toutes deux, & j'entendis avec ſurpriſe *monſieur* s'écrier, *madame de Sancerre! qui, la comteſſe de Sancerre?* En parlant il jette à terre vingt pieces d'étoffes, s'élance par deſſus, vient à nous, me regarde, s'appuie contre un pilier, reſte immobile, les yeux fixés ſur moi, la bouche à demi ouverte, paroiſſant un homme pétrifié.

Madame de Martigues part du plus grand éclat de rire; l'eſpece de ſauvage n'en eſt point ému. Gênée par ſa préſence, j'ai remis mes emplettes à une autre fois, & me ſuis avancée pour ſortir. Le ſingulier perſonnage eſt revenu à lui-même, s'eſt hâté de me couper le chemin, m'a préſenté la main, & s'inclinant profondément, il m'a demandé l'*honneur*, la *permiſſion*, le *bonheur*, l'*avantage* de m'aider à deſcendre. J'ai craint de le mortifier en le refuſant; il m'a conduite à ma voiture, en prononçant des mots mal articulés, en faiſant des exclamations: *Madame!.... Enchanté! Mon dieu, qui*

m'eût dit! L'heureuſe rencontre! J'allois.... Tout eſt changé. J'aurai l'honneur.... Vous voudrez bien.... Je ne ſaurois parler, ma joie me confond.

Un très-beau vis-à-vis l'attendoit à la porte, entouré de negres bien vêtus, portant des carcans & de riches bonnets. Madame de Martigues a envoyé demander ſon nom; mais le marchand ne le ſait pas. A quatre heures j'ai reçu cette étonnante lettre.

Lettre de M. de Morinzer, à madame de Sancerre.

" MADAME,

„ On prend ici de longs détours pour „ s'expliquer; au bout d'une heure on n'a „ rien dit. Moi, je parle pour être enten- „ du. Voici le fait. Je vous aime de tout „ mon cœur. J'ai fait deux fois le tour du „ monde; j'ai vu des femmes de toutes les „ contrées, de toutes les couleurs; mais „ d'un pole à l'autre, on chercheroit en „ vain votre égale. La dame qui vous ac- „ compagnoit ce matin eſt jolie: elle rira „ tant qu'il lui plaira; mais ſur ma parole „ elle ne vous vaut pas. Venons à nos af- „ faires.

„ J'ai de la naiſſance, je ne m'en ſou- „ cie guere. Je poſſede une grande fortu- „ ne, j'en fais cas. Le partage de ſix mil- „ lions, des pierreries tant que vous en vou- „ drez, cent eſclaves pour vous ſervir, de

„ ſuperbes habitations dans le plus beau
„ lieu du monde; un mari jeune encore,
„ franc, bon, honnête, vaillant, cela vous
„ convient-il, madame? Il faut me répon-
„ dre très-vîte, s'il vous plaît; car je dois
„ bientôt repaſſer les mers. Parlez vrai, je
„ m'arrangerai en conſéquence. Une affaire
„ importante m'a conduit ici; elle vous re-
„ gardoit d'une façon, à préſent elle vous
„ regarde d'une autre. Ceci n'eſt pas clair,
„ je vous l'expliquerai. J'ai l'honneur d'ê-
„ tre, madame, avec un profond reſpect,
„ la paſſion la plus vive & la plus ardente,
„ votre très-humble & très-obéiſſant ſervi-
„ teur, CHARLES MORINZER.

„ Votre réponſe au plus tôt. Me vou-
„ lez vous? ne me voulez-vous pas? Di-
„ tes oui ou non.„

Comment trouvez-vous cette lettre? Jamais femme de ma ſorte n'en reçut une ſemblable; aſſurément cet homme eſt en démence. Madame de Martigues dînoit ici; elle a cru fort plaiſant d'écrire *non* ſur une feuille de papier, & d'envoyer cette réponſe. J'aurois préféré de n'en faire aucune. Adieu, mon cher comte; on m'entraîne à l'opéra. Madame de Termes ne veut pas que je rêve, elle me défend de ſoupirer. L'ingrate! combien je l'ai laiſſé pleurer, gémir! Elle ne s'en ſouvient plus.

LETTRE LV.

M. de Montalais ne reviendra pas ſi-tôt. Le maréchal de Saint-Géran, ſon oncle, eſt malade dans une de ſes terres auprès de Poitiers; il ſouhaite paſſionnément de le voir; le marquis s'y rend, & ſon retour va dépendre de la mort ou de la convaleſcence de ce vieux parent.

Eh, mon dieu! toujours des obſtacles, toujours des chagrins! Je ſens vivement cette abſence. Je ne le dis qu'à vous; les autres ne me plaignent point aſſez. Et cet imbécille de marin, m'en croyez-vous débarraſſée? Non, il s'obſtine dans ſon impertinente paſſion. Imagineriez-vous qu'il ait eu l'audace de ſe préſenter dix fois à ma porte? Il vient de m'écrire encore. Je voulois renvoyer ſa lettre ſans l'ouvrir, mais on me l'a apportée chez madame de Martigues; ſon ſtyle l'enchante, dit-elle, vîte elle s'eſt hâtée de briſer le cachet. Il eſt ſurprenant que de pareilles ſottiſes s'adreſſent à moi. Voyez, je vous en prie, le ſtyle qui *enchante* madame de Martigues.

Lettre de M. de Morinzer, à madame de Sancerre.

" *Non!* Vous êtes laconique, madame; „ les Françoiſes ſont polies, dit-on, pour„ tant cette réponſe eſt peu honnête. Je mé-

„ rite plus d'égards, vous en conviendrez „ bientôt. Je ne ſuis pas venu ici pour vous „ aimer, madame; c'eſt un malheur qui „ m'eſt arrivé, cela ne devroit pas m'attirer vos dédains. Je puis vous faire porter „ un nom qui vaut au moins le vôtre. Je ne „ vous menace pas, mais faites attention à „ ceci; je ſuis réſolu de vous épouſer ou de „ vous ruiner, & je voudrois que l'un me „ fût auſſi facile que l'autre.

„ Je demande à vous voir, à vous parler, à me faire connoître; je puis me préſenter par-tout, & chez vous avec plus „ de liberté qu'ailleurs. Voulez-vous me recevoir? Ecrivez encore *non*, & vous êtes „ ruinée, abymée. J'en ſerai fâché; mais „ j'ai de l'honneur, & je ferai ce que je dois „ faire. „

Si cet homme n'étoit pas fou, il ſeroit ſi inſolent qu'il mériteroit punition; mais ſa tête eſt dérangée, il m'inſpire plus de pitié que de colere. Me *ruiner*, m'*abymer!* Et cette idée de m'épouſer, de pouvoir ſe préſenter chez moi *avec plus de liberté qu'ailleurs!* Mais comment abandonne-t-on ce pauvre malheureux à lui-même? Perſonne ne s'intéreſſe-t-il à lui? Mon ami, les foux me font éprouver un ſentiment très-triſte; ils inſpirent d'humiliantes réflexions..... Eh quoi, encore une lettre!...

Ah, mon ami, je ſuis perdue! Ce n'eſt point un fou; c'eſt bien pis, c'eſt..... Grand Dieu, eſt-il poſſible! Dans quels temps!...

Revers affreux!... Quand j'allois diſpoſer.... Liſez, mon cher comte, liſez, connoiſſez tout mon malheur.

A madame de Sancerre.

" Point de réponſe? votre porte toujours
„ fermée? de la hauteur, du dédain? Eh
„ bien, madame, apprenez donc ce que la
„ crainte de vous effrayer me forçoit à vous
„ cacher. Je mérite vos égards, je le répe-
„ te : votre couſin, le fils du comte d'Eſte-
„ lan, le neveu de votre mere, n'eſt pas
„ fait pour eſſuyer vos mépris. Je m'embar-
„ raſſe fort peu des actes qui vous font jouir
„ de mes biens; ils ſeront caſſés quand il
„ me plaira. Je prouverai que Zabette eſt
„ morte mon eſclave, & non pas ma femme.
„ Tout l'équipage du vaiſſeau qui nous por
„ toit en Afrique, fut témoin de ſa trahi-
„ ſon, & la vit marier au jeune negre qu'elle
„ me préféra. Mon pere n'a pu me déshé-
„ riter; ſon exhérédation, ſon teſtament
„ s'annullent, puiſque la faute énoncée n'a
„ jamais été commiſe. Je ſuis venu en France
„ exprès pour faire caſſer ces actes déſho-
„ norants : ils le ſeront. Vous qui ne ré-
„ pondez point, qu'avez-vous à dire à cela,
„ madame? „

Hélas! rien. Cet homme étoit bien loin de ma penſée! Il avoit changé de nom, je le croyois mort, j'allois donner ces biens qu'il me redemande.... Plus de mariage, plus de

bonheur, tout eſt fini:.. Ah, pourquoi M. de Montalais a-t-il refuſé mademoiſelle de Roye? faut-il qu'il me l'ait ſacrifiée! C'eſt donc moi qui le prive des avantages!... Je ſuis au déſeſpoir.

LETTRE LVI.

SERAI-JE toujours tourmentée, contrariée, impatientée, déſolée! On ne veut pas me laiſſer voir le comte d'Eſtelan, on m'empêche de lui écrire; on cherche le parti que je dois prendre. Un ſeul me paroît honnête : je veux tout rendre. Mes amis, particuliérement M. & madame de Termes s'y oppoſent fortement; ils examinent, conſultent, ſe donnent d'inutiles peines. Aſſurément je ne plaiderai point. Moi, diſputer à un fils l'héritage de ſon pere! conteſter des droits juſtes, naturels! expoſer la réputation de ma mere! voir attaquer ſa mémoire, ſon intégrité, dans de hardis libelles, où l'on oſe avancer impunément d'horribles fauſſetés, où l'intérêt s'appuie ſur le menſonge & la calomnie! On accuſeroit ma mere d'une baſſe ſéduction! on lui reprocheroit d'avoir dicté ces actes, de s'être rendu maîtreſſe de l'eſprit d'un homme malade & chagrin! Madame de Kerlanes ne diſoit-elle pas que [illegible]échal de Tende & elle s'étoient unis? [illegible]ardoit-elle pas le teſtament fait en [illegible]eur comme leur ouvrage?

[illegible]puis, mon ami, notre raiſon, notre

ur, ne ſont-ils pas nos premiers juges? n'importent les loix, ſi notre conſcience onnonce contre elles? Accepterois-je aujourd'hui les dons d'un pere irrité? Voudrois-je me prêter à ſa vengeance, profiter des diſpoſitions faites dans ſa colere? Non, ns doute : eh, pourquoi donc refuſerois-je M. d'Eſtelan la reſtitution qu'il exige? C'eſt un dépôt remis entre mes mains; comnent me permettrois-je de le retenir? Mais lans quelle circonſtance on me le redemande!

Avant la mort de madame de Montalais, le retour de M. d'Eſtelan ne m'eût cauſé aucune peine. Vous ſavez ſi je tiens à ce vain éclat dont je me vois environnée. Je puis ſupporter la médiocrité, j'oſe le croire; eſpérer qu'elle ne m'abaiſſera ni à mes yeux ni à ceux de mes amis. Mais le moment, les diſpoſitions que j'allois faire, une donation prête à ſigner.... Ah, perd-on ſans regret la douceur d'enrichir ce qu'on aime!

Je m'afflige, je pleure, rien ne peut me conſoler. Je cache encore ce cruel événement à M. de Montalais. Il faudra bien le lui apprendre. O mon cher comte, prévoyois-je, quand il partit, que je terminerois encore mes lettres par cette triſte expreſſion, *plaignez-moi!*

LETTRE LVII.

De madame de Termes, au même.

L'INTÉRÊT de madame de Sancerre, ut le bonheur du reſte de ſa vie, exigent ſolument, monſieur, que vous veniez à aris. Le parti où elle prétend s'arrêter, eſt rt noble, fort généreux ſans doute; mais s circonſtances engagent ſes amis à le dépprouver. Si M. d'Eſtelan étoit pauvre, maame de Sancerre pourroit partager avec i l'héritage de ſon oncle, y renoncer ême; mais c'eſt un homme fort riche, ui veut la dépouiller d'une fortune dont ſe ſoucie très-peu. Madame de Thoré, adame de Comminges, madame de Thians l'ont été voir chez lui; M. de Termes, comte de Piennes lui ont parlé pluſieurs s : c'eſt la créature du monde la plus déſonnable. Sans la main de ſa couſine, il veut entendre à aucun accommodement. eſt *venu en France tout exprès pour faire ſer le teſtament de ſon pere. Il ne conıt pas*, dit-il, *à un honnête homme d'édéshérité. Un acte d'exhérédation ſuppoſe faute grave dans l'enfant qu'on prive de roits : il ne veut pas laiſſer ſubſiſter un témoignage contre lui. Ces deux actes déshonorants; ils le déſignent comme le de Zabette; or le mari de Zabette eſt ſervice, il le repréſentera. Si ſa cou-*

ſine veut, il la dédommagera, en l'épouſant, de la perte qu'elle va faire ; autrement il plaidera : de toute façon il faut qu'il plaide.

Aſſurément la plus exacte probité permet à madame de Sancerre une juſte défenſe; les loix l'autoriſent à ſoutenir les diſpoſitions de ſon oncle : il ne s'agit point d'un bien de patrimoine, mais d'un bien acquis par le teſtateur. La lettre de M. d'Eſtelan à ſon pere prouve le vol qu'il lui fit, l'enlevement de la négreſſe, & ſon mariage avec elle.

Votre crédit ſur l'eſprit de madame de Sancerre peut ſeul l'engager dans un procès dont l'idée la révolte. Par un grand bonheur, M. de Montalais eſt abſent; fort amoureux, naturellement déſintéreſſé, preſſé d'être heureux, il ſeroit très-capable de penſer comme elle : content de poſſéder ſon cœur, d'obtenir ſa main, il ſe renfermeroit ſans peine dans ſa terre avec une ſi charmante compagne. Nous qui la perdrions, nous ne négligerons aucun moyen de lui conſerver ſa fortune, & de la fixer à Paris.

Venez, monſieur, venez, hâtez-vous, vous devez cette preuve de zele & d'attachement à madame de Sancerre, à moi, à tout ce qui compoſe une ſociété dont la tendreſſe pour elle vous eſt ſi bien connue.

LETTRE LVIII.

La tendre inquiétude de madame de Termes, ſa vivacité, la démarche qu'elle lui a fait haſarder, m'obligent à dépêcher un courier ſix heures après le départ du ſien, pour vous prier, mon cher comte, de ne point venir : ce voyage vous dérangeroit, & ſeroit inutile. J'ai vu M. d'Eſtelan, je le verrai encore peut-être. Quel homme! le monde, ſes uſages, les procédés reçus, la raiſon, la bienſéance, tout lui eſt étranger: il parle, crie, s'anime par le ſon de ſa voix, n'écoute rien, ne comprend rien, ſuit ſon idée, s'en écarte, en change, finit par ne ſavoir ce qu'il dit ni ce qu'il veut. L'inconſéquence & la contradiction forment le fond de ſon caractere. Paſſionné, turbulent, fougueux, jamais méchant, toujours inſupportable, aſſez noble, aſſez compatiſſant, libéral, généreux même, c'eſt un être tout nouveau pour moi. Adieu : mon courier eſt prêt, je ne veux pas le retarder. Bientôt je vous en dirai davantage.

LETTRE LIX.

Je viens de recevoir une lettre du marquis de Montalais. Ah, qu'elle m'afflige! Il ignore encore le chagrin amer où je me livre, il s'abandonne à de douces eſpérances, il me parle des liens.... Quoi! fau-

-t-il renoncer à lui? Depuis l'aveu de ſentiments, des miens, ma tendreſſe a s de nouvelles forces. O mon ami! que attraits que de charmes dans un amour ti, partagé, dans de mutuels deſirs, dans e ſeule volonté! Après avoir aimé avec nt de douleur, quand j'aime avec tant e plaiſir, faut-il qu'il s'éleve une barriere ntre nous? Vivrons-nous ſéparés? Hélas ui! Voudrois-je aſſocier le marquis à na mauvaiſe fortune?... Mais rien n'eſt encore décidé.

Je devois voir M. d'Eſtelan mardi dernier, madame de Termes le fit prier de ma part de remettre ſa viſite au jeudi. Pour mieux s'aſſurer de moi, elle me força de l'accompagner à Neuilli chez ma ſœur. La premiere perſonne qui s'offrit à mes yeux, fut le comte d'Eſtelan; il jouoit. A peine ai-je fait deux pas dans le ſallon, qu'il m'apperçoit, ſe leve avec précipitation, renverſe la table, pouſſe rudement tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, accourt à moi: *c'eſt elle, la voilà, ah, la voilà!* Puis appellant ma ſœur de toute l'étendue de ſa voix: *eh, madame la marquiſe, venez vîte, parlez-lui; vous m'avez promis de lui parler; conſeillez-lui de m'aimer, de m'épouſer; elle ſera heureuſe, jamais je ne lui ferai de peine, non, jamais!* En parlant, il ſaiſit ma robe, une de mes mains, me tire, m'entraîne vers la terraſſe où il voit ma ſœur: mon éventail tombe, il ſe précipite deſſus, le releve, le baiſe, le briſe, rit, ſe

croit ſeul au milieu de vingt perſonnes, & ne ſe doute point du tout de l'extrême ſurpriſe qu'il cauſe à tout le monde.

J'ai prié madame de Thoré de paſſer dans ſon cabinet; j'y ſuis entrée avec elle & le ridicule perſonnage qui me tenoit toujours. Mon couſin, lui ai-je dit, nos affaires ſont faciles à terminer. Nous n'aurons point de procès enſemble.... Tant mieux, a-t-il interrompu; quand nous ſerons du même avis, tout s'arrangera. Vous me paroiſſez douce & raiſonnable, cela eſt charmant. Parbleu, vous êtes une belle femme! il ne vous manquoit que de me voir, de me parler, vous voilà parfaite. Çà, vous conſentez donc?... Oui, monſieur, ai-je repris, je reconnois vos droits, & je ſuis très-éloignée de les conteſter. Votre demande eſt juſte; & dès demain, ſi vous voulez, mes gens d'affaires.... Vos gens d'affaires? a-t-il répété; eſt-ce que ne vous voilà pas? Si vous trouvez ma demande juſte, vous allez l'accorder, conſentir à m'épouſer, & tout ſera terminé.

Séparons les deux objets que vous confondez, monſieur, lui ai-je dit: il s'agit ſimplement de la ſucceſſion de mon oncle, & je ne prétends pas vous écouter ſur un autre ſujet. Non! s'eſt-il écrié: & moi je refuſe abſolument d'entendre parler de la maudite ſucceſſion: ai-je affaire de biens, de richeſſes? Eſt-ce là ce que je vous demande? Je veux détruire un acte qui attaque mon honneur; ſi le teſtament ne le rappelloit pas,

e le laiſſerois ſubſiſter. Mais ſi vous vous donnez à moi, vous n'y perdrez rien, je vous ferai les plus grands avantages : ſi vous ne *prétendez pas m'écouter ſur ce ſujet*, point d'accommodement, point de pour-parler, point de gens d'affaires à vous, les miens vous parleront; je plaiderai, oui, morbleu! je plaiderai, & nous verrons.

Eh, ſur quoi plaider, ai-je repris, quand je ne vous diſpute rien? L'entendez-vous, dit-il à ma ſœur? Elle me fera devenir fou. Et s'adreſſant à moi : Madame, je traite de bonne foi; je ſuis honnête, ſimple, uni. Écoutez ceci. Je dois hériter de mon pere, vous en convenez; à la bonne heure. Vous voulez rendre, dites-vous; il ne s'agit pas de cela, je dois reprendre, moi; mon honneur exige que je rentre dans mes droits par un arrêt. Si vous voulez accepter mon cœur & toute ma fortune, je chercherai des moyens de concilier tout cela; ſi vous ne le voulez pas, je le répete, je n'écouterai rien. Je puis vous faire un procès, je vous l'intenterai dès demain : vous ſerez bien contente, quand vous m'aurez forcé à vous chagriner!

Eh, vous me chagrinez plus que vous ne penſez, me ſuis-je écriée, votre retour anéantit tout le bonheur que je me promettois, tout l'agrément de ma vie. Il m'a regardée, a rêvé un moment. Vous êtes attachée à votre fortune, & vous ne voulez rien faire pour la conſerver, a-t-il dit. Eh, qu'eſt-ce que la ſucceſſion de mon pere? Je vais vous donner la mienne, ſi vous le deſirez.

Et ſe jetant à mes pieds : Ma belle, ma chere couſine, ne me reprochez pas de vous donner du chagrin ; je vous offre d'être votre ami, votre amant, votre mari ! Puis-je dire mieux ? Vous me tournez la tête, vous me déchirez le cœur, faites un effort, aimez-moi ; on dit que vous êtes ſi bonne : & pour qui diable l'êtes-vous donc ? Ne ſommes-nous pas de proches parents ? Eſt-ce un étranger qui vous recherche ? Parlez donc, répondez, m'aimerez-vous ? m'épouſerez-vous ? Je ſerois bien fâchée, lui ai-je répondu, de vous donner une eſpérance que je tromperois. Non, monſieur, non ; toutes les diſpoſitions de mon cœur ſont contraires à vos deſirs ; je ne puis jamais être à vous.

Il me ſeroit impoſſible de vous peindre ſon emportement, ſes cris, ſes reproches à ma ſœur ſur le ſilence qu'elle gardoit, ſes plaintes de ma *cruauté*, de mon *obſtination*. Il s'eſt épuiſé, mis hors d'haleine, eſt ſorti comme un fou, & ce matin j'ai reçu une aſſignation de ſa part.

Mes amis veulent abſolument que je me défende, je ne ſaurois m'y déterminer. Cela devient très-embarraſſant ; il croit ſon honneur engagé à faire caſſer l'acte d'exhérédation, malheureuſement rappellé dans le teſtament. Cette circonſtance le porte ſeul à l'attaquer, du moins le dit-il à tout le monde. Enfin il demande & ne veut pas recevoir. Où me rejette ce procès ? Dans quel temps en eſpérer la déciſion ? J'ai tout écrit

. de Montalais, j'attends ſa réponſe, réglera mes démarches.

LETTRE LX.

ɛ viens de recevoir une lettre de M. de ɔntalais : je vous l'enverrois, ſi je pou- ıs me priver du plaiſir de la relire, ou j'avois le temps de la copier ; mais j'ai ɔeine celui de vous écrire.

Qu'elle eſt tendre cette lettre ! Qu'elle ontre bien toute la nobleſſe de cette ame :aiment ſupérieure, vraiment grande ! Ah, ıon cher comte, une paſſion ſi déſintéreſ- ɛe, ſi délicate, eſt-elle deſtinée à n'être amais heureuſe, à pénétrer mon cœur d'un ong, d'un ſenſible, d'un éternel regret !

Le marquis penſe préciſément comme moi ſur les droits du comte d'Eſtelan ; la perte ou le gain du procès que l'on m'intente, eſt un article traité bien légérement dans ſa lettre. Il s'étonne de la bizarrerie de mon parent, & ne conçoit pas comment il refuſe une reſtitution offerte. Le point d'honneur où il s'attache lui paroît frivole, M. d'Eſtelan vivant par ſon choix à trois mille lieues d'ici.

Il ne penſe pas que cette affaire puiſſe retarder notre union. Nous ſerons *riches* & *heureux*, dit-il, ſi je conſens à vivre pour lui, à quitter Paris, à paſſer mes jours dans une retraite agréable & tranquille. Avec quels traits il me peint les plaiſirs délicieux

d'une vie ſimple, uniforme, paiſible; d'un lien dont l'eſtime, l'amitié, l'amour ſerrent les nœuds! Il raſſemble ſous mes yeux tous ces biens purs & véritables, puiſés dans la nature, en nous-mêmes; biens précieux, dont la ſaine philoſophie nous découvre les charmes! Mais, mon cher comte, pour les goûter, pour en jouir, il faudroit s'aſſurer de les préférer, de les ſentir toujours; il faudroit pouvoir fixer notre eſprit trop léger, cette penſée toujours errante, voltigeant ſans ceſſe d'objets en objets; il faudroit détruire en nous cette inconſtance naturelle, ſource de l'inquiétude & de l'ennui; par elle le plaiſir s'envole & le bonheur s'anéantit.

Si j'écoute mon cœur, ſi je cede aux deſirs de mon amant, aux miens, n'aurai-je rien à craindre du temps, de la réflexion? Cet homme, ſi diſtingué parmi ſes égaux, eſt-il fait pour vivre au fond d'une province écartée, pour y vivre oublié? Une noble ambition l'a porté à ſe rendre capable d'occuper les plus grandes places, il a nourri l'eſpoir fondé de parvenir aux premieres dignités; ſa naiſſance, ſon mérite lui applaniſſent la route des honneurs; l'en détourne-rai-je! l'arrêterai-je dans ſa courſe? Eſt-ce à trente-deux ans qu'un homme peut compter aſſez ſur lui-même, pour s'affermir contre le regret, poiſon cruel, dont la ſolitude augmente l'amertume?

Le marquis de Montalais a le cœur généreux, me rappellera point les ſacrifices

qu'il m'aura faits, mais il les ſentira peut-être ; le plus léger nuage qui obſcurcira ſon front, me fera craindre un repentir ſecret ; je le verrai triſte, & je m'accuſerai de l'avoir rendu malheureux... Ah ! ſi je perds le pouvoir de répandre l'agrément ſur ſes jours, je ne ſerai point à lui... Renoncer à M. de Montalais ! Ai-je pu le penſer ! Ai-je pu l'écrire ! Aurai-je la force de le vouloir, de le lui dire !....

Piennes m'interrompt : il arrive avec deux avocats ; il me tourmente, il m'excede de conſeils, de conſultations. Madame de Marconſeils, de conſultations. Madame de Marfontigues m'impatiente auſſi ; elle jure, elle proteſte de ne point ſe marier ſi je perds mon procès. Elle veut vivre avec moi, comme moi, tout partager avec moi. Ces propos déſolent le comte de Piennes. Les tendres ſentiments de mon amie m'inſpirent la plus vive reconnoiſſance ; mais ſa réſolution me fâche : eh, mon dieu ! n'eſt-ce pas aſſez d'être inquiete, chagrine, incertaine de mon ſort ? Faut-il, pour rendre ma ſituation plus douloureuſe, que le bonheur des autres ſoit dépendant du mien ! Adieu.

LETTRE LXI.

Oh le cra[illegible] je perdrai l'eſprit, ſérieuſement je tendre[illegible]s ; l'imbécille perſonnage ne veut entrevue[illegible] aucune raiſon. Après pluſieurs entile n[illegible], dix lettres, vingt querelles, l'inégociation de tous mes amis, un pro-

cès paroît inévitable. Aſſignée à rendre, je vais le faire aſſigner à recevoir. Sur ſon refus je répondrai, nous ſerons en inſtance réglée ; & qui ſait quand cette malheureuſe affaire finira?

M. de Montalais eſt près de Paris; il arrive, je l'attends à chaque inſtant.... Eh, mon dieu! ce retour m'alarme. Si mon couſin apprend nos engagements, s'il oſe... Il eſt ſi fougueux, ſi emporté! Si le marquis, indigné d'une rivalité.... Mon ami, j'entrevois mille maux plus cruels que ma ruine.

J'ai écrit ce matin à M. d'Eſtelan. Je ſais fort peu les loix; mais je cherche continuellement des moyens d'accommodement. Je lui en propoſe, ils ne valent rien peut-être.... On m'apporte ſa réponſe... Tout eſpoir n'eſt pas perdu; voyez.

Lettre du comte d'Eſtelan.

" Vous voilà bien contente, madame; „ vous me faites de belles affaires; je traite „ avec de jolies gens, plus bavards, plus „ lambins.... Ils parlent de mois, d'années! „ A les entendre, il faut bien du temps „ pour décider une queſtion qu'un enfant „ réſoudroit en un quart d'heure.

„ Je ſuis malade, l'air de ce pays ne me „ vaut rien, j'enrage; vous me ferez mou„ rir, & puis vous direz que je vous *cha„ grine!* Après tout, de quoi vous plai„ gnez-vous? Je vous aime, voilà tous mes „ torts avec vous. Dans un inſtant je me rendrai

„ rendrai à vos ordres ; je n'entends rien
„ à vos moyens, mais je deſire de vous con-
„ tenter. Si vous vouliez, il ſeroit bien facile
„ de terminer.... Pour une femme douce,
„ vous êtes en vérité bien obſtinée. „

Je ne ſais, mon ami, mais je ſuis dans une agitation terrible. Ce billet.... J'eſpere.... Il *s'ennuie*, dit-il : ah, tant mieux ! Si le deſir de partir pouvoit ſe joindre à cet ennui..... On entre.... C'eſt lui.....

Neuf heures du ſoir.

Ah, tout eſt déſeſpéré !.... Madame de Martigues... L'imprudente ! faut-il qu'elle ſoit venue dans un moment où cet homme adouci commençoit à céder !.... A quoi l'indiſcrette m'expoſe ! Il ſait que j'aime, il eſt furieux ! Tout eſt perdu, vous dis-je.... Et M. de Montalais revient ; s'ils ſe voient, s'ils ſe parlent... Je me meurs. La cruelle madame de Martigues !

M. d'Eſtelan eſt entré, s'eſt aſſis, a gardé le ſilence ; il paroiſſoit appeſanti, fatigué, chagrin. Par mon ordre, Raimond lui a préſenté un état des effets qui compoſoient la fortune de ſon pere, & un détail de l'emploi qu'on en fit après ſa mort. Emportez vos papiers, lui a-t-il dit, j'en ai aſſez vu depuis deux jours. L'enfer confonde les loix, ceux qui les embrouillent au-lieu de les interpréter ! Maudit ſoit l'héritage ! Je veut au fond de la mer. Raimond

J'ai commencé à parler avec douceur, avec amitié. M. d'Eſtelan m'a interrompue, mais ſans humeur : vous êtes une enchantereſſe, m'a-t-il dit, vous me rendez malheureux, malgré votre dureté pour moi, je ne ſaurois vous haïr. Devois-je venir ici ? Pour voir heureux ! Toujours prêt à rire, tout m'amuſe. Me voilà ſombre, triſte. ... Je ne voudrois pas traiter un de mes eſclaves avec la même inhumanité que ma plus proche parente me montre ; & devinez-en la raiſon ? Je lui offre mon cœur, mon bien, ma vie ; je renoncerois à tout pour elle. Eh bien, elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais ; elle me fera mourir, ſans s'émouvoir, tranquillement, *parce que les diſpoſitions de ſon cœur*.... Enfin il faut avoir patience.

En parlant il pleuroit, ſes larmes étouffoient ſa voix. Il m'a touchée, je l'ai plaint, j'ai jugé de ſes chagrins par les miens. Il m'a ſemblé que la violence de ſon caractere, l'impétuoſité naturelle de ſes deſirs, l'habitude de les ſatisfaire, devoient lui faire éprouver des peines ſenſibles. On s'attendrit aiſément ſur les maux que l'on cauſe ; mes yeux ſe ſont mouillés malgré moi ; j'ai voulu parler, je ne l'ai pu.

M. d'Eſtelan a vu couler mes larmes, elles ont élevé dans ſon cœur un mouvement très-vif ; il s'eſt levé tout ému, tout hors de lui-même, répétant : allons, bon ! affligez-vous, pleurez pour achever de me déſoler. Et marchant à grands pas : je voudrois être mort, être mort, il y a dix ans !

e l'ai prié de ſe calmer, de s'aſſeoir, de
:couter. Je lui ai tendu la main : mon
ſin, lui ai-je dit, je ſuis bien éloignée
vous haïr; votre obſtination à vouloir
épouſer s'oppoſe ſeule à l'amitié que je
plairois à vous montrer. Renoncez à ce
ſein, étouffez un deſir inutile. Ne tour-
:ntez pas cruellement une femme..... Je
us tourmente, moi, s'eſt-il écrié avec feu,
cruellement encore! Madame, ne me trai-
z point de cruel, je ne le ſouffrirai pas. Je
is bon, ſenſible, complaiſant, j'ai même
e la douceur quand on ne m'obſtine pas....
e vous tourmente! Parbleu, il faut être
ien femme pour voir comme cela. Et ſans
ne donner le temps de lui répondre : ma-
ame, m'a-t-il dit, tâchons de nous arran-
;er, de ne plus nous tourmenter ni l'un ni
'autre : ſi la moitié de ma fortune ne vous
ùffit pas, je vous en aſſurerai l'entiere jouiſ-
ance, la propriété, de mon vivant, après
ma mort; vous diſpoſerez de mes biens, de
mes volontés, de moi.... Eſt-ce aſſez? M'en-
tendez-vous? M'allez-vous répondre?....
Eh bien, parlez, parlez donc, acceptez-
vous?... Et recommençant à courir dans la
chambre, ſes deux mains ſur ſon viſage :
elle ne parlera pas, crioit-il, elle ne par-
lera pas! elle pleurera tout le jour, elle dira
que je la chagrine!

Revenant à moi, ſe jetant à mes pieds,
priant, pleurant, répétant, ma belle, ma char-
mante couſine, aimez-moi, annoncez ſeule-
ment que vous avez un peu d'amitié pour un

parent qui vous adore, dites que vous m'aimeriez ſi vous le pouviez, je ferai tout ce que vous voudrez; j'abandonnerai le procès, la ſucceſſion. L'honneur m'engageoit.... Je renoncerai à tout pour vous obliger. Parlez, ordonnez, je ſignerai mon déſiſtement; je deſire votre cœur, & non pas l'héritage de mon pere. La plus petite marque de votre amitié, de votre eſtime, peut-elle trop s'acheter! Dictez-moi vos volontés. Charmée de le voir adouci, j'allois profiter de cet heureux inſtant; la porte s'ouvre bruſquement, madame de Martigues entre: eh bien, dit-elle, tout eſt-il d'accord? entend-il raiſon? avez-vous terminé? quand s'en va-t-il?

Eh, de quoi vous mêlez-vous, madame? lui a-t-il demandé, qu'eſt-ce que cela vous fait? Vous me permettrez de vous dire, a-t-elle continué, que c'eſt bien aſſez de ruiner madame; il ne faut pas l'ennuyer, l'excéder de vos mauvais propos, de votre ſauvage amour: une belle paſſion, en vérité! elle vous ſied bien! Mais en bonne foi, croyez-vous qu'il ſoit poſſible de vous aimer? Quand madame de Sancerre ne ſeroit point liée par ſes promeſſes, par ſes ſentiments, à l'homme le mieux fait.... Liée, s'eſt-il écrié? des promeſſes? que veut-elle dire? Madame de Sancerre liée! Eſt-elle mariée? Eh, je vous prie, monſieur, a-t-elle répondu vivement, ne peut-elle l'être ſans votre aveu? On devoit apparemment vous attendre pour diſpoſer d'elle? Mais comme

c'eſt moi qui l'ai engagée. .... Elle eſt mariée, elle! a-t-il répété. Eh, pourquoi non? a pourſuivi l'étourdie. Ne vous dis-je pas que je l'ai engagée? je ne puis vous donner la moindre idée des tranſports, de la colere, de la fureur de M. d'Eſtelan. Il s'eſt emporté contre madame de Martigues; elle l'a durement plaiſanté, raillé, impatienté, outré. Je me ſuis en vain efforcée de la faire taire; je n'ai pu retenir la vivacité de l'une, ni modérer la rage de l'autre; ils cherchoient tous deux les expreſſions les plus piquantes. Le comte eſt ſorti, menaçant, jurant, criant, étouffant. Madame de Martigues eſt reſtée triomphante, enchantée de l'avoir chaſſé, perſuadée qu'elle a très-bien fait de lui tout dire. Jamais elle n'a voulu comprendre qu'elle me rejetoit dans les embarras d'où ſans elle j'allois ſortir heureuſement.

Eh mon dieu, que vais-je devenir! M. de Montalais attendu à chaque inſtant :... mon couſin révolté, inſtruit.... Je ſuis accablée; une poſition ſi fâcheuſe, de ſi triſtes idées, des craintes ſi grandes.... Que le ciel détourne de moi.... Et c'eſt une amie, c'eſt madame de Martigues qui me déſeſpere en ce moment! Adieu. Plaignez-moi, je vous le dis encore. Hélas, vous le dirai-je toujours!

LETTRE LXII.

Eh vîte, vîte, que je vous apprenne.... Je vous dépêche un courier.... Je voudrois qu'il eût des ailes! Ai-je bien toute ma raiſon? Suis-je éveillée? N'eſt-ce point un ſonge? M. de Montalais eſt-il là? Oui, il rit, il cauſe avec madame de Termes..... Qu'il a l'air content! que je le ſuis!..... M. d'Eſtelan.... Mon pauvre couſin! je le plains, je l'eſtime.... Ah, je n'eſpérois pas.... Mais je veux me modérer.... Je ne le puis; mon cœur eſt dans une émotion... Pourtant je veux vous conter.... Écoutez, mon cher comte, écoutez-moi bien.

Ce matin à onze heures, ſeule dans mon cabinet, pleurant de toute ma force, portant mes idées ſur les objets les plus affligeants, on me préſente une lettre du comte d'Eſtelan. Je l'ouvre avec effroi, je lis, je crois me tromper. Jugez de ma ſurpriſe, de la révolution qu'excitent en moi ſes expreſſions. Liſez, & partagez le plaiſir que j'ai ſenti.

Lettre du comte d'Eſtelan.

" Votre amie eſt très-impertinente, ce
„ n'eſt pas votre faute. Vous êtes engagée...
„ Le ciel puiſſe m'accorder de la modéra-
„ tion, de la patience! J'en ai grand beſoin.
„ Si je m'en croyois.... Mais une fois en

ma vie je veux me contraindre. Elle eſt très-audacieuſe, très-méchante, votre amie. Vous êtes bonne vous, belle, douce, gracieuſe, même en refuſant. Vous êtes ma parente, ce n'eſt pas à moi à vous rendre malheureuſe.... C'eſt pour un autre que vous pleuriez.... N'importe, je me ſens incapable de vous affliger. Je m'en vais tout à l'heure. Si je reſtois ici, je ne pourrois me diſpenſer de quereller votre amant, ou votre mari, je ne ſais lequel. Je ſuis bien-aiſe de l'ignorer, car cela feroit une grande différence, & qui pourroit nous mener loin. Il eſt néceſſaire, que je parte. Si je tuois cet homme, vous ne m'en aimeriez pas davantage; s'il me tuoit, cela vous ſépareroit peut-être. Eh, qu'y gagnerois-je alors? Vous déteſteriez ma mémoire, voilà tout, & votre bégueule d'amie diroit que je me ſerois comporté comme un ſot. Je m'en vais, vous dis-je, je m'en vais à l'inſtant. Adieu, madame, adieu, ma belle, mon aimable, ma très-aimable couſine. Si je ceſſe un jour de vous trop aimer, je reviendrai, dans l'eſpoir d'être votre ami. Oui, vous êtes une femme adorable; mais cette petite furie, je la hais de tout mon cœur.

„ Daignez accepter une légere preuve de „ mon affection. Un parent auſſi proche „ peut vous offrir ces bagatelles.... Mon dieu, eſt-il poſſible qu'un autre vous ſoit ! On vous diſoit ſi indifférente, j'eſ... Allons, n'en parlons plus. J'ai

„ bien peur de ne vous oublier jamais. „ Adieu, madame, adieu, ma charmante „ couſine. Sur ma foi, mon cœur ſe briſe. „ Je vous quitte, je ne vous verrai plus. „ Oh non, je ne vous reverrai jamais, car „ je vous aimerai toujours. „

Le plus beau coffret de laque accompagnoit cette lettre. En l'ouvrant, j'ai trouvé une renonciation en forme de l'héritage de mon oncle, deux ſuperbes parures de diamants, un aſſortiment de perles de la plus belle eau, quantité de rubis, d'émeraudes & de pierres précieuſes.

En voyant l'abandon des droits du comte, ſon préſent, ſa lettre, j'ai craint d'être ſéduite par une flatteuſe illuſion. Eſt-ce une vérité, demandois-je à madame de Termes? Mes ſens ne m'abuſent-ils point? Elle a envoyé chez le comte : il étoit parti à l'inſtant où l'on m'apportoit ſa lettre. A peine venoit-on de m'en aſſurer, que j'ai vu entrer le marquis de Montalais. J'ai couru à ſa rencontre, je me ſuis précipitée dans ſes bras, j'ai oſé le preſſer contre mon ſein. Ah, nous ſerons heureux, nous le ſerons, me ſuis-je écriée, en baignant ſon viſage de ces larmes conſolantes que la joie fait répandre! Madame de Termes lui expliquoit le ſujet de mes tranſports, lui contoit l'événement qui les excitoit. Elle m'aime, lui diſoit-il d'un ton tendre & animé, elle m'aime! Ah, cette aſſurance ſuffit à mon bonheur! Que ſont tous les biens du monde, comparés à la certitude de lui plaire.

Voyez mon cher comte, ſi je vous aime; c'eſt dans les premiers moments du retour d'un amant ... oui, d'un *amant* chéri, adoré, que je vous écris pour vous dire....

De madame de Martigues.

Pour vous dire quoi? Elle n'en ſait rien peut-être; elle eſt ſi mal-adroite en affaires! Où en ſeroit-elle ſans moi? A pleurer, à ſe plaindre du ſort, à lever ſes beaux yeux vers le ciel. Cela n'arrangeroit rien. En deux mots j'ai terminé, moi. A préſent que mes moyens ont ſi bien réuſſi, voilà M. & madame de Termes qui les examinent gravement. M. de Montalais & madame de Sancerre ne peuvent décider ſi ces moyens étoient bons ou mauvais. En vérité, perſonne ici n'a le ſens commun; je ne vois que moi de raiſonnable. Adieu.

Les lettres de madame de Sancerre finiſſent ici. Le retour de M. de Nancé termine la correſpondance dont on fait part au public. Il arriva à Paris le jour même de l'heureux mariage de ſon amie, & fut témoin de celui de madame de Martigues. Malgré la différence de leurs caractères, ces deux aimables femmes rendirent leurs maris également heureux.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

Des pieces contenues dans ce volume.

LETTRES de milady Juliette Catesby. page 3

Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, à M. le comte de Nancé son ami. 142